LE
MÉMORIAL
DE
SAINTE-HÉLÈNE

DRAME HISTORIQUE

TIES ET 18 TABLEAUX, DONT UN PROLOGUE ET UN ÉPILOGUE,

PAR

MICHEL CARRÉ ET JULES BARBIER,

MUSIQUE DE M. ARTUS.

pour la première fois à Paris sur le théâtre de l'Ambigu-Comique,
le 21 avril 1852.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III-NAPOLI

PARIS
L LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS.
1852

75848

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

NAPOLÉON	MM.	St. Ernest.
HUDSON LOW		Chilly.
NOVERRAZ		Verner.
LE COMTE DE LAS CASES		Gaston.
O'MÉARA		Lyonnet.
BLACKENEY		Gouget.
GORREQUER		Bousquet.
LE MARQUIS DE MONCHENU		Coquet.
SANTINI		Machanette.
BALCOMBE		Monet.
ANTOMARCHI		Stainville.
MARCHAND		Thiéry.
LE GÉNÉRAL BERTRAND		de Presle.
DICKSON		Bard.
READE		Debreuil.
WIGNARD		Febvre.
TOBIE		Curey.
LE GÉNÉRAL MONTHOLON		Martin.
TRISTAN		Le petit Victor V.
ARTHUR		Le petit Mercier
CYPRIANI		Lavergne.
LE BARON DE BALMAINE		Charles.
STURMER		Ludovic.
LE GÉNÉRAL GOURGAUD		Alexandre.
SAINT-DENIS		Mercier.
DEUX SENTINELLES		Jules. / Langlois.
ARNOLT		Ludovic.
UN MATELOT		Lavergne.
LADY LOWE	Mmes	Lucie-Mabire.
EMMANUEL		M.-Clarisse.
Mme BERTRAND		Lemaire.
Mme MONTHOLON		Mesanges.
Mme BALCOMBE		Sylvain.
BETTY		Jane-Essler.
LUCY		Daroux.
ANNAH		Gabrielle.
HORTENSE		Ferdinand.

Maison de l'Empereur : Archambaud aîné, Archambaud cadet, Lepage, Pierron, Rousseau, Gentilini.

(*Nota.*) S'adresser pour la musique, à M. Artus, chef d'orchestre, et pour la mise en scène, à M. Mouet, régisseur.

PREMIERE PARTIE.

Premier Tableau. — PROLOGUE.*

PERSONNAGES.

LE MINISTRE. LE SECRÉTAIRE.
HUDSON LOWE.

BIBLIOTECA

LE HÉROS DE CAPRI.

Le cabinet du ministre, à Londres.

SCÈNE I.

LE MINISTRE, UN SECRÉTAIRE.

LE MINISTRE, *entrant.*

Ah! vous voilà, monsieur.—C'est bien. J'ai une heure à vous donner.—Je vais ce soir au bal du prince régent... Voyons les dépêches.

LE SECRÉTAIRE.

Je viens de les parcourir, Excellence.—Sa Majesté le roi de...

LE MINISTRE.

Passez, passez.—Quelles nouvelles de Sainte-Hélène?

LE SECRÉTAIRE.

Une lettre de l'amiral Cockburn.

LE MINISTRE.

Voyons.

LE SECRÉTAIRE.

L'Empereur Napoléon...

LE MINISTRE.

Plaît-il?

LE SECRÉTAIRE.

Pardon!—le général Bonaparte se plaint amèrement des procédés du gouvernement anglais à son égard...

LE MINISTRE.

Ah! ah! très-bien! — Vous me lirez cela plus tard.

LE SECRÉTAIRE.

Lord Treavour refuse la commission de gouverneur de l'île de Sainte-Hélène, que Votre Excellence lui a fait offrir.—Il repousse l'honneur qu'on veut lui faire et s'indigne à l'idée de...

* Le prologue a été supprimé à la représentation.

LE MINISTRE.

Passons au dossier que vous savez...

LE SECRÉTAIRE.

Voici toutes les notes que j'ai pu recueillir... elles sont peu favorables au personnage.

LE MINISTRE.

Lisez.

LE SECRÉTAIRE.

« Né à Londres en 1770. — Fils d'un pauvre et honnête » marchand de la Cité... »

LE MINISTRE.

Passez, passez.

LE SECRÉTAIRE.

» Chassé par son père. — S'engage dans un régimant d'infan- » terie, — doit sa fortune militaire à sa belle écriture. — Son ad- » judant le prend pour secrétaire et le fait nommer sergent- » major. — Son colonel, grand paperassier, lui fait obtenir le » grade d'adjudant, puis celui de major. — Nommé lieutenant- » colonel un an après, — passe à Calcutta, — au moment où Na- » poléon préparait son blocus continental, accepte la mission » d'organiser dans le midi de la France une vaste insurrection. — » Rassemble en peu de temps de nombreuses bandes de parti- » sans, en Navarre et dans le Roussillon, se met à la tête des » déserteurs étrangers Piémontais, Corses et Siciliens. — Chargé » en 1805 du commandement de l'île de Capri ; avec deux mille » hommes, trente pièces de canon, se laisse enlever par le gé- » néral Lamarque, à la tête de douze cents Français. »

LE MINISTRE.

Est-ce tout?

LE SECRÉTAIRE.

» Accusé enfin en 1808 d'avoir pris une part active à un » projet conçu pour faire assassiner Joseph, frère de Napoléon, » par un capitaine Napolitain nommé Mosca. » (*Feuilletant le dossier*). Suivent quelques lettres annexées au dossier. — Offres de service, — demande d'avancement. — Notes confidentielles sur différents personnages dont le gouvernement avait intérêt à surveiller la conduite...

LE MINISTRE.

Passez.

LE SECRÉTAIRE.

Reste le signalement... « Cheveux roux, sourcils épais, front » bas, regard oblique... »

LE MINISTRE, *se levant.*

C'est l'homme qu'il nous faut... Quand pourrai-je le voir ?

LE SECRÉTAIRE.

Il a reçu l'ordre de passer ce soir même au ministère.

LE MINISTRE.

C'est bien! Voyez s'il est là, et faites entrer. (*Le rappelant.*) Ah!... son nom?

LE SECRÉTAIRE.

Sir Hudson Lowe. (*Le Secrétaire sort.*)

SCÈNE II.

LE MINISTRE *seul.* (*Il s'assied à la table et parcourt les papiers. — Lisant.*)

« L'Empereur désire par le retour du prochain vaisseau avoir » des nouvelles de sa femme et de son enfant, et savoir si celui-» ci vit encore; il profite de cette occasion pour réitérer et faire » parvenir au gouvernement britannique les protestations qu'il a » déjà faites, contre les étranges mesures adoptées contre lui. Le » gouvernement l'a déclaré prisonnier de guerre. L'Empereur » n'est point prisonnier de guerre, sa lettre au prince régent, » écrite et communiquée au capitaine Mayland avant de se ren-» dre à bord du *Bellérophon*, prouve assez au monde entier les » dispositions et la confiance qui l'on conduit sous le pavillon » anglais. (*Parcourant au hasard les dernières pages de la lettre.*) » Les droits des nations civilisées... outrages journaliers... Long-» wood, la partie la plus malsaine de l'île... le brouillard... le so-» leil!..» (*Rejetant la lettre sur la table*). Toujours la même chose.

UN HUISSIER, *annonçant.*

Sir Hudson Lowe.

SCENE III.

LE MINISTRE, HUDSON LOWE.

LE MINISTRE.

Entrez, monsieur, (*Hudson Lowe s'incline*) et asseyez-vous. (*Hudson Lowe s'incline de nouveau et s'assied à une distance respectueuse.*) Plus près, plus près! (*Hudson Lowe se rapproche.*) C'est bien vous, monsieur, qui vous laissâtes prendre Capri?

HUDSON LOWE

Permettez, Excellence, que je me justifie!—Je fus joué... indignement joué par un coquin de Corse, nommé Suzarrelli...

LE MINISTRE.

Comment cela?

HUDSON LOWE.

Le drôle, monseigneur, m'avait servi assez fidèlement pendant un mois ou deux; mais bientôt l'or de la police napolitaine le tenta, et il jugea convenable de l'associer aux guinées anglaises.

LE MINISTRE.

Soyez bref.

HUDSON LOWE.

Vers la fin d'octobre 1808, il parvint à me persuader que le gouvernement de Naples se préparait à attaquer l'île de Pouza; il me tint ainsi dans la plus complète sécurité, pendant tout le temps qu'il lui convint, puis, au moment où l'expédition mettait à la voile, il me fit prévenir de sa vraie destination; c'était dans la nuit, Capri allait être attaqué le matin, et l'escadre anglaise croyant que Pouza était menacée, s'était portée sur ce point. L'expédition arriva donc sous les murs de Capri sans avoir été le moins du monde inquiétée.—J'avais sous mes ordres pour la défense de l'île un ramassis d'échappés des bagnes, de renégats et de bandits de toutes nations, qui refusèrent de se battre.—Ils posèrent les armes, et le bouillant courage des Français fit le reste!— Capri, le Gibraltar de Naples, fut pris moitié par la ruse et moitié par la force.

LE MINISTRE.

Et un peu aussi par votre faute.

HUDSON LOWE.

Sans la trahison de ce misérable Suzarrelli, je...

LE MINISTRE.

Un homme comme vous ne doit pas se laisser jouer.

HUDSON LOWE.

Votre Excellence a raison.

LE MINISTRE.

Laissons cela. (*Il consulte sa montre.*) Voici ce dont il s'agit. Le gouvernement anglais, chargé par les puissances alliées de la garde de Napoléon Bonaparte, avait d'abord nommé lord Tréavour gouverneur de l'île de Sainte-Hélène; mais, peu sûr des dispositions du noble lord, et n'osant compter sur une vigilante sévérité de sa part, il s'est hâté de revenir sur cette nomination. L'homme qu'il faut, monsieur, j'espère l'avoir trouvé en vous. (*Hudson s'incline.*) Après bien des recherches et des renseignements demandés, tout me porte à croire que j'ai devant moi le seul homme de l'armée capable de remplir dignement une mission de cette sorte... (*Hudson Lowe s'incline de nouveau.*) Vous savez ce que l'on attend de vous?

HUDSON LOWE.

Je le sais.

LE MINISTRE.

L'amiral Cockburn est un homme faible, sans caractère... Nous avons à nous plaindre de lui.

HUDSON LOWE.

Votre Excellence n'aura pas à se plaindre de moi.

LE MINISTRE.

Un homme habile doit deviner les intentions de son gouvernement.

HUDSON LOWE.

Je les devinerai.

LE MINISTRE.

N'allez pas trop loin, cependant.

HUDSON LOWE.

Je n'irai que jusqu'où voudra Votre Excellence.

LE MINISTRE.

C'est bien... Soyez prêt à partir dans trois jours.

HUDSON LOWE.

Dans trois jours.—C'est plus qu'il ne m'en faut pour terminer l'affaire qui aurait pu me retenir.

LE MINISTRE.

Quelle affaire?

HUDSON LOWE.

Mon mariage.

LE MINISTRE.

Vous vous mariez?

HUDSON LOWE.

J'ai pensé qu'une femme me serait utile pour faire les honneurs de Sainte-Hélène à mon prisonnier...

LE MINISTRE, *souriant.*

C'est très-galant de votre part!... Votre femme est jeune?

HUDSON LOWE.

Jeune et jolie.

LE MINISTRE.

Je vous en fais mon compliment!... (*Le congédiant.*) Vous recevrez demain vos instructions... Allez! (*Hudson Lowe s'incline et sort.*)

SCENE IV.

LE MINISTRE, LE SECRÉTAIRE.

LE MINISTRE, *tirant sa montre.*

Diable!... je suis en retard.

LE SECRÉTAIRE, *entrant.*

Eh bien?

LE MINISTRE.

Eh bien!... je crois que nous avons trouvé notre homme... Il fera ce que nous voudrons. (*Prenant son chapeau.*) A demain... Je cours chez le prince régent... Le bal sera, dit-on, très-brillant.

LE SECRÉTAIRE.

Je souhaite beaucoup de plaisir à Votre Excellence.

ACTE I.

Deuxième Tableau.

PERSONNAGES.

NAPOLÉON.	ARCHAMBAUD.
LAS CASES.	Mme BALCOMBE.
M. BALCOMBE.	LUCY.
BLACKENEY.	ANNAH.
DICKSON.	UN MATELOT.
TOBIE.	MATELOTS, HABITANTS DE L'ILE.

SAINTE-HÉLÈNE.

Le jardin de M. Balcombe; à droite un pavillon dont les portes et les fenêtres sont ouvertes, à gauche une tonnelle, au fond, par de là la haie du jardin, de lourds rochers à pic à travers lesquels serpente un sentier. — Au loin la mer.

SCÈNE I.

BALCOMBE, DICKSON, TOBIE. (*Au lever du rideau, Balcombe et Dickson sont attablés sous la tonnelle; Tobie bêche la terre dans un coin.*)

BALCOMBE.

Oui, cher monsieur Dickson, c'est dans le pavillon que vous venez de voir, dans ce pauvre réduit, entre ces quatre planches mal jointes qu'il a vécu seul pendant près de trois mois!... L'amiral Cockburn m'avait fait prier, le lendemain de son débarquement dans l'île, de lui louer pour quelque temps ce coin de jardin; j'avais consenti, par curiosité autant que par complaisance, et le soir même il était ici. Ses valets de chambre coururent pour lui composer un lit... Moi, caché derrière un rideau, je l'aperçus enfin pour la première fois!... Il était debout sur le seuil de la porte, un peu courbé, les mains derrière le dos, sifflant un vieil air français entre ses dents... Las Cases, son fidèle Las Cases, parut alors à l'entrée du jardin... Il lui fit un signe de la main, descendit lentement les degrés du pavillon, lui prit le bras et se mit à marcher à grands pas sous les arbres... Ils se promenèrent ainsi plus d'une heure devant mes fenêtres, sans se douter de ma présence, et la nuit était venue que j'étais encore à la même place... Je le vis regagner tranquillement sa chambre, la fenêtre se ferma, et ses valets se couchèrent par

terre, en travers de la porte, enveloppés dans leurs manteaux... Ce fut là sa première journée aux BRIARS, et les autres ressemblèrent beaucoup à celle-là... Il restait enfermé une grande partie du jour, ne sortait guère de ce pauvre enclos, et venait quelquefois nous rendre visite dans la soirée... Ma femme l'aimait beaucoup, et ce pauvre Tobie que vous voyez là se ferait tuer pour lui avec plaisir... Il ne l'appelle que *le bon monsieur*, et si je le laissais aller, il m'aurait bientôt quitté pour aller le rejoindre à Longwood... (*Tobie fait signe que oui.*) Vous voyez, le drôle ne demande qu'à partir!...

DICKSON, *lorgnant Tobie.*

Oh! très-plaisant!...

BALCOMBE.

Et Tobie n'est pas le seul qui se soit pris de belle amitié pour lui!... Adressez-vous aux matelots du *Northumberland* qui l'ont amené ici, aux habitants de l'île qui l'ont reçu chez eux, aux officiers de la flotte chinoise qui ont été admis près de lui... Parlez-leur du captif de Sainte-Hélène, et vous verrez s'ils partagent votre façon de penser à son égard.

DICKSON.

Oh! je sais...

BALCOMBE.

Quoi? que savez-vous?... ce qui se dit partout depuis un an, ce qu'on raconte dans les tavernes de Londres, ce qu'on écrit dans toutes les gazettes!... (*Dickson vide son verre sans répondre.*) Eh bien! cher monsieur Dickson, vous qui savez tant de choses, quelle idée vous faites-vous de lui?... Dites-moi un peu comment vous vous le représentez.

DICKSON.

Je me figure simplement un homme de six pieds avec un grand sabre et de longues moustaches.

BALCOMBE, *riant.*

Vous n'avez donc jamais vu son portrait?

DICKSON.

Je l'ai vu, mais je ne m'y fie point.

BALCOMBE, *riant plus fort.*

Ah! ah! ah!... vous faites rire Tobie lui-même... Il y a longtemps que ça ne lui était arrivé. (*Tobie rit aux éclats dans son coin.*)

DICKSON, *avec colère.*

Coquin!...

BALCOMBE.

Ne vous fâchez pas, maître Dickson! ne vous fâchez pas!...

(*Prenant la bouteille.*) Tendez-moi plutôt votre verre et faites comme moi... (*Il emplit les verres et se lève.*) Buvez à sa santé.

DICKSON.

A la santé de qui?

BALCOMBE, *riant.*

De votre homme aux longues moustaches.

DICKSON.

Jamais!

BALCOMBE, *gaiement.*

Allons donc!... (*Heurtant son verre contre celui de Dickson.*) Je suis aussi bon Anglais que vous, que diable! et je vous donne l'exemple... A la santé de mon hôte! à la santé de Napoléon!... (*Dickson regarde autour de lui avec inquiétude.*) Ne craignez rien... nous sommes seuls.

DICKSON, *se levant.*

C'est différent. (*Il trinquent et boivent. Tobie lance son chapeau de paille en l'air, en exécutant une gigue de sa façon; le capitaine Blackeney paraît au fond.*)

SCENE II.

LES MÊMES, BLACKENEY. (*Dikson en apercevant Blackeney pose précipitamment son verre sur la table.*)

BALCOMBE.

Ah! ah! vous arrivez à propos, capitaine! Permettez-moi de vous présenter mon vieil ami, monsieur Dickson, un honorable négociant de Londres, qui vient rejoindre ici la flotte chinoise pour faire sa provision de thé, et qui, en attendant, veut bien me faire l'honneur de boire avec moi à la santé de... (*Dickson lui pousse le coude*)... à la santé du général Bonaparte.

DICKSON.

Du prince régent!

BALCOMBE.

Le prince régent aura son tour une autre fois! (*Bas, à Dickson.*) N'ayez donc pas peur! Le capitaine Blackeney est un de ceux dont je vous parlais tout à l'heure... il faisait partie de l'équipage du *Northumberland*... Napoléon a été son prisonnier pendant près de cent jours... et, comme nous, il a appris à l'aimer! (*Se tournant vers Blackeney.*) Eh bien! quelles nouvelles?

BLACKENEY.

On attend le nouveau gouverneur d'un moment à l'autre. — Son vaisseau est en vue depuis ce matin...

BALCOMBE.

Et comment le nomme-t-on, ce nouveau gouverneur?

BLACKENEY.

Sir Hudson Lowe.

BALCOMBE.

C'est tout ce que vous en savez?

BLACKENEY.

Ce qu'on dit de lui est si peu à sa gloire, que je me fais scrupule de le répéter avant d'avoir pu m'assurer par moi-même de la vérité.

BALCOMBE.

Diable! vous m'effrayez!... Voilà une mauvaise nouvelle pour les habitants de Longwood.

BLACKENEY.

L'amiral est allé lui-même ce matin leur annoncer l'arrivée de son successeur.

BALCOMBE.

Si ce Lowe est un geôlier qu'on leur envoie... c'est un vilain cadeau qu'on nous fait là.

BLACKENEY.

Son passé ne me fait assurément rien présager de bon!... (*Tirant Balcombe à part.*) Mais, savez-vous ce que j'apprends? Ce Lowe s'est marié la veille de son départ pour Sainte-Hélène!... Et savez-vous quelle femme il a pu décider à le suivre et à porter son nom?... Une femme jeune, charmante! l'amie, la protectrice de cette jeune Betty dont je vous ai si souvent parlé...

BALCOMBE.

Et que vous aimez?

BLACKENEY.

Que j'aime comme une amie d'enfance, comme une sœur!

BALCOMBE.

Eh bien! si la protégée a suivi sa protectrice... vous voilà le plus heureux des hommes.

BLACKENEY.

Oui, mais je n'ose croire encore à tant de bonheur!

BALCOMBE.

Bath! croyez toujours! Vous saurez bientôt à quoi vous en tenir! (*Se rapprochant de Dickson, qui s'est remis à table pendant ces derniers mots.*) Un homme de six pieds, avec un grand sabre et de longues moustaches! Ah! ah! ah! ce cher monsieur Dickson! (*Se tournant vers Blackeney.*) Voilà le portrait qu'on lui a fait de Napoléon! Qu'en dites-vous? Moi, je me représente le nouveau gouverneur joli comme un Apollon... Je crois que nous sommes aussi près de la vérité l'un que l'autre!

TOBIE, *accourant.*

Maître! maître!...

BALCOMBE.

Qu'y a-t-il? Tu as aperçus ma femme et mes filles qui reviennent de la ville? (*Tobie agite son chapeau et étend la main vers le fond. On aperçoit sur la cime d'un rocher, Napoléon debout, vêtu de son uniforme des chasseurs de la garde, la lorgnette braquée vers la mer. Las Cases paraît un instant après à ses côtés.*)

BALCOMBE.

Ah! parbleu! c'est lui! Tobie est toujours le premier à l'annoncer. (*Se tournant vers Dickson.*) Hé! maître Dickson! levez-vous donc! et venez voir un peu votre homme de six pieds. (*Dickson se lève.*)

BLACKENEY, *se découvrant.*

C'est bien lui.

DICKSON, *à part.*

Lui! (*Il regarde de tous côtés.*)

BALCOMBE.

Là-bas, sur ce rocher...

DICKSON, *se tournant vers le fond, le lorgnon dans l'œil.*

Ho! non...

BALCOMBE.

Comment? vous ne me croyez pas?

DICKSON.

Non... (*Napoléon et Las Cases disparaissent un moment derrière un rocher.*)

BALCOMBE.

Pardieu! vous êtes entêté, maître Dickson!... heureusement le voici qui se dirige de ce côté... Vous pourrez tout à l'heure lui demander son nom à lui-même!

BLACKENEY, *à Balcombe.*

Je vous quitte.

BALCOMBE.

Pourquoi? Restez donc!... ce n'est pas sur les épaules d'un homme comme vous que la vue d'un uniforme anglais peut lui déplaire! — D'ailleurs, il vous connaît et il se souvient de vous, j'en suis bien sûr!...

BLACKENEY.

Je sais que dans ses promenades, la rencontre d'un officier anglais lui a fait plus d'une fois rebrousser chemin!... Ne me retenez donc pas, cher monsieur Balcombe, et permettez-moi de m'éloigner sans être vu...

BALCOMBE.

Il n'est plus temps!... (*Napoléon et Las Cases paraissent derrière la haie du jardin. Une pauvre femme courbée sous un fardeau et tenant un enfant par la main, se présente à leur rencontre.*)

BALCOMBE, *s'élançant pour écarter la femme et l'enfant.*

Eh! la vieille!...

NAPOLÉON, *l'arrêtant d'un geste.*

Respect au fardeau!—Passez, ma bonne femme. (*Il se recule de quelques pas pour laisser passer la vieille et son enfant.*)

LA VIEILLE.

Dieu vous bénisse, mon brave monsieur!

SCENE III.

LES MÊMES, NAPOLÉON, LAS CASES.

NAPOLÉON.

Messieurs, je vous salue. (*Faisant un salut amical de la main à Balcombe.*) Mon cher hôte!... (*Apercevant Blackeney.*) Ah! monsieur le capitaine Blackeney!... Votre habit m'avait fait peur!... mais je vous reconnais et je suis heureux de vous revoir! Rappelez-moi au souvenir des braves matelots du *Northumberland!...* je n'ai pas oublié notre traversée! (*Il s'arrête devant Dickson qui le regarde d'un air ahuri.*)

BALCOMBE.

Monsieur Dickson, un compatriote très-entêté, qui s'obstine à... (*Dickson le pousse du coude.*)

NAPOLÉON.

A me croire plus terrible que je ne suis.

BALCOMBE.

Et qui veut absolument que Votre Majesté ait six pieds de haut, un grand sabre et de longues moustaches.

NAPOLÉON, *riant.*

Ah! (*Se tournant vers Las-Cases.*) Êtes-vous fatigué, mon cher Las Cases?... Moi, je ne me suis jamais senti plus dispose! Cette promenade à pied m'a fait du bien... (*A Balcombe.*) Nous sommes venus chercher un peu de soleil chez vous; là-bas, nous ne connaissons plus guère que la pluie et le brouillard!...

BALCOMBE.

Votre Majesté regrette donc quelquefois notre pauvre habitation?

NAPOLÉON.

Ah! certes, plus que vous ne croyez, cher monsieur Balcombe! Ce petit jardin est un lieu de délices, quand je le com-

pare aux tristes rochers qui nous entourent là-bas, et ce pavillon ouvert à tous les vents me paraît presque habitable depuis qu'on nous a logés à *Longwood!* — Longwood ! pitoyable et triste résidence, je vous jure! Site affreux et désolé, jeté au milieu des brouillards, des vents, des pluies et des tempêtes! Ici, du moins, vous avez quelques arbres... là-bas, tout est mort et desséché!... Il n'y a ni eau, ni végétation, ni ombre! Quant à mon nouveau palais... vous le connaissez! trois ou quatre chambres qui servaient autrefois de grenier à la compagnie des Indes, une espèce de hangar en mauvaises planches et en toiles goudronnées, quelques meubles de hasard... plus ou moins éclopés, des fenêtres et des lits sans rideaux, voilà pour l'intérieur; le dehors n'est pas plus séduisant. (*Se tournant en riant vers Las Cases.*) Bref, comme dit Las Cases, ici nous étions en cage, là-bas nous sommes parqués.

BALCOMBE.

Votre Majesté devrait adresser ses plaintes au prince régent.

NAPOLÉON, *souriant.*

Vous croyez?

BALCOMBE, *avec embarras.*

Je... crois... je...

NAPOLÉON.

Mais je ne me plains pas, mon cher Balcombe, je ne me plains jamais!.. demandez au capitaine Blackeney s'il m'a entendu une seule fois me plaindre pendant notre longue traversée. (*Gaiement.*) Rassurez-vous d'ailleurs! mon séjour à Sainte-Hélène sera peut-être moins long que vous ne pensez... aussitôt que les rois se seront rassurés, qu'ils ne sentiront plus trembler leurs trônes sous eux, que les nations se seront façonnées à leurs nouveaux gouvernements...l'Angleterre, j'en suis sûr, me rendra ma liberté et me laissera retourner dans cette Europe que je regrette tant! (*Frappant légèrement sur l'épaule de Balcombe.*) Voulez-vous que vos ministres poussent la folie jusqu'à dépenser huit millions tous les ans pour garder un fantôme de roi... quand ce fantôme n'épouvantera plus personne!

BLACKENEY.

Ah! Dieu veuille que Votre Majesté n'ait pas trop bonne opinion de ses ennemis!...

NAPOLÉON.

Une fois libre, mon plus grand bonheur serait de pouvoir me promener incognito dans Londres ou dans les villes de province... d'aller dîner en public à une demi-guinée par tête et d'entendre ce que le peuple dirait de moi et de ma puissance, de ma politique, et des événements qui ont marqué mon règne; j'entendrais bien du mal, je le sais, mais enfin j'entendrais le peuple...

j'entendrais sa voix et non celle de quelques écrivassiers qui se mêlent de me juger, et qui aujourd'hui, parce que je n'ai plus d'or à leur donner, m'injurient et me diffament ! (*Après un moment de silence se tournant brusquement vers Balcombe.*) Mais je ne vois pas la bonne madame Balcombe... et ses deux charmantes filles... mes petites amies !... se cachent-elles de moi ? Sommes-nous brouillés ? (*Se tournant vers Dickson.*) M. Dickson les a sans doute effrayées en leur parlant de mon grand sabre ! (*Dickson, comme réveillé en sursaut, fait un écart qui renverse presque la table.*)

BALCOMBE, *riant.*

Madame Balcombe est sortie ce matin avec ses deux filles, pour aller faire quelques emplettes en ville. Elles devraient être de retour.

NAPOLÉON.

Lucy aura voulu prendre le chemin des écoliers ; à quinze ans nous faisions tous comme elle.

BALCOMBE.

Je vous demande la permission de vous quitter, Sire, pour donner quelques ordres.

NAPOLÉON.

Ne dérangez personne, nous avons déjeuné en chemin chez madame Bertrand.

BLACKENEY, *à Balcombe.*

Je vais au devant de ces dames. (*Il salue Napoléon.*)

NAPOLÉON.

Au revoir, capitaine. (*A part.*) S'ils étaient tous comme celui-là...

BALCOMBE, *à Dickson.*

Venez-vous ?

DICKSON.

Ho ! je suis étonné.

BALCOMBE, *riant.*

Vous vous étonnerez avec moi tout à votre aise. (*Balcombe entraîne Dickson, Blackeney sort par le fond.*)

SCENE IV.

NAPOLEON, LAS CASES, TOBIE.

NAPOLÉON, *s'approchant de Las Cases qui s'est tenu à l'écart pendant la scène précédente.*

Eh bien ! que faites-vous là ? A quoi pense Votre Excellence ?

LAS CASES.

Pardon ! Sire, je...

NAPOLÉON.

Vous songiez ! En effet,

Que faire dans cette île à moins que l'on n'y songe ?

Mais à quoi songiez-vous, s'il vous plaît ?

LAS CASES.

A mille choses.

NAPOLÉON, *riant.*

A la fois ? — C'est trop.

LAS CASES.

Sire, l'arrivée de ce nouveau gouverneur me préoccupe...

NAPOLÉON.

Bath ! ne m'avez-vous pas dit qu'il était à Champ-Aubert et Montmirail !... nous aurions donc échangé des boulets ensemble. C'est toujours à mes yeux un bon commencement de relations... (*Prenant brusquement le bras de Las Cases.*) Mais pourquoi nous occuper de lui ?... Nous aurons assez tôt le plaisir de le voir... Et s'il doit nous traiter plus mal que son prédécesseur, que sert-t-il de s'en attrister à l'avance ? (*L'entraînant vers le fond.*) Votre Excellence n'est jamais contente !... (*Apercevant Tobie.*) Tenez, voyez ce pauvre Tobie... il est plus malheureux que vous. (*Tobie redresse la tête et écoute les bras appuyés sur sa bêche.*) C'est un homme volé à sa famille, à son sol, à lui-même... et vendu !... Vous n'en êtes pas encore là, que je sache !... on ne vous a pas vendu !... et si vous êtes ici, (*lui prenant la main*) c'est que vous le voulez bien ! (*Après un moment de silence, les yeux fixés sur Tobie.*) Ce que c'est pourtant que cette pauvre machine humaine! pas une enveloppe qui se ressemble, pas une âme qui ne diffère !... Faites de Tobie un Brutus, il se serait donné la mort ; un Esope, il serait peut-être demain le conseiller du nouveau gouverneur... un chrétien ardent et zélé, il porterait ses chaînes en vue de Dieu et les bénirait !... Pour le pauvre Tobie, il n'y regarde pas de si près, il se courbe et travaille innocemment. (*Se retournant en riant vers Las Cases.*) Votre Seigneurie a moins de courage !..

LAS CASES.

Vous l'avez dit, Sire... toutes les âmes ne sont pas de même trempe !.. il en est de faibles et de lâches que le malheur abat; il en est d'autres...

NAPOLÉON.

La mienne est de marbre !.. la foudre n'a pu mordre dessus... elle a dû glisser !.. (*Souriant.*) Et vous me croirez peut-être difficilement, mon chef, mais je me sens tout aussi fort que dans le bon temps !.. je ne suis ni flétri, ni usé, je vous jure !

LAS CASES.

Et pourquoi ne vous croirais-je pas, Sire ? Sur ce roc même n'êtes-vous pas plus grand qu'aux Tuileries ? Vous vous montrez

ce que l'histoire dit de saint Louis sous les chaînes des Sarrazins, le vrai maître de ses vainqueurs.

NAPOLÉON.

Si je ne considérais que moi, peut-être aurais-je à me réjouir en effet!.. Les malheurs ont aussi leur héroïsme et leur gloire!.. l'adversité manquait à ma carrière!.. si je fusse mort sur le trône, dans les nuages de ma toute puissance, je serais demeuré un problème pour bien des gens... Aujourd'hui grâce, au malheur, ou pourrra me juger à nu!

LAS CASES.

Et notre part à nous est belle aussi!... Vous avez raison, Sire!.. l'univers nous contemple!.. nous demeurons les martyrs d'une cause immortelle!..

NAPOLÉON.

Oui!.. des millions d'hommes nous pleurent, la patrie soupire et la gloire est en deuil!.. nous luttons ici contre l'oppression des Dieux... et le vœux des nations sont pour nous! (*Apercevant Lucy et Annah qui accourent vers lui.*) Ah! voici mes petites écolières!.. Descendons bien vite de notre Olympe pour leur tendre la main...

SCÈNE V.

LES MÊMES, LUCY, ANNAH, *puis* M. *et* Mme BALCOMBE, DICKSON, *et* TOBIE. (*Les deux jeunes filles accourent en se tenant par la main. A la vue de Napoléon, Annah s'arrête intimidée, Lucy la tire par le bras en riant aux éclats.*)

LUCY.

Viens donc!

NAPOLÉON.

Miss Annah ne veut pas me voir?

LUCY.

Oh! que si!.. c'est elle qui a couru en avant la première pour vous offrir son bouquet.

NAPOLÉON, *riant.*

Vraiment!.. (*Bas à Las Cases.*) Voilà notre bal masqué d'autrefois qui recommence!

LUCY.

Tenez, voyez les belles fleurs!.. nous les avons cueillies le long de la route en pensant à vous... (*Elle prend le bouquet qu'Annah cachait derrière elle, et le présente à Napoléon.*)

NAPOLÉON.

En pensant à moi! (*Prenant la main d'Annah.*) Est-ce vrai?

ANNAH, *timidement.*

Oui, Sire.

LUCY.

Eh bien!.. ne voilà-t-il pas de quoi rougir!.. Ce cher monsieur sait bien que nous l'aimons.

NAPOLÉON, *riant.*

De bonne amitié?

LUCY.

Comme un père.

NAPOLÉON.

Ah!.. (*Se tournant vers Las Cases.*) Il n'y a rien à dire! ce sont là les profits de notre âge... (*Entrent M. et Mme Balcombe suivis de près par Dickson et Tobie.*)

Mme BALCOMBE, *saluant Napoléon.*

Ah! Sire, si j'avais pu prévoir...

NAPOLÉON.

Vous venez de la ville, chère madame Balcombe... eh bien, qu'y dit-on?

Mme BALCOMBE.

Il n'est question en ce moment, Sire, que de l'arrivée du nouveau gouverneur.

NAPOLÉON.

Ah! ah! c'est l'événement du jour, à ce qu'il paraît.

LUCY.

Toute la ville est sur la jetée depuis une heure pour assister au débarquement.

BALCOMBE.

On le dit marié à une jeune femme charmante.

NAPOLÉON.

Tant mieux!.. ce sera un joli visage de plus dans ce vilain pays. (*Entre Tobie avec un plateau chargé d'oranges. Dickson le suit.*)

Mme BACOMBE, *faisant signe à Tobie d'approcher.*

Permettez-moi, Sire, de vous offrir...

NAPOLÉON.

Ah! mes belles oranges du Cap...

LUCY.

Que vous aimez tant!

NAPOLÉON.

Oui!... (*Souriant.*) Miss Lucy connaît mon faible. (*Il s'asseoit sous la tonnelle. Tobie place sur la table son plateau chargé d'oranges. M. et Mme Balcombe, Annah et Dickson se groupent autour de Napoléon, Lucy s'assied sur un tabouret de jardin, prend le plateau sur ses genoux, examine une à une chaque orange*

et présente les plus belles à l'Empereur; Las Cases regarde cette scène de loin en souriant.)

LUCY.

Laissez-moi choisir... je m'y connais! (*Offrant une orange à Napoléon.*) Tenez, je réponds de celle-ci.

NAPOLÉON.

Voyons... (*Il se met en devoir de découper lui-même l'orange offerte par Lucy.*)

Mme BALCOMBE.

Votre Majesté est vraiment trop bonne!

NAPOLÉON.

Que voulez-vous... j'adore les enfants gâtés.

LUCY.

Vous n'êtes pas de même pour les oranges.

NAPOLÉON, *riant.*

Non, certes! c'est bien différent. (*Se tournant vers Las Cases.*) Approchez donc, mon cher, vous aurez votre part... (*Il distribue l'orange découpée par lui à Mme Balcombe, à Annah et à Las Cases.*)

BALCOMBE, *bas à Dickson.*

Et bien! est-ce là le terrible personnage qu'on vous a dépeint?

DICKSON.

Ho! non!

LUCY, *se levant et remettant le plateau dans les mains de Tobie.*

A propos, Tobie vous a-til-dit sa chanson? (*Tobie fait signe que non.*)

NAPOLÉON.

Quelle chanson?

ANNAH.

Une romance bien triste, Sire!...

LUCY.

Chante, Tobie, chante. (*Allant détacher une mandoline pendue au treillage de la tonnelle.*) C'est moi qui t'accompagnerai. (*Tobie paraît hésiter.*)

ANNAH, *bas à Lucy.*

Tu es cruelle.

LUCY.

Bah! (*Préludant.*) Chante donc! (*Tobie rencontre le regard de Napoléon fixé sur lui avec intérêt; il fait un dernier effort et se décide à chanter.*)

CHANSON DE TOBIE.

Cher enfant, mon trésor,
Ma souvenance,
Mon pauvre cœur est mort
De ton absence!
Là-bas, bien loin là-bas
Le tien m'oublie!...
Moi, je te tends les bras,
Triste folie!...
Hélas! comment guérir
Mon âme en peine!
Il me faudra mourir
Avec ma chaîne!..

NAPOLÉON, *se levant.*

Assez!... assez!... (*Il passe sa main devant ses yeux comme pour chasser un souvenir pénible, fait quelques pas dans le jardin comme pour s'éloigner, s'arrête et revient vers Mme Balcombe.*) Pardon!... moi aussi j'ai un fils qu'ils m'ont pris!... (*Se tournant vers Lucy en souriant tristement.*) Ah! cruelle enfant, vous ne saviez pas me faire tant de mal!

LAS CASES.

Partons, Sire. (*Pendant la dernière partie de cette scène, plusieurs habitants de l'île ont paru derrière la haie du jardin... quelques matelots sont venus se joindre à eux et cherchent curieusement à apercevoir Napoléon,— l'un d'eux plus hardi se hasarde à entr'ouvrir la porte du jardin.*)

LAS CASES.

Que voulez-vous?

LE MATELOT.

Oh! rien d'offensant pour personne, mon officier! il y a là simplement quelques braves gens de l'île et quelques vieux matelots du *Northumberland* qui demandent à présenter leurs devoirs au général. — Dites-lui que nous ne lui voulons pas de mal!... que nous lui souhaitons bien du bonheur!... nous sommes beaucoup comme cela!... il faut qu'il se porte bien et longtemps...

NAPOLÉON, *s'avançant.*

Merci, mes amis, merci! (*Acclamation joyeuse des matelots à la vue de Napoléon. Coups de canon dans le lointain.*)

NAPOLÉON, *se retournant vers Las Cases.*

Ah! voilà qui nous annonce le débarquement de notre nou-

veau gouverneur !... (*Nouveau coup de canon.*) Hurra pour Hudson Lowe ! (*Archambaud paraît au fond, tenant par la bride le cheval de Napoléon et celui de Las Cases.*)

LAS CASES.

Sire, nos chevaux sont là !...

NAPOLÉON.

Partons... (*Se tournant vers monsieur et madame Balcombe.*) Adieu, mes amis... madame.

LUCY.

Revenez nous voir bientôt !

NAPOLÉON.

Oui... (*souriant*) si monsieur Lowe le permet. (*Il remonte rapidement vers le fond et s'élance sur son cheval. Coups de canon lointains. Nouvelles acclamations. Les matelots agitent joyeusement leurs chapeaux. Napoléon se découvre, les salue de la main et s'éloigne suivi d'Archambaud et de Las Cases.*)

Troisième Tableau.

PERSONNAGES.

NAPOLÉON.	BERTRAND.
LAS CASES.	MARCHAND.
O'MÉARA.	NOVERRAZ.
HUDSON LOWE.	SANTINI.

LE CHAT-TIGRE.

Le salon de Napoléon ; deux fenêtres au fond ; portes latérales, celle de droite conduisant à la chambre à coucher et au cabinet de travail ; celle de gauche donnant sur la salle d'attente des étrangers ; près de la porte de droite, une petite table avec un jeu d'échecs.

SCENE I.

NOVERRAZ, *puis* MARCHAND.

(*Au lever du rideau Noverraz est accroupi au fond du théâtre entre les deux fenêtres. Il tient une épée nue à la main, et ses yeux se fixent d'un air terrible vers le plancher. A quelques pas de lui gît une poule inanimée.*)

NOVERRAZ.

Ah ! filaines pettes ! mautite enchanse ! le premier que j'attrabe, je le cupe en cadre !

MARCHAND, *entrant.*

A qui diable en as-tu, mon pauvre Noverraz ? (*Il dépose sur le fauteuil l'habit et l'épée de l'Empereur.*)

NOVERRAZ.

Jutte ! ne vaites bas de pruit !

MARCHAND.

Hein ?... ferais-tu, par hasard, la chasse au rats ?

NOVERRAZ.

Chustement !

MARCHAND.

Avec une épée ?

NOVERRAZ.

Ui !

MARCHAND, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! tu attendras longtemps avant de pouvoir en embrocher un !...

NOVERRAZ, *se mettant en arrêt.*

J'attends !

MARCHAND.

Ne crois-tu pas qu'ils vont sortir tout exprès de leur retraite pour te procurer le plaisir de les passer au fil de l'épée...

NOVERRAZ, *plongeant à plusieurs reprises son épée sous le plancher.*

Hurra !.. hurra !...

MARCHAND.

Veux-tu te taire ! (*Indiquant la porte à droite..*) L'Empereur est là, dans sa chambre...

NOVERRAZ, *se levant.*

C'est chuste ! (*Il essuie son épée sous son bras.*) Je refiendrai.

MARCHAND.

Tu leur en veux donc bien ?

NOVERRAZ.

Ui !... Ces filaines pettes embêchent, j'en suis sûr, le grand Embereur de tormir !

MARCHAND.

En effet, Sa Majesté se plaint quelquefois de ce voisinage désagréable.

NOVERRAZ.

C'est une vraie beste !... Ils bercent les murs et les blanchers !... Ils curent partut... ils se bromènent sur les meubles la ganne à la main... gomme on dit !... Et bas blus tard que ce matin, Cybriani a engore trufé dans la cur un baufre pulet étranglé par eux ! (*Il ramasse le poulet inanimé qui gisait à côté de lui et le présente à Marchand d'un air attendri.*)

MARCHAND, *riant.*

Bah! vraiment !... Ce sont eux qui ont tué ce pauvre animal ?

NOVERRAZ.

Ils sont cabaples de tut !... Un de ces jurs, vous ne truferez blus chez vus un seul muchoir de boche...

MARCHAND.

Diable ! tu m'y fais songer ! la garde-robe de Sa Majesté est si pauvre qu'ils auraient bientôt fait de la dévorer, si nous le permettions !

NOVERRAZ.

Ui !

MARCHAND.

Il faut leur déclarer la guerre, mon brave Noverraz !... Il faut les exterminer ! tu as bien raison.

NOVERRAZ.

Rebosez-vus sur moi !... Je ne guitte blus mon ébée !

MARCHAND.

Où diable as-tu pris cette longue rapière ?

NOVERRAZ.

Le bon Cybriani me l'a brêtée.

MARCHAND.

Cypriani ?

NOVERRAZ.

Ui !... Il s'en serfait en cuisse de turne-proche...

MARCHAND, *riant.*

Il paraît que sa cuisine n'est pas mieux garnie que mes armoires !... (*Noverraz regagne le fond du théâtre et fait signe à Marchand de se taire.*) Ah ! ah ! ah ! si c'est comme cela que tu t'y prends !... (*Noverraz pique subitement son épée en terre et la redresse triomphalement, ornée d'un rat énorme qu'il vient de percer de part en part sur le bord de son trou.*)

NOVERRAZ.

Hurra !

MARCHAND.

Ah bath !... tu en tiens un !

NOVERRAZ.

Et un beau !... C'est au moins un milord !... (*Entre Las Cases.*)

SCENE II.

LES MÊMES, LAS CASES.

LAS CASES.

Qu'y a-t-il donc ?... Pourquoi ces rires ?

NOVERRAZ.

Foilà ! (*Il montre à Las Cases le rat embroché.*)

LAS CASES.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

MARCHAND.

Un rat que vient d'embrocher très-adroitement... ce digne fils de Guillaume Tell.

LAS CASES.

Ici ?

MARCHAND.

Ici même !

LAS CASES, *riant.*

Au fait je me rappelle qu'il y a huit jours, dans ce même salon, au moment de prendre congé de l'Empereur, l'amiral Cockburn fut passablement surpris de trouver un de ces déplaisants animaux blotti dans son chapeau ! Et le plus curieux de l'affaire, c'est qu'un quart d'heure avant il s'obstinait à nier leur existence à Longwood.

NOVERRAZ, *riant.*

Ah ! ah ! ah !... il était tute bâle en sortant... je m'en sufiens.

MARCHAND, *le poussant par les épaules.*

Emporte ta bête !... et tâche d'en tuer comme ça beaucoup d'autres.

NOVERRAZ.

Soyez sans grainte ! je leur gonsagre mes loisirs. Ils y passeront tutes !... tutes ! (*Novarraz sort par la porte de gauche.*)

SCÈNE III.

LES CASES, MARCHAND.

LAS CASES.

Sa Majesté ne m'a point fait appeler ?

MARCHAND.

Non... Je vais vous annoncer. Vous pourrez entrer dès qu'il sera sorti du bain... (*Il reprend l'habit et l'épée qu'il avait déposés sur le fauteuil en entrant.*) Savez-vous que nous avons failli manquer d'eau ce matin... et qu'il nous a fallu courir à l'autre bout de l'île pour en trouver ! A quelles honteuses privations nous ont-ils condamnés ! N'est-ce pas bien lâche et bien misérable !...

LAS CASES.

Du courage, mon cher Marchand, du courage !... l'Empereur lui-même nous donne ici l'exemple de la résignation ! tâchons de rester dignes de lui en acceptant patiemment aussi nos ennuis !..

MARCHAND.

Tout ce que je leur demande, c'est de me le laisser voir tous les jours et de me permettre de le servir en bon serviteur jusqu'à la fin !...

LAS CASES.

Je ne leur demande pas autre chose non plus, mon pauvre Marchand !

MARCHAND.

Dieu veuille qu'on ne le sépare pas un jour de ses derniers amis !... (*On entend sonner dans la chambre de droite.*)

LAS CASES.

Allez !... allez ! (*Marchand entre chez l'Empereur.*)

SCENE IV.

LAS CASES, *seul.*

Honnête et loyal serviteur ! (*S'asseyant.*) Ah ! notre dévouement à tous est le même !... et le cœur de chacun de nous frémit des mêmes craintes !... Qui sait ce que l'avenir nous prépare ? Est-ce la paix ou la guerre que nous apporte sir Hudson Lowe ? La guerre sans doute ! (*Il se lève.*) Oui, cela commence mal entre nous ! — Hier, il s'est présenté ici pour la première fois, vers dix heures, et l'Empereur a refusé de se montrer... (*Il indique la porte de gauche.*) Je l'ai vu pâlir, froncer ses épais sourcils et se mordre les lèvres de dépit ! Bertrand et Montholon riaient de l'aventure... Moi, je ne pus m'empêcher de frissonner !... Son regard m'a glacé le cœur !... (*Entre Napoléon suivi de Marchand.*)

SCENE V.

LES MÊMES, NAPOLÉON.

NAPOLÉON, *sur le seuil de la porte.*

Pourquoi n'entre-t-il pas ? (*Apercevant Las Cases.*) Eh bien, monsieur le comte, il faut donc que l'on vienne vous chercher par la main ? — Pourquoi n'êtes-vous pas entré ?

LAS CASES.

Pardon, Sire ! je craignais...

NAPOLÉON, *prenant le grand cordon de la Légion d'honneur que lui présente Marchand, et le passant sous son habit.*

Vous vous croyez toujours aux Tuileries, mon cher ! (*Marchand lui donne son épée.*) Oubliez-vous que l'Empereur n'est plus ici qu'un prisonnier comme vous ?... (*A Bertrand qui met un genou en terre pour lui attacher ses éperons.*) Combien ai-je d'éperons !

MARCHAND.

Quatre paires, Sire.

NAPOLÉON.

Y en a-t-il de plus précieux les uns que les autres ?

MARCHAND.

Non, Sire.

NAPOLÉON.

Eh bien ! j'en veux donner une à Las Cases... (*Prenant une paire d'éperons dans les mains de Marchand.*) Ceux-ci sont-ils vieux ?

MARCHAND.

Oui, Sire. — Ils sont presque usés. — Ils ont servi à Votre Majesté dans la campagne de Dresde et dans celle de Paris.

NAPOLÉON.

Tenez, mon cher, voilà pour vous. — Ils m'ont servi à Montmirail, à Montereau, à Champaubert !...

LAS CASES.

Votre Majesté me fait chevalier ! mais comment gagner ces éperons ? je ne puis plus prétendre à aucun fait d'armes, et quant à l'amour, au dévouement, à la fidélité... depuis longtemps, Sire, je n'ai plus rien à vous donner.

NAPOLÉON, *lui tendant la main.*

Je le sais. (*Se tournant vers Marchand,*) Dites à Archambaud de seller nos chevaux... (*A Las Cases.*) Vous m'accompagnerez avec votre fils. (*Marchand sort.*)

SCENE VI.

NAPOLÉON, LAS CASES.

LAS CASES.

Votre Majesté ne recevra donc pas encore le gouverneur ?

NAPOLÉON.

C'est juste ! vous m'y faites penser, (*consultant sa montre*) mais je ne l'attends qu'à quatre heures. Nous aurons tout le temps de faire le tour de mon pauvre domaine !...

LAS CASES, *souriant.*

En tout cas, Votre Majesté préfère la promenade à mes leçons d'anglais.

NAPOLÉON.

Je vous conseille de vous plaindre de moi, monsieur le pédagogue ! grâce à vos leçons, me voilà déjà presque en état de déchiffrer moi-même les vilenies qui s'impriment sur mon compte ! (*Tirant une brochure de sa poche.*) Tenez, avez-vous lu ceci ? « Histoire secrète du cabinet de Bonaparte, par monsieur Goldsmith. » Il est difficile d'amasser de plus horribles et de plus sottes absurdités ! Le viol, l'empoisonnement, l'inceste, l'assassinat et tout

ce qui s'ensuit, sont accumulés sur ma tête dès les premières pages! L'auteur me fait entreprendre ce qu'il appelle mes brigandages d'Italie, à la tête de huit mille galériens échappés des bagnes de Toulon!... et cent autre platitudes d'une aussi stupide impudence! On a bien raison de dire qu'il n'y a que la vérité qui offense... je n'ai pas été fâché un instant, mais j'ai ri souvent. (*Il jette le livre sur un meuble.*)

MARCHAND, *entrant.*

Sire, les chevaux sont prêts... mais j'ai bien peur que la pluie n'empêche Votre Majesté de sortir... (*Le jour s'est obscurci tout à coup. On entend tomber la pluie.*)

NAPOLÉON, *frappant du pied avec colère.*

La pluie! toujours la pluie! Ah! pays maudit! contrée meurtrière! (*Il va à la fenêtre et écarte les rideaux.*) Voyez, voyez!... impossible de mettre le pied dehors! il nous faudra rester enfermés ici, dans cette ignoble prison... jusqu'à ce soir, jusqu'à demain... jusqu'à ce que cette pluie cesse de tomber! (*Se tournant vers Marchand.*) Allez!... je ne sortirai pas. (*Il se laisse tomber sur une chaisse, Marchand sort.*)

LAS CASES, *s'approchant.*

Sire!...

NAPOLÉON.

O mon beau ciel de France! mon beau soleil d'Italie! (*Prenant sa tête dans ses mains.*) Que faire! que faire! (*Après un moment de silence, s'adressant à Las Cases.*) Il faut se résigner, mon ami!... il faut renoncer à notre promenade... (*Il se lève.*) Nous travaillerons... (*Il va et vient avec agitation.*) Je reprendrai mes dictées... (*S'arrêtant.*) Oui, voilà une occupation sérieuse! un travail utile pour nous tous! C'est à cela qu'il fallait penser d'abord... (*Allant à la fenêtre.*) Ah! maudite pluie! (*Il revient brusquement.*) Tenez, asseyons-nous et faisons une partie d'échecs en attendant la visite de monsieur Lowe. — Nous prendrons l'air un autre jour.

SANTINI, *annonçant.*

Monsieur le docteur O'Méara. (*Napoléon et Las Cases s'installent à la petite table. Le docteur paraît sur le seuil.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, O'MÉARA.

NAPOLÉON.

Ah! docteur! cher docteur!

O'MÉARA, *s'approchant pour saluer Napoléon.*

Comment se porte Votre Majesté?

NAPOLÉON.

Mal! très-mal! Je ne me porte jamais bien quand il pleut. (*Lui faisant signe de s'asseoir.*) Asseyez-vous là, docteur, et regardez-moi livrer bataille à la petite armée de monsieur le comte. (*Se penchant à l'oreille d'O'Méara.*) Remarquez-vous l'empressement de Son Excellence à se mettre toujours du côté des blancs? (*Souriant.*) C'est un reste de fidélité à la bonne cause!

LAS CASES.

Ah! Sire...

NAPOLEON.

Allons! vous voilà généralissime en chef des armées de S. M. Louis XVIII. — Defendez bien votre roi, mon gentilhomme! (*Il pousse une pièce.*)

LAS CASES.

Sire, voilà un cavalier bien hardi!

NAPOLÉON.

Prenez garde à lui! (*Se tournant vers O'Méara pendant que Las Cases réfléchit au coup à jouer.*) Que dites-vous de ce temps-là, docteur? Ne dirait-on pas que le ciel se met en frais pour fêter l'arrivée de notre nouveau gouverneur!

LAS CASES, *jouant.*

Échec à la reine, Sire!

NAPOLÉON.

Oh! oh! vous osez menacer la reine, monsieur! (*Poussant un pion.*) Le moindre de mes soldats suffit à la défendre... (*Se tournant de nouveau vers le docteur.*) Il paraît que monsieur Lowe est fort mécontent de moi!... Il s'est retiré hier tout à fait fâché... Etiez-vous là pour le recevoir? (*Il continue de jouer.*)

O'MÉARA.

Je me trouvais avec messieurs Bertrand, Gourgaud et Montholon dans la salle d'attente, lorsque Santini est venu annoncer que Votre Majesté ne pouvait recevoir personne...

NAPOLÉON.

Et quelle grimace a-t-il faite en s'en allant?

O'MÉARA.

Une grimace fort laide, Sire!

NAPOLÉON.

Qu'il nous rapportera sans doute tout à l'heure...

O'MÉARA.

Je le crains.

NAPOLÉON.

Moi, je vous prie de croire qu'il ne me fera pas peur!... J'ai vu de plus vilaines figures que la sienne dans ma vie!

O'MÉARA.

Sire, vous m'étonnez.

NAPOLÉON, *riant.*

Ah! vraiment... c'est à ce point-là? (*Poussant un pion.*) Echec au roi, Monseigneur!

SANTINI, *annonçant.*

Monsieur le grand maréchal... (*Entre le général Bertrand.*)

SCENE VIII.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL BERTRAND.

NAPOLÉON.

Eh bien!... qu'y a-t-il?

BERTRAND.

Sire, je viens vous annoncer l'arrivée du gouverneur, suivi de son état-major...

NAPOLÉON, *se levant.*

Ah! ah! (*A Las Cases.*) Nous continuerons notre partie plus tard. (*A O'Méara.*) Docteur, veuillez passer, je vous prie, avec monsieur de Las Cases dans mon cabinet de travail... (*A Bertrand.*) Vous, général, en votre qualité de grand maître des cérémonies, faites ouvrir les portes à monsieur le gouverneur. (*Bertrand sort. Las Cases et le docteur entrent dans le cabinet de l'Empereur.*)

SCÈNE IX.

NAPOLÉON, *puis* SIR HUDSON LOWE.

(*Napoléon s'assied près de la cheminée. Il attend. Quelques moments se passent. La pluie continue à battre les vitres.*)

SANTINI, *annonçant.*

Sir Hudson Lowe! (*Entre Hudson Lowe. Napoléon tourne à demi la tête et l'examine un moment en silence. Embarras visible d'Hudson Lowe.*)

NAPOLÉON.

Je regrette, monsieur, de ne pas vous avoir reçu hier... On a dû vous dire que j'étais malade! (*Il lui fait signe de s'asseoir.*) L'heure choisie pour cette visite était d'ailleurs un peu trop matinale... Monsieur l'amiral Cockburn a eu tort de ne pas vous le faire remarquer...

HUDSON LOWE, *s'inclinant.*

C'est lui-même qui...

NAPOLÉON.

Ah! ah! j'aurais dû le deviner! (*Il fait de nouveau signe à Hudson Lowe de s'asseoir. — Celui-ci s'incline et s'assied.*) Sir Georges a toujours affecté ici le mépris le plus grand pour une

étiquette à laquelle ma dignité d'homme, et surtout de prince malheureux, me force de tenir encore!... (*Fixant ses yeux sur ceux d'Hudson Lowe.*) Il en use envers moi avec une familiarité qui tient de bien près à l'impertinence!... Il se permet, par exemple, de m'envoyer des billets d'invitation pour des bals, des dîners, auxquels il sait très-bien que je n'assisterai pas, en affectant de ne m'appeler que Général, comme s'il ignorait que Napoléon eût immortalisé le titre d'Empereur!... Cet homme avait bien commencé... il a voulu absolument mal finir!...

HUDSON LOWE, *avec un demi-sourire.*

Votre Excellence n'aura jamais, je l'espère, un semblable reproche à me faire... Ma ligne de conduite est toute tracée... et je m'engage à ne pas m'en écarter, tant que les instructions de mon gouvernement me le permettront.

NAPOLÉON, *le regardant fixement.*

Vos instructions, monsieur!... vos instructions!... je les connais!... je les devine!... La haine de vos ministres n'a pas changé!... Depuis un an qu'ils me retiennent prisonnier dans ces épouvantables rochers, leurs sentiments à mon égard ne se sont pas adoucis!

HUDSON LOWE.

Je m'empresse de vous annoncer, général, que le gouvernement britannique... touché de vos plaintes... (*Napoléon sourit*) et trop heureux de pouvoir enfin faire droit à vos justes réclamations...

NAPOLÉON.

Vous autorise à me faire fusiller dans les vingt-quatre heures!

HUDSON LOWE.

M'enjoint formellement de vous faire bâtir, dans le plus bref délai, une habitation digne de vous...

NAPOLÉON, *souriant.*

Digne de moi!

HUDSON LOWE.

Le vaisseau chargé des matériaux nécessaires à cette nouvelle construction... doit mettre à la voile dans quelques jours.

NAPOLÉON.

En vérité! on m'expédie les Tuileries sur un bateau?

HUDSON LOWE.

Aussitôt que ces matériaux seront à notre disposition...

NAPOLÉON.

Vos ouvriers se mettront à l'œuvre.

HUDSON LOWE.

Et dans cinq ou six mois...

NAPOLÉON.

Je serai logé comme un prince... pour le reste de mes jours!... (*Après un silence.*) Mais peut-on savoir dans quel endroit charmant de l'île, au milieu de quelle oasis, vos habiles ouvriers ont ordre d'édifier ce palais magique?

HUDSON LOWE.

Le moins loin possible de l'habitation actuelle...

NAPOLÉON.

Je m'en doutais! Vous pouvez garder votre palais pour vous... ou le renvoyer de ma part à vos ministres! Dites-leur que je me trouve bien ici et que je n'ai que faire de leurs architectes! Au lieu de m'envoyer un palais, que ne me laisse-t-on parvenir une fois des nouvelles de ma femme et de mon fils! (*Se tournant vers Hudson Lowe, qui se tient debout la tête baissée.*) J'en appelle à vous, monsieur! se peut-il que vos ministres, que le prince régent d'Angleterre, qu'une grande nation comme la vôtre... autorisent une telle cruauté! Priver un père, un époux des nouvelles de sa femme et de son enfant! lui voler leurs lettres! lui torturer le cœur par une incertitude horrible!... (*Regardant fixement Hudson Lowe.*) Sais-je seulement s'ils existent encore!... si mon fils.. (*Après un silence.*) Mais dites-moi donc qu'il vit! ne voyez-vous pas que c'est ce mot-là que j'attends de vous depuis une heure!

HUDSON LOWE, *impassible.*

Les journaux et les lettres qui me sont arrivés de Londres ne m'ont rien appris qui pût me faire craindre...

NAPOLÉON, *l'interrompant.*

C'est bien! (*Il tourne le dos à Hudson Lowe et se promène dans la chambre.*)

HUDSON LOWE.

Quant aux constructions nouvelles de Longwood...

NAPOLÉON, *se retournant.*

Hein! plaît-il?

HUDSON LOWE.

Je crois pouvoir vous promettre, général...

NAPOLÉON.

Plus un mot là-dessus... je vous prie!

HUDSON LOWE, *s'inclinant.*

Je ferai part de votre refus au ministère anglais.. .

NAPOLÉON.

Soit!

HUDSON LOWE, *gagnant la porte.*

Il ne me reste plus, général, qu'à vous demander la permission de vous présenter lady Lowe.

NAPOLÉON.

Quand vous voudrez, monsieur.

HUDSON LOWE.

Si les livres manquent à Longwood, ma bibliothèque est dès aujourd'hui à la disposition de Votre Excellence...

NAPOLÉON.

Je vous en remercie.

HUDSON LOWE.

J'ai aussi quelques bouteilles d'excellent Bourgogne que je serais heureux de vous offrir...

NAPOLÉON, *souriant.*

Ah!...

HUDSON LOWE, *sur le seuil.*

J'espère, général, que vous serez content de moi.

NAPOLÉON.

Je l'espère aussi... Mais cela dépend de vous!

HUDSON LOWE, *s'inclinant.*

Moins que des instructions que je puis recevoir.

NAPOLÉON, *fronçant le sourcil.*

C'est juste! (*Hudson Lowe salue de nouveau et sort. — Napoléon reste immobile un instant, regarde la porte se refermer et se dirige vers le cabinet de travail.*)

SCENE X.

NAPOLÉON, LAS CASES, O'MÉARA.

NAPOLÉON, *entr'ouvrant la porte du cabinet de travail.*

Docteur!... (*Entrent Las Cases et O'Méara.*) Vous aviez raison... il est hideux!... c'est une face patibulaire... Mais ne nous hâtons pas de prononcer... Le moral, après tout, peut raccommoder ce que cette figure a de sinistre!.. cela ne serait pas impossible! (*Se retournant vers Las Cases.*) Reprenons notre partie d'échecs! (*Napoléon et Las Cases se remettent à jouer.— O'Méara reste debout près d'eux.*)

Quatrième Tableau.

PERSONNAGES.

HUDSON LOWE.
LE MAJOR GORREQUER.
LE CAPITAINE BLACKENEY.
LE MARQUIS DE MONTCHENU.
LE BARON DE BALMAINE.
LE BARON DE STURMER.
M. BALCOMBE.
LADY LOWE.
Mme BALCOMBE.
BETTY.
ANNAH.
LUCY.
INVITÉS.

LE GOUVERNEUR S'AMUSE.

Une fête à Plantation-House ; salon richement meublé ; trois portes au fond donnant sur une large terrasse illuminée à giorno et chargée de caisses d'orangers ; par-delà la terrasse, la cime des grands arbres du parc de Plantation-House, quelques toits des maisons voisines éclairés par la lune, la mer sillonnée par les vaisseaux de garde, etc. Au lever du rideau, les invités de sir Hudson Lowe se promènent sur la terrasse au bruit des violons ; les gouverneur entre en scène suivi du major Gorrequer.

SCENE I.

HUDSON LOWE, LE MAJOR GORREQUER.

HUDSON LOWE.

Eh bien, mon cher Gorrequer, que dites-vous de ma petite fête?... N'est-ce pas recevoir dignement les gens?... Et croyez-vous que les trois commissaires que l'on nous envoie aient lieu de se plaindre de notre façon d'agir à leur égard?

LE MAJOR.

S'ils ne sont pas contents... ils sont difficiles!... Moi je ne les aurais certainement pas si bien traités.

HUDSON LOWE.

Bath!... Pourquoi?

LE MAJOR.

Parce que...

HUDSON LOWE.

Mais, enfin?

LE MAJOR.

Eh! pardieu! parce que je les soupçonne fort de n'être venus ici que pour surveiller nos faits et gestes...

HUDSON LOWE.

Ah! vous croyez cela, major?

LE MAJOR.

Je fais mieux que de le croire... j'en suis sûr.

HUDSON LOWE.

Vous en êtes sûr?

LE MAJOR.

Parfaitement.

HUDSON LOWE.

Est-ce aussi l'avis de Reade et de Wignard?

LE MAJOR.

Tout à fait.

HUDSON LOWE.

Diable!.. voilà qui me donne à réfléchir! (*Le tirant à part.*) Ainsi vous pensez, mon cher, que la Russie, l'Autriche et la France se défient de nous?

LE MAJOR.

Je n'en doute pas.

HUDSON LOWE, *souriant.*

Eh bien! major, je commence à croire que vous avez raison... Je vous dirai même qu'au fond, j'ai depuis longtemps les mêmes idées que vous sur le compte de ces messieurs... Mais il est inutile de le leur dire en face... bien au contraire! J'ai pensé, moi, qu'il serait plus digne de nous... et plus sage, de leur faire bon accueil. — C'est pourquoi je leur donne ce soir bal et gala dans notre maison de Plantation-House.—Je ne suis pas fâché d'ailleurs d'entendre un peu les violons... cela me rappelle mon jeune temps.

LE MAJOR, *riant.*

Et puis nous ne sommes pas ici à Longwood!

HUDSON LOWE.

Non! Dieu merci!... (*Il regarde autour de lui avec complaisance.*) Ce pauvre général est moins bien logé que moi, n'est-ce pas? Mais c'est sa faute!... il ne veut pas qu'on bâtisse. Et puis pourquoi refuse-t-il toutes nos invitations? J'aurais été charmé de le recevoir de temps en temps chez moi... Ce soir, par exemple... il aurait entendu un peu de musique, il aurait respiré un peu le bon air; nous aurions fait le tour de mon parc en nous promenant... Mais non! le malheur aigrit tout à fait son caractère... il devient de plus en plus intraitable!... ses amis même me regardent presque de travers... On dirait que ma figure leur fait peur!... Oui! voilà l'effet que ma vue produit sur ces gens-là, mon cher major; parce que j'ai le malheur de ressembler aussi peu que vous à un Adonis, de posséder une chevelure rousse comme une vraie chevelure d'Écossais des hautes terres, je suis pour eux un vrai bourreau de tragédie, un geôlier de Covent-Garden ou de Drury-Lane, ni plus ni moins!

LE MAJOR.

Eh! parbleu! laissons-les crier tout à leur aise! on ne nous a pas envoyés ici pour écouter leurs plaintes!... Le ministre vous donne ses instructions, vous me donnez vos ordres... le reste ne nous regarde pas.

HUDSON LOWE, *lui frappant sur l'épaule en ricanant.*

Hé! hé! vous n'êtes pas bon, ami Gorrequer, vous n'êtes pas bon!

LE MAJOR.

Moi! je suis tout simplement de l'avis de Réade... Si notre homme fait le difficile, il n'y a qu'un parti à prendre, c'est de l'enfermer seul entre quatre murs pendant quelque temps...

HUDSON LOWE.

Avec des fers aux pieds et aux mains?

LE MAJOR.

Aux pieds et aux mains.

HUDSON LOWE.

Fi! Pourquoi ne dites-vous pas aussi comme votre ami Réade, que les alliés ont manqué le grand but en n'étranglant pas le jeune Napoléon?

LE MAJOR.

Réade n'est pas un sot.

HUDSON LOWE, *ricanant.*

Ah! un enfant!

LE MAJOR.

Un aiglon!

HUDSON LOWE.

Dont il suffit de rogner les ailes.

LE MAJOR.

Heu! heu! C'est moins sûr... qu'autre chose!

HUDSON LOWE, *lui frappant sur la tête.*

Voulez-vous bien vous taire, mauvais diable! (*Se retournant.*) Si ma femme vous entendait! (*Lady Lowe paraît au fond, suivie de Mme Balcombe et de ses filles.*)

LE MAJOR.

La voici!

HUDSON LOWE, *bas, en souriant.*

A propos... avez-vous fait votre cour à Betty?

LE MAJOR, *avec mauvaise humeur.*

Le capitaine Blackeney ne la quitte pas!

HUDSON LOWE.

Ah! c'est juste! j'oubliais qu'ils ont renoué connaissance... Ils

s'adoraient depuis longtemps, ma femme m'a conté cela... Vous voilà jaloux.

LE MAJOR, *d'un air sombre.*

Oui!

HUDSON LOWE, *riant aux éclats.*

Ha! ha! ha! c'est très-plaisant. (*Il lui tourne le dos pour aller saluer Mme Balcombe.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LADY LOWE, Mme BALCOMBE, ANNAH, LUCY.

LUCY, *à lady Lowe.*

Oui, madame, tous les jours... ma sœur et moi, nous lui portions quelques-unes de ces belles oranges du Cap qui sont si rares... et qu'il aime tant!

Mme BALCOMBE, *saluant.*

Monsieur le gouverneur...

HUDSON LOWE.

Madame... (*A lady Lowe*) je vous cherchais.

LUCY, *à Hudson Lowe.*

Monsieur le gouverneur... est-ce que Napoléon ne viendra pas?

HUDSON LOWE, *souriant.*

Hélas! non.

ANNAH, *timidement.*

Comment se porte Sa Majesté, monsieur?

HUDSON LOWE.

Le général se porte très-bien.

ANNAH.

Ah!

Mme BALCOMBE, *à lady Lowe.*

Je vous laisse...

HUDSON LOWE, *au Major.*

Major, offrez votre bras à ces dames.

LE MAJOR, *avec empressement.*

Avec plaisir. (*Offrant son bras à Mme Balcombe.*) Madame...

LUCY.

Monsieur le major, est-ce que c'est aussi beau qu'ici à Longwood?

LE MAJOR, *distrait.*

Certainement. (*Il sort par la porte de droite, avec Mme Balcombe et ses filles.*)

SCÈNE III.

LADY LOWE, HUDSON LOWE. (*Lady Lowe s'est assise près de la cheminée. Hudson Lowe vient s'appuyer sur le dossier de son fauteuil. — Un long silence.*)

HUDSON LOWE.

A quoi pensez-vous?

LADY LOWE, *tressaillant.*

Moi, monsieur?

HUDSON LOWE.

Vous paraissez triste et préoccupée!... Êtes-vous malade?

LADY LOWE.

Non, monsieur...

HUDSON LOWE.

Cette musique vous fatigue un peu, sans doute?

LADY LOWE.

Oui... elle me fait mal!...

HUDSON LOWE, *l'observant.*

Ah!

LADY LOWE.

Au milieu de tout ce bruit, de toute cette foule joyeuse qui se presse dans vos salons... je ne puis m'empêcher de songer...

HUDSON LOWE.

A quoi donc?

LADY LOWE, *se levant.*

A l'isolement, à l'abandon, au silence qui règnent à cette heure dans les murs de Longwood!

HUDSON LOWE, *fronçant le sourcil.*

Que dites-vous là? vous!... (*Riant.*) Ah! ah! ah! la femme de sir Hudson Lowe, la reine de ce palais et de cette fête!... vous que chacun entoure d'hommages, que chacun complimente, que chacun admire!... (*Lui prenant le bras.*) C'est vous qui venez au bruit des violons et des rires me rappeler ce qui se passe là-bas, dans cette triste maison de Longwood? Eh! pardieu! je ne vous défends pas de les plaindre, de vous intéresser à leur sort, de plaider leur cause dans l'occasion avec toute l'eloquence d'une âme sensible... assistée de deux beaux yeux! mais, que diable, ma chère, choisissez mieux le moment de m'en parler! ne venez pas au milieu d'une fête m'attrister par de fâcheux souvenirs... laissez-moi rire un peu comme les autres, laissez-moi regarder tranquillement danser mes invités! Je ne suis plus ici le geôlier de Longwood, je suis le lieutenant général sir Hudson Lowe, commandeur de l'ordre du Bain, et gouverneur de l'île de Sainte-

Hélène, le représentant d'une grande nation dans ce pays !... presque un roi dans ce palais !...

LADY LOWE, *tristement.*

Oui, presque un roi !.. quand celui qui a tenu vingt ans les destinées du monde entre ses mains, n'est plus qu'un prisonnier à vos yeux !

HUDSON LOWE.

Eh ! madame, est-ce ma faute à moi ? Mes instructions sont formelles ! Je n'ai pas le droit de lui rendre le titre d'empereur qu'il a perdu ! Je ne puis pas même, malgré tout le désir que j'en ai, lui céder mon palais en échange du sien ! Il faut que je me soumette aux volontés de mon gouvernement, que j'obéisse aux ordres que j'ai reçus... la moindre faiblesse de ma part, la moindre hésitation pourrait me coûter cher. Je suis entouré de gens qui surveillent ma conduite... qui interprètent mes moindres paroles. (*Se penchant à l'oreille de Mme Lowe.*) Ces trois commissaires que l'on m'envoie ne sont ici que pour cela ! Ce baron de Balmaine, ce M. Sturmer, ce marquis de Montchenu, peuvent me perdre quand ils le voudront. — Un mot peut me renverser !...

LADY LOWE.

Étrange royauté que la vôtre ! (*Après un silence.*) Je vous plains, monsieur, je vous plains !

HUDSON LOWE.

Oh ! je n'ai pas perdu la partie.

LADY LOWE.

Je vous plaindrais bien plus si vous la gagnez.

HUDSON LOWE.

Plaît-il ? (*Avec impatience.*) Décidément, madame, je renonce à vous comprendre ? Que voulez-vous ? qu'attendez-vous de moi ?... Ne m'avez-vous suivi que pour me fatiguer de reproches inutiles ? N'êtes-vous à mes côtés que pour faire cause commune avec mes ennemis ?

LADY LOWE.

Vos ennemis ! Ah ! voilà le mot que j'attendais. — Napoléon n'est pour vous qu'un ennemi !... pour moi c'est un martyr !... un roi captif que j'aurais voulu, à votre place, traiter en soldat... et non en geôlier.

HUDSON LOWE.

Fort bien ! Pour vous aussi je ne suis qu'un geôlier ! (*Faisant quelques pas.*) N'en parlons plus... nous ne pouvons nous entendre. (*Revenant.*) Faites-moi seulement la grâce de prendre un autre visage... et de garder vos réflexions pour vous. Il est bon que nos hôtes ne soupçonnent pas notre désaccord. — Je vien-

drai vous chercher tout à l'heure pour le souper... (*A part.*) Au diable les femmes! elles n'entendront jamais rien en politique! (*Il va saluer au fond quelques personnes qui traversent la galerie, et disparaît bientôt avec eux.*)

SCENE IV.

LADY LOWE, BLACKENEY, BETTY.

LADY LOWE, *le regardant s'éloigner.*

Oui! il a raison, nous ne pouvons nous comprendre! (*Apercevant Blackeney et Betty.*) Ah! mes amis, ma chère Betty!...

BETTY, *accourant.*

Enfin!... nous vous retrouvons! (*Se penchant à l'oreille de lady Lowe et lui montrant Blackeney.*) Savez-vous?... il ne m'avait pas oublié! j'en suis sûre maintenant. — Nous venons de causer longuement du passé sous les arbres du parc... Il m'a montré un pauvre bouquet que je lui avais donné le jour de son départ... et qu'il a conservé précieusement sur son cœur... jusqu'à ce jour!... C'est très-bien, n'est-ce pas? (*Elle tend la main à Blackeney.*)

LADY LOWE, *souriant.*

Oui, c'est très-bien! (*Se retournant vers Blackeney.*) Aimez-la toujours ainsi, mon ami!.. la pauvre enfant n'a plus que vous et moi au monde pour l'aimer et la défendre!..

BLACKENEY.

Oh! maintenant, je l'espère, rien ne doit plus nous séparer!.. (*Le Major paraît au fond.*)

BETTY, *apercevant le Major.*

Ah! ce vilain major qui me poursuit toujours de ses sots compliments!..

LADY LOWE, *à part.*

Le digne confident de mon mari.

LE MAJOR, *saluant lady Lowe.*

Madame... (*Saluant Betty.*) Miss... oserai-je vous offrir la main pour...

BETTY.

Merci, monsieur... je ne danse pas. (*Elle entraîne lady Lowe; Blackeney fait un pas pour les suivre.*)

LE MAJOR, *retenant Blackeney.*

Pardon, capitaine!

BLACKENEY, *se retournant.*

Monsieur le major...

BETTY, *revenant vers Blackeney.*

Qu'est-ce donc?

BLACKENEY, *bas.*

Rien... je vous rejoins...

BETTY.

Je suis sûre que ce méchant homme a encore quelque commission désagréable à vous donner pour Longwood.

BLACKENEY.

Je le crains.

BETTY.

Revenez vite. (*Betty et lady Lowe regagnent le fond du théâtre, traversent la terrasse et disparaissent.*)

SCENE V.

BLACKENEY, LE MAJOR.

BLACKENEY.

Je vous écoute, monsieur.

LE MAJOR.

Monsieur, je ne suis pas une bête !... je vois clairement que vous êtes fort épris de la jeune Betty... et je soupçonne, en outre... Ne m'interrompez pas, je soupçonne, dis-je, cette charmante enfant de ne pas se montrer insensible à vos feux.

BLACKENEY.

Monsieur...

LE MAJOR.

Ne m'interrompez pas !.. Dans une occurrence comme celle-ci, capitaine, je crois devoir vous avertir que nous chassons tous deux le même gibier... ce qui veut dire que j'aime comme vous la jeune miss en question, et que...

BLACKENEY.

Je ne vous comprends pas...

LE MAJOR.

Et que par conséquent vos assiduités me déplaisent.

BLACKENEY.

Mais, monsieur...

LE MAJOR.

Vous avez tort de m'interrompre !...

BLACKENEY.

Prétendez-vous me disputer le cœur de Betty?

LE MAJOR.

Son cœur et sa main, si vous le trouvez bon.

BLACKENEY.

C'est une plaisanterie, sans doute.

LE MAJOR.

Je plaisante rarement.

BLACKENEY.

Morbleu !

LE MAJOR.

Vous perdez le respect que vous me devez, capitaine.

BLACKENEY, *avec rage.*

C'est juste... vous êtes mon supérieur.

LE MAJOR, *froidement.*

Ne l'oubliez pas. (*Hudson Lowe reparaît au fond, suivi des trois commissaires étrangers.*)

BLACKENEY, *froissant son gant avec colère.*

Oh ! je briserai mon épée s'il le faut.

LE MAJOR.

Plaît-il? (*Lui tournant le dos.*) Nous reparlerons de cela. (*Blackeney s'éloigne.*)

SCENE VI.

HUDSON LOWE, LE BARON DE BALMAINE, LE BARON DE STURMER, LE MARQUIS DE MONTCHENU, LE MAJOR.

LE MARQUIS, *lorgnant à droite et à gauche.*

Charmant ! tout à fait charmant !... Votre bal est délicieux, mon cher gouverneur ! Des toilettes d'un goût exquis ! des femmes fort bien, ma foi ! mais fort bien !... On se croirait aux Tuileries, Dieu me damne !... Le dernier bal de la cour n'était pas plus joli que le vôtre, je vous en donne ma parole !... Hé ! hé ! hé ! (*Il tourne sur ses talons.*)

HUDSON LOWE.

Monsieur le marquis est vraiment trop aimable.

LE MARQUIS.

Non... vrai, je suis ravi !... (*Se tournant vers le baron de Sturmer.*) Et vous, baron?

LE BARON.

Ya !... très-choli !

LE MARQUIS, *continuant à lorgner.*

A propos, vous savez que nous sommes allés ce matin à Longwood ?

HUDSON LOWE.

Ce matin?

LE BARON.

Ya.

LE MARQUIS.

Il faisait un temps superbe quand nous sommes partis d'ici ; mais à peine arrivés là-haut, ne voilà-t-il pas la pluie qui nous tombe tout à coup sur le dos... Nous n'avions ni manteaux ni parapluies, et un vent... Le baron y a laissé son chapeau.

LE BARON.

Ya.

LE MARQUIS.

Et monsieur de Balmaine en a rapporté un rhume... (*M. de Balmaine s'incline et éternue.*) Moi, j'en fus quitte pour quelques taches de boue sur mes bas.

HUDSON LOWE.

Le général vous a reçus?

LE MARQUIS.

Eh! non... voilà le plus plaisant de l'aventure.

HUDSON LOWE.

Il a refusé de vous voir?

LE MARQUIS.

Son valet de chambre est venu nous dire qu'il était au lit depuis plusieurs jours, et qu'il ne pouvait nous recevoir.

HUDSON LOWE.

Ah!

LE MARQUIS.

Croyez-vous à cela, vous? saviez-vous qu'il fût malade?...

HUDSON LOWE.

Non... (*Se retournant vers le Major.*) Et vous, major?

LE MAJOR.

Moi, Excellence, je suis sûr du contraire.

LE MARQUIS.

Fort bien... je comprends... (*Tirant Hudson Lowe à part.*) Mais dites-moi, gouverneur, êtes-vous bien certain que Napoléon ne nourrit point la pensée de vous échapper?

HUDSON LOWE.

Je ne le pense pas, monsieur le marquis. D'ailleurs comment le pourrait-il? l'île est entourée de vaisseaux qui croisent à la portée du canon; Longwood est cerné par une garnison trois fois plus forte qu'il ne faut... Des signaux continuels m'avertissent de tout ce qui s'y passe!... Une évasion est donc tout à fait impossible...

LE MARQUIS.

Certainement, certainement... il est plus difficile de sortir d'ici que de l'île d'Elbe! Je comprends cela!... mais qui sait si Napoléon n'a pas en tête un projet plus hardi! par exemple, de s'évader de l'île, non pour retourner en Europe par le chemin qu'il a déjà suivi... mais par la Chine, en signant un traité offensif et défensif avec l'empereur régnant auquel il promettrait d'agrandir ses Etats aux dépens de la Perse. Une fois en Perse, il grossirait les bataillons chinois des troupes persanes qu'on

lui fournirait contre la Russie, qu'il serait sûr de vaincre en s'épaulant sur la Turquie par Constantinople. De Constantinople à Paris il n'y a plus qu'une enjambée! et pour accomplir tout cela, il ne faut qu'un instant, un bateau et du courage.

HUDSON LOWE, *souriant.*

Et ma permission, monsieur le marquis!

LE MARQUIS.

Si votre permission est indispensable... je suis parfaitement tranquille. (*Pendant la dernière partie de cette scène, le Major s'est entretenu à voix basse avec MM. de Balmaine et de Sturmer.*)

LE MAJOR, *se rapprochant d'Hudson Lowe.*

Ils ne sont pas dangereux!

HUDSON LOWE, *souriant.*

Non...

LE MAJOR.

La Russie et l'Autriche nous envoient deux automates.

HUDSON LOWE.

Et la France, un maître à danser.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LADY LOWE, BETTY, BLACKENEY, Mme BALCOMBE, ANNAH, LUCY, INVITÉS.

LADY LOWE.

Messieurs, le souper est servi.

LE BARON DE STURMER.

Oh! le souper!

LE MARQUIS, *s'élançant au-devant de lady Lowe.*

Belle dame!... (*Il lui offre la main. — Le Major fait un pas pour offrir son bras à Betty. Il est devancé par Blackeney. Mouvement de dépit du Major.*)

HUDSON LOWE, *s'avançant vers Mme Balcombe.*

Madame...

Mme BALCOMBE.

Pardon! monsieur le gouverneur... nous nous retirons.

HUDSON LOWE.

Déjà. (*Il salue et se retourne vers le Major.*) Allons, major, finissons gaiement la nuit! A demain les affaires sérieuses.

LE MAJOR, *lançant un regard de menace à Blackeney qui s'éloigne avec Betty.*

A demain!

Mme BALCOMBE, *entraînant ses filles.*

Le gouverneur s'amuse!

Cinquième Tableau.

PERSONNAGES.

NAPOLÉON.
LAS CASES.
EMMANUEL.
BERTRAND.
MONTHOLON.
HUDSON LOWE.
LE MAJOR GORREQUER.
MARCHAND.
NOVERRAZ.
SANTINI.
CYPRIANI.
LES DEUX ARCHALBAUD.
LE PAGE.
ROUSSEAU.
PIERON.
GENTILINI.
SAINT-DENIS.
Mme BERTRAND.
Mme MONTHOLON.
LE PETIT TRISTAN, FILS DU GÉNÉRAL MONTHOLON.
LA PETITE FILLE ET LES DEUX PETITS GARÇONS DU GÉNÉRAL BERTRAND.
DEUX SOLDATS ANGLAIS.

L'ARBRE DE LONGWOOD.

Le jardin de Longwood. A droite, sur le premier plan ; un arbre à gomme qui étend ses branches par-delà le mur du jardin ; un banc de gazon, une table chargée de fruits, de verres et de flacons à liqueurs; à gauche, une sorte de tente sous laquelle on a placé une petite table rustique avec tout ce qu'il faut pour écrire ; au fond, quelques arbres maigres et rabougris et de lourds rochers dont la crête se perd dans la brume.

SCENE I.

NAPOLÉON, LAS CASES, BERTRAND, MONTHOLON, Mmes BERTRAND *et* MONTHOLON, EMMANUEL, LAS CASES, TRISTAN, LA PETITE BERTRAND ET SES DEUX PETITS FRÈRES, *puis* MARCHAND, NOVERRAZ, SANTINI, *allant et venant dans le jardin.*

(*Au lever du rideau, Napoléon est assis à droite sur le banc de gazon, tenant le petit Tristan sur ses genoux; Emmanuel est assis sous la tente, près de la table, il tient du papier à la main. Las Cases, Bertrand et Montholon sont debout derrière lui. Au fond du jardin, Mmes Montholon et Bertrand travaillent à l'aiguille ; la petite Bertrand joue avec ses deux petits frères.*)

NAPOLÉON, *à Tristan.*

As-tu bien travaillé, ce matin?

TRISTAN.

Ce matin?.. non, Sire... il faisait trop beau temps...

NAPOLÉON.

Mais ne manges-tu pas tous les jours?..

TRISTAN.

Oui, Sire...

NAPOLÉON.

Eh bien!.. tu dois travailler tous les jours... car on ne doit pas manger si on ne travaille pas.

TRISTAN.

Oh bien! alors je travaillerai tous les jours.

NAPOLÉON.

Voilà bien l'influence du petit ventre!.. c'est la faim, c'est le petit ventre, qui fait mouvoir le monde!.. (*Il remet Tristan sur ses jambes.*) Allons, mon petit, si tu es sage nous te ferons page de sa majesté Louis XVIII.

TRISTAN.

Mais je ne veux pas!

NAPOLÉON, *l'embrassant sur la joue.*

Ah! ah! tu ne veux pas! Eh bien! je te ferai capitaine, moi!

TRISTAN.

Oui!

NAPOLÉON.

C'est convenu. (*Lui donnant un fruit qu'il prend sur la table.*) Tiens, va jouer avec tes petits amis... (*Tristan s'éloigne en courant.*)

NAPOLÉON, *se levant et se dirigeant vers la tente.*

Eh bien! messieurs, où en sommes-nous?

EMMANUEL, *lisant.*

« Bataille d'Arcole, première journée. 15 novembre. Trois » colonnes se dirigèrent sur les trois chaussées; l'une, à gauche, » remonta l'Adige, jusqu'à l'extrémité des marais... De là l'on » communiquait sans obstacle avec Vérone... ce point était le » plus important... La colonne de droite prit vers Albaredo et » occupa jusqu'à l'Alpon ; celle du centre se porta sur Arcole » où nos tirailleurs parvinrent jusqu'au pont sans être aperçus; » il était cinq heures du matin, et... »

NAPOLÉON.

Continuez!

EMMANUEL.

Pardon! sire, c'est que...

NAPOLÉON.

Comment! le petit âne ne peut pas relire son écriture!

EMMANUEL.

Sire, c'est que ce n'est pas la mienne.

NAPOLÉON.

Et de qui donc?

EMMANUEL.

De Votre Majesté...

NAPOLÉON.

Comment, petit drôle, prétendez-vous m'insulter! (*Prenant le papier des mains d'Emmanuel et cherchant à lire.*) Il a ma foi raison!... je ne sais ce qu'il y a... (*Il rend le papier à Emmanuel.*) Écrivez... (*Il fait quelques pas dans le jardin, revient vers la table et commence à dicter*) « Il devenait de la plus haute importance » de s'emparer d'Arcole... Napoléon essaya un dernier effort » de sa personne... Il saisit un drapeau, s'élança vers le pont et » l'y plaça!... La colonne qu'il conduisait l'avait à moitié franchi, lorsque le feu fit manquer l'attaque... Les grenadiers de » la tête hésitent... ils sont repoussés... mais ils ne veulent pas » se dessaisir de leur général, ils le prennent par le bras, les » cheveux, les habits, et l'entraînent au milieu des morts, des » mourants et de la fumée... Le général en chef est précipité » dans un marais... il y enfonce jusqu'à moitié du corps... il y » est au milieu des ennemis... mais les Français s'aperçoivent » que leur général n'est point avec eux... Un cri se fait entendre... *Soldats, en avant pour sauver le général!...* Les braves » reviennent aussitôt au pas de course sur l'ennemi, le rejettent » jusqu'au delà du pont et Napoléon est sauvé!... »

LAS CASES.

Une belle et glorieuse journée, Sire...

NAPOLÉON.

Oui... ces souvenirs me rajeunissent... Ils me font presque oublier les ennuis de notre captivité! C'est une heureuse idée que vous avez eue là, de me forcer à écrire nos Mémoires. — Le travail aussi est la faux du temps! (*Prenant le bras de Las Cases.*) Mais reposons-nous un peu... Dites-moi...

LAS CASES.

Sire...

NAPOLÉON, *souriant.*

Nouveau Blondel!... courageux chevalier de Malte de Sainte-Hélène!... où croyez-vous que soit en ce moment madame de Las Cases?

LAS CASES.

Hélas! sire, Dieu le sait!

NAPOLÉON.

Elle est à Paris; c'est aujourd'hui le premier jour de l'année; il est midi... elle déjeune gaîment avec ses amis...

LAS CASES.

Non, Sire, elle est trop bonne femme pour se divertir quand je suis ici...

NAPOLÉON.

Voilà bien les maris!... toujours confiants et crédules! (*Se tournant vers Montholon.*) Et vous, général, avez-vous reçu des nouvelles de votre mère et de votre sœur? Continuez-vous à lui peindre dans vos lettres Sainte-Hélène comme un lieu de délices, afin de les tranquilliser sur notre compte? Leur parlez-vous toujours de nos forêts d'orangers et de citronniers, et du printemps perpétuel au milieu duquel nous vivons!... Où en êtes-vous de votre roman? Ne craignez-vous pas que les ministres anglais ne fassent tourner un jour contre nous ces innocentes supercheries de votre amour filial?... Mais, pardon! je vous attriste... N'est-ce pas bien méchant à moi, bien barbare, bien tyran, de toucher ainsi des cordes si tendres! Parlons d'autres choses. (*A Emmanuel.*) Nous en resterons là pour aujourd'hui... Emportez tout cela...

LAS CASES.

Sire!...

NAPOLÉON.

Qu'y a-t-il?

LAS CASES.

Votre Majesté n'a pas oublié ce jeune mulâtre qui me servait de domestique, et que le gouverneur m'a fait enlever! je l'ai vu, il part pour l'Europe et s'offre à moi pour y porter nos lettres.

NAPOLÉON.

Ah! — mais comment? — car on le fouillera.

LAS CASES.

On peut écrire sur un morceau de satin qu'on cachera dans ses vêtements.

NAPOLÉON.

Oui! une lettre au prince régent peut-être, à l'Empereur François, mais non! me plaindre c'est m'abaisser, cela n'est pas digne moi. — Je refuse!

LAS CASES.

Cependant, Sire!...

NAPOLÉON.

Je refuse. — Faites ce que votre amitié vous conseillera, mon ami; mais souffrez que je ne m'en mêle pas.

LAS CASES, *à part.*

Soit! — J'agirai seul!

Mme MONTHOLON, *rappelant son fils.*

Tristan! Tristan! Je vous ai défendu d'aller de ce côté. — Revenez ici.

NAPOLÉON, *s'approchant de madame Montholon.*

Qu'y a-t-il donc?

Mme MONTHOLON.

Sire, c'est ce grand trou plein d'eau, creusé par la pluie, au fond du jardin... j'ai toujours peur d'y voir tomber un de nos enfants.

NAPOLÉON, *s'adressant à Bertrand et à Montholon.*

Est il possible, messieurs, que vous ne l'ayez pas encore fait combler?

BERTRAND.

Impossible d'obtenir des ouvriers, avant que sir Hudson Lowe n'ait eu le temps d'en référer à son gouvernement.

NAPOLÉON.

D'ici là, l'un de vos enfants peut s'y noyer!—Ah! si mon fils était ici, je serais allé le combler de mes propres mains!

Mme BERTRAND.

Moi, je redoute bien plus ce gros chien de garde, qui rôde depuis quelque temps dans les cours de Longwood.

NAPOLÉON, *riant.*

Vous n'aimez pas les chiens, madame?

Mme BERTRAND.

Non, Sire.

NAPOLÉON.

Si vous n'aimez pas les chiens, vous n'aimez pas la fidélité; vous n'aimez pas qu'on soit fidèle, donc vous n'êtes pas fidèle, n'est-ce pas, Gourgaud?

Mme BERTRAND.

Mais... mais...

NAPOLÉON.

Mais... mais!... Quel est le vice de ma logique? Renversez mes arguments, si vous pouvez. (*Il s'assied près de Mme Bertrand et continue à causer à voix basse. — Tristan a rangé ses petits camarades en bataille au fond du jardin. Il a ramassé une branche d'arbre dont il se sert en guise de fusil, et commande l'exercice.*)

TRISTAN.

Ran, plan plan, plan plan! halte! portez armes! présentez armes! en joue, feu!

NAPOLÉON.

Ah! ah! voici notre nouveau capitaine qui entre en campagne! (*Se tournant vers Mme Montholon.*) Que vous êtes heureuse d'avoir votre fils près de vous, madame!... Moi! je n'ai pas

embrassé le mien depuis bien longtemps!... (*Il passe sa main sur ses yeux.*)

LAS CASES, *bas à Bertrand et à Montholon.*

Oui, messieurs, le gouverneur prétend exiger de nous de nouveaux engagements.

NAPOLÉON, *à Mme Montholon.*

Quelle éducation lui donnera-t-on? de quels principes nourrira-t-on son enfance? Et s'il allait avoir la tête faible!... si on allait lui inspirer l'horreur de son père!... Cette idée me fait frémir!

TRISTAN.

En avant, marche! (*La petite troupe fait le tour du jardin.*)

LAS CASES, *continuant l'entretien commencé avec Bertrand et Montholon.*

Il doit venir aujourd'hui interroger lui-même nos domestiques... afin de s'assurer que nous ne les retenons pas ici malgré eux.

BERTRAND.

Le misérable!... Il ne sera content que lorsque je l'aurais cravaché devant ses soldats.

NAPOLÉON.

De qui parlez-vous?... De notre geôlier, de cet ignoble sbire italien! de ce mauvais dogue à la pâture duquel on nous a livrés! Ne vous avais-je pas prié de ne plus m'en parler! de ne plus prononcer son nom devant moi!... (*A Marchand qui entre.*) Que voulez-vous?

MARCHAND.

Sire, c'est monsieur Blackeney, l'officier d'ordonnance, qui désire parler à monsieur le grand maréchal.

BERTRAND.

Bien, tout à l'heure...

NAPOLÉON.

Non, faites-le venir; c'est à moi qu'il parlera. — C'est donc monsieur Blackeney qui a remplacé le capitaine Popleton comme officier d'ordonnance?

BERTRAND.

Oui, Sire.

SCENE II.

LES MÊMES, BLACKENEY.

NAPOLÉON.

Approchez, monsieur!

BLACKENEY.

Sire!...

NAPOLÉON.

Prenez garde, capitaine, vous vous servez là d'un mot qui

vous ferait grand tort dans l'esprit de sir Hudson Lowe, s'il venait à savoir que vous l'eussiez employé...

BLACKENEY.

Sir Hudson Lowe ne saurait m'empêcher de rendre à César ce qui est à César!

NAPOLÉON.

Que vouliez-vous dire à monsieur le grand maréchal ?

BLACKENEY.

Sire, ce sont des détails....

NAPOLÉON.

N'importe, je veux les connaître...

BLACKENEY.

Excusez-moi, Sire, mais...

NAPOLÉON.

Parlez... vous... dis-je... De la part de mon geôlier, je m'attends à toutes les petitesses et à toutes les injures.

BLACKENEY.

Sire, vous me désespérez !...

NAPOLÉON.

Le nouvel outrage qu'on me prépare est donc bien indigne, monsieur ? Voyons, de quoi s'agit-il ?

BLACKENEY.

Il me faudrait moins de courage pour affronter la mort, Sire, que pour faire descendre Votre Majesté à de pareils détails.

NAPOLÉON.

Je le crois !...

BLACKENEY.

Il s'agit de la livrée de Votre Majesté : sir Hudson désire en changer la couleur... Le drap vert, dit-il, est si rare dans l'île !. .

NAPOLÉON.

Veut-il qu'elle soit jaune ?... Après, monsieur.

BLACKENEY.

Les galons, dit-il, sont trop larges, et... Non ! ce n'est pas à un soldat qu'on donne un pareil emploi !... Je perdrai plutôt ma carrière que l'estime de Votre Majesté. Je ne veux pas d'une épée qu'on déshonore ! (*Il brise son épée.*)

NAPOLÉON.

Vous êtes un homme de cœur, monsieur, et je ne veux pas que votre carrière soit brisée pour moi. (*Il prend l'épée de Bertrand.*) On avait souillé votre épée, en voici une autre, celle de Bertrand. Prenez-la, monsieur... elle est sans tache...

BLACKENEY, *prenant l'épée.*

Ah ! Sire !...

NAPOLÉON.

C'est bien, allez! Je savais que l'Angleterre ne produisait pas que des Hudson Lowe. (*Blackeney sort.*)

SCENE III.

LES MÊMES, *moins* BLACKENEY.

NAPOLÉON.

Eh bien, Bertrand, qu'a donc Votre Excellence? Vous regrettez votre épée? Enfant! je vous donnerai celle que je portais à Austerlitz... (*Noverraz et Santini qui entrent, se disposent à desservir la table de droite, Napoléon leur faisant signe de s'arrêter.*) Un moment! (*Se tournant vers Las Cases et Montholon.*) Le coup de l'étrier, messieurs! (*L'Empereur emplit lui-même les verres, Bertrand, Montholon et Las Cases s'approchent de la table.*)

SANTINI.

Monsieur le comte n'a pas de verre... (*Il fait un pas pour sortir.*)

NAPOLÉON, *le retenant.*

Oh! que si! (*Il vide son verre et le tend à Las Cases.*) Et il boira, j'en suis sûr! (*Riant.*) C'est à l'anglaise, n'est-ce pas? Chez nous, on ne boit guère qu'après sa maîtresse. (*Il se tourne vers mesdames Bertrand et Montholon.*)

BERTRAND.

A votre santé, Sire, et à votre prochaine délivrance!

NAPOLÉON.

A la France, messieurs! à la France!

TRISTAN, *et sa petite troupe.*

Vive l'Empereur!

NOVERRAZ.

Fife l'Embereur!... (*Mesdames Bertrand et Montholon se sont levées. Emmanuel paraît au fond.*)

EMMANUEL.

Sire, le gouverneur!...

NAPOLÉON.

Je ne veux pas le voir! (*Se tournant vers Las Cases, Bertrand et Montholon.*) Recevez-le si vous voulez, messieurs, dites-lui que l'Empereur est déterminé à ne plus se mêler de quoi que ce soit... qu'il est décidé à tout essuyer, à tout supporter avec calme, avec résignation! Que désormais il se couvrira de son manteau comme Jules César, avant de recevoir le coup mortel! Dites-lui surtout que ses visites me déplaisent et qu'il ferait bien, une fois pour toutes, de m'en épargner l'ennui! (*Offrant son bras à madame Bertrand.*) Sauve qui peut!

(*Napoléon sort avec mesdames Berirand et Montholon; les enfants suivent leurs mères.*)

BERTRAND, *se disposant à suivre l'Empereur.*

Ma foi, mon cher comte, je vous demande la permission de les suivre, je craindrais de me porter à quelque extrémité fâcheuse... La main me démange terriblement!...

MONTHOLON, *même jeu.*

Vous avez plus de sang-froid que nous... recevez-le...

LAS CASES, *souriant.*

Soit... je me dévoue...

TRISTAN, *à Noverraz.*

Viens-nous-en vite! Le voilà qui court sur nous!

NOVERRAZ.

S'il pufait se gaser le nez en curant.

SANTINI, *emportant à la hâte les verres et les assiettes.*

Sois tranquille... je me charge de lui mettre du plomb dans les jambes.

NOVERRAZ.

Toi?

SANTINI.

Je ne suis pas Corse pour rien, mon bon Noverraz... tu verras! (*Bertrand et Montholon sortent par le fond, Noverraz, Tristan et Santini les suivent, Emmanuel et Las Cases se tiennent à l'écart.*)

SCENE IV.

LAS CASES, EMMANUEL, HUDSON LOWE, LE MAJOR GORREQUER.

EMMANUEL.

Quel accueil! tout le monde fuit à son aspect! (*Tournant les yeux vers la droite.*) Ah! voilà le major qui disparaît dans le trou! (*Riant.*) Ah! ah! ah!.. (*On entend les cris de rage du Major.*)

LAS CASES.

Parbleu! je ne suis pas faché de l'aventure!...

LE MAJOR, *dans la coulisse.*

Ah! chiens!... scélérats de Français!

HUDSON LOWE, *entrant.*

Venez donc, major!.. Venez donc!.. vous vous sécherez au soleil! (*Le Major paraît; il est mouillé jusqu'à la ceinture, ses bottes sont couvertes de boue.*)

LE MAJOR.

Cordieu! c'est un tour de ces damnés Français!

HUDSON LOWE.

Probablement.

LE MAJOR.

Ils me le payeront !

HUDSON LOWE.

Calmez-vous, major, calmez-vous ! le mal n'est pas grand.

LE MAJOR.

Votre Excellence en parle à son aise ! Ce maudit trou est profond comme le diable ! je suis mouillé jusqu'aux reins.

HUDSON LOWE, *le regardant.*

Vous avez l'air d'un triton.

LE MAJOR.

Votre Excellence prendrait, je crois, la chose moins gaîment, si pareille aventure lui arrivait.

HUDSON LOWE.

C'est possible! d'ailleurs nous ne sommes pas venus ici pour rire; vous faites bien de me le rappeler. (*Apercevant Las Cases et Emmanuel.*) Ah ! enfin voici quelqu'un à qui parler. — Avez-vous fait part de ma demande au général... monsieur le comte ?

LAS CASES.

Oui, monsieur.

HUDSON LOWE.

Et qu'a-t-il répondu ?

LAS CASES.

Il m'a dit, monsieur, que votre démarche était insultante pour lui.

HUDSON LOWE.

Ah !

LE MAJOR, *essuyant ses bottes contre le banc de gazon.*

Ils me le payeront !

EMMANUEL.

L'Empereur s'assied tous les jours à cette place, monsieur.

LE MAJOR, *froidement.*

Eh bien ? (*Il continue son manége.*)

HUDSON LOWE.

Le général veut-il, oui ou non, me permettre de voir ses domestiques ?

LAS CASES.

Si c'est une autorisation que vous demandez, il vous la refuse net; car toute concession de sa part serait dégradante... et dangereuse !

HUDSON LOWE.

Je n'ai pas l'intention de tourmenter le général à plaisir... mais il est de mon devoir de m'assurer si tous ces braves gens qui ont donné leur adhésion à la déclaration qui leur a été soumise, ont signé librement et de plein gré et si l'on n'a usé envers eux d'aucune violence morale!

LAS CASES.

Une telle pensée est une indignité!

HUDSON LOWE.

Monsieur!

LAS CASES.

Faites comme vous l'entendrez, monsieur; mais la permission de l'Empereur, vous ne l'obtiendrez pas! — Si vos instructions autorisent cette mesure, exécutez-la, car vous avez pour vous la force! mais je vous réponds d'avance que vos efforts seront inutiles et que vous ne parviendrez pas à détacher de notre cause un seul de ces braves et loyaux serviteurs.

HUDSON LOWE.

Je le désire, monsieur.

LAS CASES.

Et moi, je vous cède la place. (*Prenant la main de son fils.*) Viens! (*Las Cases et Emmanuel sortent.*)

SCENE V.

LE MAJOR, HUDSON LOWE.

Fort bien! je n'en ferai pas moins mon devoir! — Quant à ce Las Cases nous nous retrouverons un jour ou l'autre... et il me payera cher toutes ses impertinences...

LE MAJOR, *à part.*

Ah! je tiens ma vengeance! (*S'approchant de Lowe.*) Général!

HUDSON LOWE.

Hein?

LE MAJOR, *indiquant l'arbre du fond.*

Que dites-vous de cet arbre?

HUDSON LOWE.

Eh! que diable me demandez-vous là? — c'est à peu près le seul qui soit ici, à ce que je vois, et notre prisonnier vient sans doute s'asseoir souvent à son ombre...

LE MAJOR.

Tous les jours!

HUDSON LOWE.

Eh bien?

LE MAJOR.

Eh bien!... ne remarquez-vous pas que ses branches s'éten-

dent par-dessus le mur et traversent le fossé extérieur comme un pont?

HUDSON LOWE.

Oui!...

LE MAJOR.

Votre Excellence doit comprendre alors parfaitement qu'une évasion serait par là très-facile...

HUDSON LOWE.

C'est juste, je n'y avais pas pris garde.

LE MAJOR.

Cela saute aux yeux!

HUDSON LOWE.

Que me me conseillez-vous donc, major?

LE MAJOR.

Eh, parbleu!... la chose la plus simple du monde!... l'arbre nous gêne... abattons-le!

HUDSON LOWE.

Diable! si je fais cela, le général m'en voudra plus que jamais! (*Ricanant.*) Il tient à son arbre.

LE MAJOR.

Bah! que nous importe!

HUDSON LOWE, *lui frappant sur l'épaule.*

Décidément, vous n'êtes pas bon, ami Gorrequer!

LE MAJOR.

J'ai mes heures... comme un autre.

HUDSON LOWE.

Elles sont rares.

LE MAJOR.

Je vais chercher ici près deux hommes de bonne volonté... avec les outils nécessaires, et dans un quart d'heure l'affaire sera faite. (*Apercevant Noverraz, Santini et les autres qui arrivent.*) Justement, voici toute la valetaille de l'endroit qui se dirige de ce côté; je laisse votre Excellence en bonne compagnie!

HUDSON LOWE.

Prenez garde de retomber à l'eau!

LE MAJOR.

Soyez tranquille!... on ne m'attrape pas deux fois en un jour. (*Il sort en courant.*)

SCENE VI.

HUDSON LOWE, NOVERRAZ, SANTINI, MARCHAND, CYPRIANI, LES DEUX ARCHAMBAUD, GENTILINI, PIERRON, LEPAGE, ROUSSEAU, SAINT-DENIS.

NOVERRAZ, *bas à Santini.*

Je suis gurieux de safoir ce qu'il nous feut, ce maufais tiaple de cuverneur!

SANTINI.

Nous le verrons bien !

HUDSON LOWE.

Ah ! ah ! vous voilà ! (*Leur faisant signe d'approcher.*) Approchez !.. (*Il s'asseoit sous la tente et tire un papier de sa poche. Les valets s'approchent les uns après les autres.*)

NOVERRAZ, *bas.*

Il me brend enfie de l'édrancler !

SANTINI, *le retenant.*

Patience !

NOVERRAZ.

U de l'ablatir d'un goup de boing. (*Faisant le geste d'assommer le gouverneur.*) Flan !

HUDSON LOWE, *les regardant.*

Hein ? plaît-il ?... (*Il les examine tous les uns après les autres, en consultant le papier qu'il tient à la main.*)

NOVERRAZ, *à part.*

Recarte, recarte... Tes filains yeux me vont bas peur !

HUDSON LOWE.

Vous êtes tous là ? (*Personne ne répond.*) Voyons. (*Lisant.*) Marchand, premier valet de chambre.

MARCHAND, *froidement.*

Me voici.

HUDSON LOWE.

Santini.

SANTINI, *d'une voix sourde.*

Présent.

HUDSON LOWE.

Noverraz.

NOVERRAZ, *d'une voix de stentor.*

Brésent !

HUDSON LOWE.

Saint-Denis, dit Aly; Archambaud aîné, Archambaud cadet, piqueurs; Gentilini, valet de pied; Cypriani, maître d'hôtel; Pierron, officier; Lepage, cuisinier; Rousseau; agentier. (*Les valets interpellés répondent l'un après l'autre.*)

NOVERRAZ, *à part.*

Oh ! si l'Embereur nous bermettait de daber dessus !

HUDSON LOWE.

Quelle armée ! je ne m'étonne plus de l'argent que ces gens-là nous mangent !... Allons, allons, il faudra leur couper les vivres... c'est le seul moyen de les forcer à quitter la place. (*Le*

Major paraît dans le fond, suivi de deux soldats anglais armés de scies et de pioches; il les conduit près de l'arbre de droite, sans éveiller l'attention des valets qui sont sous la tente à gauche, avec Hudson Lowe.)

SCENE VII.

LES MÊMES, LE MAJOR, LES DEUX SOLDATS, *puis* TRISTAN *et* NAPOLÉON.

HUDSON LOWE.

Voici la déclaration signée par vous tous; je crois bon de vous la relire. (*Lisant.*) « Je, soussigné, déclare par la présente que mon désir est de rester dans l'île Sainte-Hélène et de partager toutes les restrictions qui pourraient être imposées au général Bonaparte. »

TOUS.

A l'empereur Napoléon.

HUDSON LOWE.

Au général Bonaparte, prisonnier de guerre, tombé au pouvoir du peuple anglais, que je suis chargé de représenter ici.

NOVERRAZ, *à part.*

Il le rebrésente choliment.

HUDSON LOWE.

Je ne connais pas d'empereur à Longwood. (*Murmures.*) Je ne connais que le général Bonaparte... Et ce qu'il m'importe en ce moment, c'est de savoir si les signatures qui sont au bas de cette déclaration n'ont pas été arrachées par ruse ou par violence... (*Nouveaux murmures.*) Si vous avez de plein gré et de votre propre mouvement accepté les conditions qui vous sont imposées.

TOUS.

Oui! oui!

HUDSON LOWE.

Ainsi, vous reconnaissez cet acte?

TOUS.

Oui! oui!

HUDSON LOWE.

Vous vous soumettez d'avance à tout ce qu'on pourra exiger de vous?

TOUS.

Oui! oui!

HUDSON LOWE.

Vous refusez l'offre qui vous est faite de retourner en Europe, dans vos familles?

TOUS.

Oui! oui!

HUDSON LOWE, *à part.*

Ils sont trop bien nourris... c'est ce qui les retient.

NOVERRAZ, *à part.*

Il est vurieux !

SANTINI, *à part, étendant le poing vers Hudson Lowe.*

Lo sbirro ! (*Pendant cette scène, les soldats ont scié sans bruit l'arbre de droite sous les yeux du Major ; encore un coup de scie et l'arbre va tomber. Le petit Tristan paraît dans le fond.*)

TRISTAN, *courant vers Noverraz et le tirant par la manche.*

Les soldats, les soldats qui coupent l'arbre !

NOVERRAZ, *se retournant.*

Ah ! sacrement terteiffe ! (*Murmures et cris d'indignation de tous les valets. Noverraz fait un pas pour s'élancer sur les deux soldats, il n'a que le temps de prendre Tristan dans ses bras et de se rejeter en arrière. L'arbre s'abat tout à coup avec fracas.*)

NOVERRAZ.

Ah ! ganailles ! (*Il veut s'élancer de nouveau sur les deux soldats. Hudson Lowe étend la main pour le retenir.*)

TRISTAN, *frappant Hudson Lowe en plein visage d'un coup de houssine.*

Ne me touche pas, méchant ! (*Hudson Lowe, pâle de colère, se retourne ; une ligne sanglante lui coupe la figure en deux. Noverraz remet Tristan sur ses jambes et se précipite sur les soldats. Il tombe dessus à bras raccourcis, les renverse tous les deux en un tour de main. Tristan est parti en courant.*)

NOVERRAZ, *luttant toujours.*

Ah chiens ! ah ! brigands !... ah ! meingoth !... (*Marchand, Cypriani et les autres cherchent à tirer les deux Anglais des mains de Noverraz.*)

HUDSON LOWE, *au Major.*

Mordieu !... monsieur, appelez donc vos soldats !... ou tirez votre épée !... (*Il porte la main à la garde de son épée, le Major met flamberge au vent et s'élance sur Noverraz. Napoléon paraît tenant Tristan par la main. Bertrand, Las Cases et Montholon sont derrière lui.*)

NAPOLÉON.

Vous vouliez me voir, monsieur, me voici ! Savez-vous que votre conduite est infâme !

HUDSON LOWE.

Général !...

NAPOLÉON.

Ah ! tenez ! je le sens ! je crois que rappelant l'effervescence de la jeunesse, je me serais déjà coupé la gorge avec vous, s'il

n'y avait pas aussi loin de la poitrine de l'empereur Napoléon au lâche cœur d'un Lowe !...

HUDSON LOWE.

Ces injures...

NAPOLÉON.

Sont méritées ! — pensez-y, monsieur ! — Votre prince même, vos ministres vous désavoueront ! — votre nation vous repoussera ! vous serez en exécration à toute la terre ! l'opinion universelle vous traquera comme une bête féroce ! vous ne trouverez pas même un coin sur le globe pour y cacher votre turpitude ! — puissiez-vous me comprendre et revenir sur vos pas ! — Si vous êtes sans fibres ! si votre cœur est glacé, tant pis pour vous, monsieur ! tant pis !... Dans ce cas, souvenez-vous un jour du terrible anathème que l'empereur Napoléon, votre victime, a appelé sur votre tête ! — Allez ! (*Il étend la main. Hudson Lowe salue sans répondre et sort.*) Pauvre arbre !... Allons, messieurs, rentrons puisque nous n'avons plus d'ombre.

Sixième Tableau.

PERSONNAGES.

NAPOLÉON.
EMMANUEL.
SANTINI.
NOVERRAZ.
UN LABOUREUR CHINOIS.
UN SOLDAT ANGLAIS.

LA VALLÉE DU SAULE.

Un ravin entouré de rochers ; sur le premier plan à droite, un saule pleureur ; à quelques pas plus loin, une source d'eau vive jaillissant entre les pierres ; au fond, à gauche, sur le point le plus élevé de la colline, la maison du général Bertrand et le corps de garde anglais qui s'y rattache. — Effet de soleil couchant. — Au lever du rideau, on entrevoit derrière les rochers et les broussailles qui ferment le fond du théâtre, un laboureur chinois conduisant sa charrue ; la silhouette du laboureur, armé de l'aiguillon, et de la charrue traînée par deux bœufs, se découpe sur un ciel lumineux, rayé de larges bandes sombres ; — le disque du soleil disparaît peu à peu à l'horizon.

SCENE I.

LE LABOUREUR, NAPOLÉON, UN SOLDAT ANGLAIS.

(*Le laboureur conduit sa charrue en chantant; il pique ses bœufs et disparaît avec eux derrière les rochers. Sa voix se perd peu à peu dans l'éloignement. Napoléon descend lentement le sentier*

à pic qui conduit à la source ; il s'arrête et écoute. — Quand la chanson du laboureur a cessé, il se dirige vers la source, se penche pour recueillir un peu d'eau dans le creux de sa main et porte cette eau à ses lèvres ; il passe ensuite près du saule dont il touche les feuilles de la main. — Il s'arrête de nouveau, se découvre, et semble respirer plus à l'aise. — Le ciel s'assombrit peu à peu. — Napoléon gagne alors le fond de la vallée comme pour continuer sa promenade. — Il arrache quelques fleurs sur son chemin aux buissons qui bordent le petit champ du laboureur chinois. — Il veut aller plus loin... Un soldat anglais se dresse devant lui le fusil à la main et lui barre le passage. — Napoléon se retourne brusquement et disparaît derrière les rochers du fond. — Emmanuel arrive en courant, la tête nue et le regard inquiet.)

SCENE II.

EMMANUEL, *seul.*

Je ne le vois pas!... pourvu qu'il ne soit pas déjà loin!... non, j'ai couru jusqu'ici sans m'arrêter... il ne peut pas avoir marché plus vite que moi!... (*Il regarde de tous côtés avec inquiétude. On entend de nouveau le chant du laboureur chinois.*) Ah! cet homme me dira peut-être... (*Les bœufs reparaissent en creusant un nouveau sillon. — Mais cette fois le laboureur marche en tête de son attelage en continuant sa chanson.*) Eh! brave homme!... (*Napoléon reparaît à son tour. Il est courbé sur la charrue et trace lui-même un sillon.*) Ah! l'Empereur!... (*Napoléon lève la tête et reconnaît Emmanuel. Il met une pièce d'or dans la main du laboureur, le remercie en souriant, et accourt vers Emmanuel.*)

SCENE III.

NAPOLÉON, EMMANUEL.

NAPOLÉON.

Qu'y a-t-il?... Vous paraissez bouleversé?...

EMMANUEL.

Ah! Sire!...

NAPOLÉON.

Parlez!

EMMANUEL.

Santini vient de quitter Longwood, armé d'un fusil... et décidé à tuer le gouverneur!

NAPOLÉON.

Hein?... Que me dites-vous là?

EMMANUEL.

Marchand et Noverraz se sont mis à sa poursuite!... Moi, je

suis venu l'attendre ici... où il ne peut manquer de passer pour se rendre à Plantation-House... Je regarde de tous côtés depuis un instant; mais je ne le vois pas!

NAPOLÉON.

Diable de Corse!

EMMANUEL, *regardant vers la droite*

Ah!

NAPOLÉON.

C'est lui?

EMMANUEL.

Je le crois, Sire.

NAPOLÉON.

En ce cas, tenons-nous un peu à l'écart pour ne pas lui faire rebrousser chemin. (*Napoléon et Emmanuel se cachent derrière le saule pleureur. Santini paraît le fusil sur l'épaule.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, SANTINI. (*Santini fait quelques pas, se retourne pour voir s'il n'est pas suivi, examine l'amorce de son fusil et se remet en marche. — Napoléon, qui s'est approché de lui pendant ce manége, lui frappe sur l'épaule. Santini en reconnaissant l'Empereur, pâlit et se découvre.*)

SANTINI, *à part.*

Diavolo!

NAPOLÉON.

Où vas-tu?...

SANTINI, *balbutiant.*

Je....

NAPOLÉON.

A la chasse sans doute?

SANTINI.

A la chasse.

NAPOLÉON.

A cette heure!... quand le soleil est couché!

SANTINI.

Oui, Sire!...

NAPOLÉON.

Approche.... approche ici.... (*Lui prenant l'oreille.*) Ah! tu veux tuer le gouverneur!.... (*Mouvement de Santini.*) Tu ne dis rien!... Voyons, parle!... Tu veux le tuer!

SANTINI.

Eh bien!... oui, Sire....

NAPOLÉON.

Pourquoi cela? voyons! pourquoi ?.... Explique-moi tes raisons...

SANTINI.

Sire, je veux le tuer.... parce que je n'ai pu voir sans fureur les outrages dont il vous accable.... C'est un monstre!...

NAPOLÉON.

D'accord.

SANTINI.

Je veux en finir. — Mon fusil à deux coups en fera l'affaire.... Une balle pour lui, une balle pour moi... Il est temps que ce scélérat soit puni de ses crimes... Quant à moi, je ne puis vivre plus longtemps, si je dois voir les infamies dont il vous abreuve.

NAPOLÉON.

Fou, misérable fou!... Mais tu ne comprends donc pas dans quel abîme nous jetterait l'exécution de ton ridicule projet... tu n'as donc pas réfléchi à l'horrible accusation qui pèserait sur ton maître, si Lowe était tué par l'un de ses gens!... Moi, l'assassin d'un Lowe! as-tu pensé à cela?... Allons, va-t'en!... et qu'il ne soit plus question de ton projet, autrement je te livrerai moi-même à Hudson Lowe avec prière de te faire pendre, commission qui ne pourrait manquer de lui être agréable!... (*Se tournant vers Emmanuel.*) Mon cher Emmanuel, prenez le fusil de ce brigand-là. (*Emmanuel prend le fusil de Santini.*) Assassiner Hudson Lowe, lui tirer un coup de fusil à lui qui ne doit expirer qu'à une potence, à la porte de Newgate, et en présence de tous les honorables gentlemens de Londres! Le drôle allait nous faire là une belle affaire!... Allons!... la nuit est venue... il est temps de regagner Longwood. Partons!... (*Napoléon se dirige vers le fond, suivi de Santini et d'Emmanuel. Un soldat anglais paraît sur les rochers de gauche.*)

NOVERRAZ, *accourant.*

Zire! zire!

NAPOLÉON.

Quoi donc?

NOVERRAZ.

Monsir te Las Gazes est arrêté!

EMMANUEL.

Mon père!

NOVERRAZ.

Son ancien domestique! dit-on... Une lettre!

NAPOLÉON.

Ah! je devine! Le malheureux! il a donné dans un piége! Courons.

LE SOLDAT.

Qui vive?

NOVERRAZ.

Zire, brenez carte! il est ifre! (*Avant que Napoléon ait pu répondre, le soldat abaisse son fusil, met l'Empereur en joue et fait feu. Napoléon prend Emmanuel dans ses bras et s'assure qu'il n'a pas été atteint.*)

NAPOLÉON.

Je suis l'empereur Napoléon et nous retournons à Longwood.

DEUXIEME PARTIE.

Septième Tableau.

PERSONNAGES.

HUDSON LOWE.
O'MEARA.
LAS CASES.
EMMANUEL.
BLACKENEY.
GORREQUER.
READE.
WIGNARD.
BERTRAND.
LADY LOWE.
BETTY.
UN DOMESTIQUE.
DEUX HOMMES DE PEINE.

LES ADIEUX DE LAS CASES.

Le cabinet d'Hudson Lowe.

SCENE I.

HUDSON LOWE, *seul.*

(*Lisant :*) « L'Empereur a dit : Les fautes de monsieur Lowe » viennent de ses habitudes dans la vie; il n'a jamais com- » mandé que des déserteurs étrangers, tous renégats, traîtres à » leur patrie ; la lie, l'écume de l'Europe. » (*Il tourne quelques feuillets des papiers qui sont devant lui.*) « Nous revenions au » galop, quand nous avons aperçu le gouverneur qui arrivait à » notre rencontre ; l'Empereur a aussitôt ordonné de tourner, » disant que de deux maux il fallait savoir choisir le moindre... » (*Il tourne encore quelques feuillets.*) « L'Empereur a appelé sir » Hudson-Lowe scribe d'état-major. » (*Il se lève et frappe du poing sur la table.*) Oh! ces papiers! ces papiers!... quand bien même je parviendrais à les soustraire à la publicité, il viendra un jour où il faudra que le voile se déchire... Leurs plaintes traverseront l'Atlantique pour m'accuser devant l'Europe d'avoir

été le bourreau de Bonaparte! — Ah! depuis que j'ai lu ces pages, je suis poursuivi par d'horribles pressentiments... J'hesite... j'ai peur!... Quels honneurs, quelle récompense nationale pourront entrer en compensation avec la hideuse proscription dont on me menace!... Au lieu de la couronne civique que je croyais mériter, est-ce donc le gibet de l'opinion publique qui m'attend au débarquement? — En vérité, il y a des moments où je suis prêt à quitter Sainte-Hélène en fugitif!... Non! ma raison s'égare! Ces papiers me troublent l'esprit! — Quel Anglais, s'il avait du patriotisme, ne ferait ici ce que j'ai fait moi-même?... Qu'est Napoléon pour moi? Le prisonnier du monde, qui l'a mis hors de la loi commune; le droit des gens n'existe plus pour lui!... Le congrès de Vienne n'a-t-il pas déclaré qu'il était mis par les nations hors des relations civiles et sociales, et qu'il était, comme ennemi et perturbateur du monde, livré à la vengeance publique! — J'exécute des ordres, voilà tout!... Je le hais d'ailleurs! — Pourquoi, au lieu de chercher à me gagner par une déférence au moins simulée à mes volontés, me traite-t-il d'homme infâme? Il voudrait sans doute que je coupasse une chaîne dont ma tête est le dernier nœud! — Scribe d'état-major! (*Il court au bureau.*) Oui! cela est écrit! — Oh! non, je ne partirai pas!... Non, je ne lâcherai pas ma proie! Je la tiens, je la presse, j'y enfonce mes ongles! jusqu'à ce qu'elle crie grâce ou qu'elle meure!

SCENE II.

HUDSON LOWE, GORREQUER.

HUDSON LOWE.

Ah! c'est vous, major!... Quoi de nouveau?

GORREQUER.

Un bâtiment vient d'entrer en rade. — Il vient du Cap et fait route vers l'Angleterre. — Le capitaine m'a fait prévenir qu'il avait à son bord Santini et les trois autres Français que Votre Excellence avait expédiés au Cap!

HUDSON LOWE.

Oui, je sais; — Wignard m'a prévenu. — Veillez à ce qu'ils ne puissent communiquer avec personne. — Vous n'avez rien reçu de Longwood?

GORREQUER.

Toujours des plaintes, Excellence!... Monsieur de Montholon fait dire que le vin est détestable; ils en ont emprunté deux bouteilles au 53e.

HUDSON LOWE.

C'est bon!... Il ne faut pas souffrir plus longtemps ce tripotage!

GORREQUER.

Détestable !... Il est encore trop bon pour Bonaparte !... Ah ! si j'étais gouverneur, je lui ferais bien sentir qu'il est mon prisonnier !...

HUDSON LOWE.

Et que feriez-vous donc ?...

GORREQUER.

Je lui ôterais ses livres s'il refusait de m'obéir, et c'est ce que je vous conseille de faire.

HUDSON LOWE.

Est-ce vous qui irez les chercher ?

GORREQUER.

Mais...

HUDSON LOWE.

Non, major, je ne veux pas lui donner la petite satisfaction d'un assaut en miniature. — Il serait trop content d'imiter Charles XII à Bender !... De quoi s'agit-il encore ?...

GORREQUER.

Du bois !... Ils prétendent qu'ils ont froid !

HUDSON LOWE.

Pourquoi ne brûlent-ils pas du charbon de terre ?

GORREQUER.

Ils disent que l'odeur du charbon incommode le général.

HUDSON LOWE.

Belle raison !... Il me faudrait une forêt de la Corse pour le contenter !... C'est comme son drap vert... Quelle monomanie !... Pourquoi vert ?

GORREQUER.

Son Excellence sait qu'il a fait retourner son habit ?

HUDSON LOWE.

Bah !

GORREQUER, *en riant.*

Oui !... l'ancien maître de l'Europe... l'Empereur Napoléon en est réduit à porter un habit retourné !

HUDSON LOWE.

C'est sa faute !... A propos, a-t-on reporté au général la lettre qu'il avait écrite à Las Cases ?

GORREQUER.

L'officier d'ordonnance doit s'en être chargé...

HUDSON LOWE.

Blackeney ?... Encore un que je soupçonne de ne pas être des nôtres !... Je n'aime pas cet homme... Et vous ?

GORREQUER.

Oh ! moi, j'ai de bonnes raisons pour ne pas l'aimer !... Votre Excellence oublie-t-elle qu'il est mon rival?

HUDSON LOWE.

Comment ! ce bel amour dure encore?

GORREQUER.

Parbleu !... et c'est pourquoi j'ai hâte de conclure un mariage que vous semblez voir avec bienveillance.

HUDSON LOWE.

C'est bon ; je m'occuperai de vous aujourd'hui même !... Mais je ne vous le cache pas, je crains que lady Lowe n'ait pas pour vous les mêmes yeux que moi ; et comme c'est d'elle surtout que dépend Betty... Enfin, je verrai !...

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Monsieur le docteur O'Méara.

HUDSON LOWE.

Qu'il entre !... (*Le domestique se retire.*) Allez, major... j'ai à parler au docteur...

GORREQUER.

Votre Excellence daigne me promettre...

HUDSON LOWE.

Oui, oui, je parlerai pour vous.

GORREQUER.

Je salue Votre Excellence... (*Il sort au moment où O'Méara entre en scène.*)

SCENE III.

HUDSON LOWE, O'MÉARA.

(*O'Méara salue froidement Hudson Lowe et attend qu'il lui adresse la parole.*)

HUDSON LOWE, *s'asseyant.*

Eh bien ! monsieur...

O'MÉARA.

Je sors de l'appartement où vous avez confiné monsieur de Las Cases et son fils... Monsieur de Las Cases se plaint amèrement du retard que met Votre Excellence à donner l'ordre de son départ. — La santé de son fils me donne les plus graves inquiétudes. — Quelques jours de plus à Sainte-Hélène, et je ne réponds pas de sa vie...

HUDSON LOWE.

Eh ! monsieur, que fait la mort d'un enfant à la politique ?...

O'MÉARA.

Mais je ne pense pas que la politique soit intéressée...

HUDSON LOWE.

Ce n'est pas à vous de juger mes actes, monsieur!... Vous croyez-vous donc indépendant de moi et du gouvernement de votre pays?

O'MÉARA.

Nul officier n'est indépendant du gouvernement de son pays.

HUDSON LOWE.

Mais... de moi?

O'MÉARA.

Il vous est facile de vous répondre à vous-même, car vous savez mieux que moi jusqu'où va l'étendue de vos pouvoirs.

HUDSON LOWE.

C'est bien, monsieur, c'est bien! — je savais déjà que vous partagiez la manière de voir de ces gens-là!... Vous êtes un des admirateurs de Bonaparte, c'est tout dire... Dans la lettre que vous m'avez écrite au sujet de monsieur de Las Cases, vous avez parlé de prison!... Quelle prison? Monsieur de Las Cases n'est pas en prison, il n'y a jamais été!

O'MÉARA.

Monsieur de Las Cases est donc libre?

HUDSON LOWE.

Non, monsieur.

O'MÉARA.

Alors, je ne sais pas ce que Votre Excellence entend par être en prison?

HUDSON LOWE.

Bornez-vous, je vous prie, à répondre à mes questions!...

O'MÉARA.

C'est tout mon désir.

HUDSON LOWE.

Vous avez vu le général Bonaparte?

O'MÉARA.

Ce matin.

HUDSON LOWE.

Que dit-il?

O'MÉARA.

La manière dont on a traité monsieur de Las Cases l'afflige profondément; il se demande quelle garantie lui reste que vous ne ferez pas main basse sur ses propres papiers, comme vous avez fait pour ceux de monsieur de Las Cases.

HUDSON LOWE.

La bonne conduite qu'il tiendra deviendra sa garantie. — Désire-t-il que monsieur de Las Cases reste à Sainte-Hélène?

O'MÉARA.

Non, monsieur le gouverneur, il est persuadé que tôt ou tard vous lui enlèverez tous ses amis; mon tour viendra ensuite, dit-il, et alors le crime sera consommé ; sir Hudson est à la fois le geôlier, le gouverneur, l'accusateur, le juge et le bourreau.

HUDSON LOWE, *se levant.*

Monsieur !...

O'MÉARA, *s'inclinant.*

Je réponds aux questions de Votre Excellence.

HUDSON LOWE.

Oui, vous êtes de ceux qui font voir les choses à Bonaparte à travers un crêpe sanglant, n'est-ce pas ?... Je m'en souviendrai !...

O'MÉARA.

Que répondrai-je à monsieur de Las Cases ? (*Hudson Lowe tire une sonnette, un domestique paraît.*)

HUDSON LOWE.

Faites venir monsieur de Las Cases et son fils... (*Le domestique sort. — A O'Méara.*) C'est là mon bureau, monsieur, et voilà la porte pour y entrer ; quand je vous enverrai chercher pour affaire de service, vous irez à cette porte ; mais ne mettrez le pied dans aucune partie de mon appartement; vous entendez?

O'MÉARA.

Ce n'est pas de mon plein gré que je viens ici !... (*Il salue et sort.*)

SCÈNE IV.

HUDSON LOWE, *puis* GORREQUER.

HUDSON LOWE, *se promenant avec agitation.*

Lui !... un Anglais !... m'insulter !... Passe encore pour les gens de Longwood !... mais lui !... (*Entre Gorrequer.*) Qu'y a-t-il ?

GORREQUER.

Voici bien une autre affaire !... ce bâtiment qui est entré en rade ce matin, *le Baring...*

HUDSON LOWE.

Eh bien ?

GORREQUER.

Il nous apporte un buste du roi de Rome !

HUDSON LOWE.

Qui s'en est chargé ?

GORREQUER.

Un nommé Lamb, maître canonnier.

HUDSON LOWE.

Et qui l'envoie?...

GORREQUER.

Marie-Louise, dit-on...

HUDSON LOWE.

Bien! nous verrons... surtout n'en dites rien!...

GORREQUER.

Le bruit s'en est déjà répandu dans toute la ville.

HUDSON LOWE.

C'est fâcheux!... (*Voyant s'ouvrir la porte.*) Chut!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, LAS CASES, EMMANUEL, *puis* WIGNARD. (*Emmanuel est très-faible, Las Cases le soutient et le fait asseoir.*)

HUDSON LOWE, *avec un air de bonté.*

Eh bien! monsieur le comte, vous voulez donc décidement nous quitter?

LAS CASES.

Oui, monsieur... désormais je ne serais plus pour l'Empereur qu'un objet de tristesse, vous m'avez souillé à ses yeux... Un ordre de Sa Majesté pourrait seule me retenir ici!... il ne me reste plus qu'à prier Votre Excellence de hâter le moment de notre départ.

HUDSON LOWE.

Vous serez satisfait, monsieur le comte; ce sera aujourd'hui même... mais il faut croire que vous avez de bonnes raisons pour cela; car vous avouerez que j'ai tout fait pour vous conserver au général Bonaparte.

LAS CASES.

Peut-être le servirais-je ailleurs plus utilement qu'ici!... Maintenant, monsieur le gouverneur, j'attends votre décision au sujet de mes papiers... mon journal surtout, qui ne devait exister que pour moi... dont personne jusqu'ici n'avait eu connaissance.

HUDSON LOWE.

Je suis forcé d'en référer à mon gouvernement, monsieur... la décision lui appartient... Jusque-là ils resteront sous les scellés qui vont y être apposés, ici même, devant vous... (*Il fait un signe à Gorrequer.*)

LAS CASES.

Ces scellés seront-ils apposés avec mes armes?

HUDSON LOWE.

Non, monsieur.

LAS CASES.

Vous avez donc le dessein de les rompre?

HUDSON LOWE.

Si je le juge nécessaire.

LAS CASES.

Vous avez la force ; mais je proteste contre un pareil acte !... (*Gorroquer commence à mettre les scellés.*)

HUDSON LOWE.

Soit ! — d'ailleurs vous pouvez être sûr que vos papiers ne seront lus que par moi...

LAS CASES.

C'est trop !...

HUDSON LOWE.

En effet ! — vous m'y avez fort maltraité, monsieur le comte.

LAS CASES.

A qui la faute, monsieur le gouverneur ?

HUDSON LOWE.

Au reste, ce qu'on me rapportait de vos conservations avec les habitants de l'île, m'avait déjà instruit de vos sentiments, car vous ne m'y ménagiez pas plus que dans vos écrits.

LAS CASES.

Et de quoi vous plaignez-vous ? — je détruisais à leurs yeux les calomnies absurdes qu'on avait entassées sur le plus grand des caractères... je jetais mes paroles au vent dans l'espoir qu'il en emporterait quelque chose en Europe... Semblable à un homme qu'on égorge à l'écart, dans un champ, et qui, à défaut de secours, prend à témoin les oiseaux de passage !...

HUDSON LOWE.

Cependant, monsieur le comte, mettez-vous à ma place...

LAS CASES.

A votre place, monsieur, j'aurais garanti la sûreté de mon captif ; mais en dedans de cela, je n'eusse pas voulu lui laisser un désir ; il ne m'eût pas suffi qu'il m'estimât, je l'aurais forcé de m'aimer !... je n'eusse abordé ses chaînes qu'à genoux.

HUDSON LOWE.

Nous ne voyons pas de la même manière... (*A Gorrequer.*) Est-ce fait, major ?

GORREQUER.

Oui, Excellence.

HUDSON LOWE.

Bien ! placez cela ici ! (*Il indique une bibliothèque, dont il donne la clef. Gorrequer place les papiers cachetés et scellés dans la bibliothèque.*)

LAS CASES.

Sur quel bâtiment partons-nous, monsieur ?

HUDSON LOWE.

Sur *le Griffon*... (*A Emmanuel.*) J'espère que l'air du Cap vous fera du bien, mon jeune ami.

EMMANUEL, *se levant.*

Je ne suis pas votre jeune ami, monsieur!... (*Gorrequer rend la clef de la bibliothèque à Hudson Lowe.*)

WIGNARD, *entrant.*

Monsieur Bertrand attend monsieur de Las Cases.

LAS CASES.

Le grand maréchal!

HUDSON LOWE.

Oui, il m'a demandé à vous voir... vous pouvez lui faire vos adieux en déjeunant... Conduisez ces messieurs, Wignard. (*Prenant Wignard à part.*) Et surtout ne les quittez pas.

WIGNARD.

Soyez tranquille. (*Las Cases et Emmanuel sortent suivis de Wignard.*)

SCENE VI.

HUDSON LOWE, GORREQUER, *puis* READE.

HUDSON LOWE.

Avez-vous entendu ce petit bonhomme?

GORREQUER.

Il est bien malhonnête! Enfin! nous en voilà débarrassés! et si je compte bien, eux, Santini et les trois autres, cela fait déjà six!

HUDSON LOWE.

Patience! ceux-là ne seront pas les derniers!—Chut! on vient!

READE, *entrant.*

Voilà le buste, Excellence... le major vous en a-t-il parlé?

HUDSON LOWE.

Oui, qu'on l'apporte ici. (*Reade ouvre la porte; deux hommes apportent une caisse et se retirent.*) Qu'en ferons-nous, Gorrequer?

GORREQUER.

Le plus court eût été de le jeter à la mer.

HUDSON LOWE.

Votre avis, Reade?

READE.

Je ne conseille pas à Votre Excellence de l'envoyer!

HUDSON LOWE.

Pourquoi?

READE.

On ne sait pas!

GORREQUER.

C'est toujours dangereux!...

READE, *montrant l'adresse.*

Et puis voyez : A l'empereur Napoléon.

HUDSON LOWE.

Oui, tout le monde s'obstine à l'appeler empereur... C'est incroyable!... Il faudrait pourtant le voir, ce buste! (*Reade et Gorrequer ôtent le couvercle de la caisse.*) Ne dit-on pas que cela vient de Marie-Louise?

READE.

Il paraît.

HUDSON LOWE.

Il faudra que j'interroge ce Lamb.

GORREQUER.

Je vous l'amènerai. (*Reade et Gorrequer tirent de la caisse un buste de marbre qui représente le roi de Rome, et le posent sur le bureau.*)

HUDSON LOWE.

Mais c'est très-mal fait cela!... Combien en demande-t-il?

READE.

Le buste a été payé... Lamb demande pour sa peine cent guinées.

HUDSON LOWE.

Cent guinées! — il est fou!

GORREQUER.

Voyez donc, Excellence, ils lui ont mis le grand cordon de la Légion d'honneur.

HUDSON LOWE.

Quelle dérision! (*Se promenant à grands pas.*) C'est fâcheux que le bruit s'en soit répandu à Sainte-Hélène! — En vérité, cela m'embarrasse! — Si c'est un envoi de Marie-Louise, il est vrai, mes ordres sont précis, je ne puis le laisser parvenir jusqu'à Bonaparte.

GORREQUER.

Et puis, cela rappellera des souvenirs bien pénibles au général.

HUDSON LOWE.

Sans doute!... Voyons, il faut prendre un parti, cependant!...

READE.

Deux coups de marteau, et l'affaire est faite.

HUDSON LOWE.

Mais il faudra le payer.

READE.

Vous le payerez sur les douze mille livres qui vous sont alloués par le gouvernement pour le service de Bonaparte.

HUDSON LOWE.

Soit!... avez-vous un marteau?

GORREQUER.

En voici un.

HUDSON LOWE.

Bon! portez le premier coup.

GORREQUER.

Moi?...

HUDSON LOWE.

Avez-vous peur? Réade, donnez-lui donc l'exemple.

READE.

Excellence...

HUDSON LOWE.

Quoi! vous aussi... vous tremblez devant un enfant? (*Saisissant le marteau.*) Eh bien donc! ce sera moi! (*Il s'apprête à frapper le marbre lorsque lady Lowe paraît.*)

SCENE VII.

LES MÊMES, LADY LOWE.

LADY LOWE, *s'élançant vers son mari.*

Que faites-vous? Quel est ce buste que vous allez briser? Napoléon François Charles... Le roi de Rome! Ah monsieur, vous qui êtes père!

HUDSON LOWE.

Croyez, madame, que sans de graves intérêts politiques...

LADY LOWE.

Des intérêts politiques! et que peut avoir de commun la politique avec le portrait d'un enfant? — Mais vous me comprenez donc pas, monsieur? — C'est le portrait du fils qu'on envoie au père! Le portrait d'un fils à jamais perdu, qu'il ne reverra pas, et dont cette image du moins lui apporte encore un sourire! Oui, monsieur, ce marbre souriait quand vous alliez le briser!..... Mais non! vous ne le ferez pas, si vous avez un cœur! vous ne commettrez pas un crime infâme! et si vous voulez le commettre, je me placerai entre vous et cet enfant, moi qui suis mère! et il faudra que votre marteau me frappe, entendez-vous, avant de le frapper!

HUDSON LOWE.

Eh! mon Dieu! madame, rassurez-vous, on le respectera puisque vous voulez! Quant à l'excès de mes précautions...

LADY LOWE.

O Dieu! si j'étais exilée, proscrite, abandonnée, séparée de mon enfant, et que le portrait de cet enfant vînt me trouver dans ma solitude, et qu'un homme empêchât ce portrait d'arriver jusqu'à moi!... mais cet homme!... mais je le tuerais, moi!..

HUDSON LOWE.

Je vous répète que ce marbre sera respecté, madame! que voulez-vous de plus? (*A Gorrequer.*) Remettez-le dans la caisse. En vérité, cela ne valait pas tant de paroles, et j'aurais rendu service au général Bonaparte en le privant de ce méchant buste! Voyez! il est à peine ébauché!

LADY LOWE.

Eh! monsieur, le cœur d'un père saura bien l'achever!

HUDSON LOWE.

A la bonne heure! (*A Reade et à Gorrequer.*) Portez-le dans ma chambre! (*Bas à Gorrequer.*) Croyez-moi, major! ne la contrarions pas si nous voulons en obtenir quelque chose! Allez! (*Reade et Gorrequer sortent emportant la caisse.*)

SCÈNE VIII.

HUDSON LOWE, LADY LOWE.

HUDSON LOWE.

Peut-être aurais-je le droit de me plaindre, madame, de la façon un peu brusque dont vous venez de me traiter devant mes officiers! mais vous avez cédé à un mouvement d'humanité que j'excuse, n'y revenons donc pas! Vous voyez, d'ailleurs, qu'il n'est rien que je ne fasse pour l'amour de vous!

LADY LOWE.

Je ne voudrais pas que vous le fissiez pour l'amour de moi, monsieur, mais pour celui de votre propre honneur!

HUDSON LOWE.

Bon! mon honneur! voilà encore les grandes phrases! Eh! madame, mon honneur consiste à bien garder mon prisonnier! Voilà tout!

LADY LOWE.

Mais non pas à briser un morceau de marbre!

HUDSON LOWE, *avec colère.*

Puisqu'on ne le brise pas!

LADY LOWE.

Il suffit que vous en ayez eu la pensée!

HUDSON LOWE.

Morbleu!

LADY LOWE.

Quand donnerez-vous les ordres nécessaires pour qu'il soit porté à Longwood?

HUDSON LOWE.

Mais plus tard, demain, que diable! vous êtes bien pressée. Au fait! non!... puisque vous le voulez!... Je l'enverrai aujourd'hui même!... Maintenant j'ai une demande à vous faire.

LADY LOWE.

A moi, monsieur?

HUDSON LOWE.

A vous-même!... Ne croyez-vous pas que votre jeune parente, Betty, soit en âge d'être mariée?

LADY LOWE.

Sans doute; où voulez-vous en venir?

HUDSON LOWE.

A ceci... que je crois lui avoir trouvé un excellent mari.

LADY LOWE.

Et qui donc?

HUDSON LOWE.

Un de mes officiers, le major Gorrequer!... Il a mon aveu, peut-il se flatter d'obtenir le vôtre?

LADY LOWE.

Monsieur, je sers de mère à Betty!... Elle n'a plus que moi au monde, et je réponds à Dieu de son bonheur!... Ce n'est pas aux mains de monsieur Gorrequer que je remettrai ce dépôt sacré!...

HUDSON LOWE.

Pourtant, madame...

LADY LOWE.

Il est inutile d'insister; ma résolution est prise.

HUDSON LOWE.

Oui... vous lui préférez le capitaine Blackeney, n'est-ce pas?

LADY LOWE.

Pourquoi m'en cacherais-je?... Le capitaine Blackeney est un honnête homme, et je serais heureuse de lui donner Betty!

HUDSON LOWE.

Eh bien, cela ne sera pas, tant que je serai le maître ici, madame!... Vraiment il est inouï que je trouve la guerre jusques dans ma propre maison!... J'ai été trop bon de vous céder tout à l'heure. (*Un domestique rentre.*) Désormais ne vous mêlez plus... de mes affaires... Et ce buste ne sortira pas d'ici, entendez-vous?

LADY LOWE, *à demi-voix.*

Plus bas, monsieur!... par respect pour vous-même... vos valets vous entendent.

HUDSON LOWE, *au domestique.*

Qu'est-ce ?... que voulez-vous ?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le capitaine Blackeney revient de Longwood !

HUDSON LOWE.

Faites-le entrer ! (*Le domestique se retire. A lady Lowe qui fait un pas pour sortir.*) Pourquoi vous retirez-vous, madame ? vous auriez la douceur d'admirer ensemble votre Napoléon.

LADY LOWE.

Voulez-vous savoir pourquoi je ne veux pas donner Betty à monsieur Gorrequer... c'est parce qu'il vous ressemble, monsieur. (*Hudson Lowe va pour répondre, mais il s'arrête en voyant entrer Blackeney. Lady Lowe salue Blackeney et se retire.*)

SCÈNE IX.

HUDSON LOWE, BLACKENEY.

BLACKENEY.

Voici la lettre de Napoléon pour monsieur le comte de Las Cases. (*Il la remet à Hudson Lowe.*)

HUDSON LOWE.

Décachetée ?

BLACKENEY.

Décachetée.

HUDSON LOWE.

Que dit le général ?

BLACKENEY.

Il a pris la lettre, en a brisé le cachet et l'a rendue sans même retourner la tête.

HUDSON LOWE.

C'est bien ! je vais la lire... Attendez mes ordres... (*Il sort.*)

SCENE X.

BLACKENEY, *puis* BETTY.

BLACKENEY.

Quelles fonctions ! Ah ! que j'ai hâte de voir se terminer mon année de service à Longwood !... Pourquoi ne suis-je pas né Français ! j'aurais été exilé et proscrit avec eux, peut-être !... (*Tirant à demi son épée du fourreau.*) Chère épée !...

BETTY, *entrant avec précaution.*

Son Excellence est sortie ?

BLACKENEY, *se retournant.*

Vous, Betty ! (*Il court à elle et lui baise la main.*)

BETTY.

Hélas ! mon ami, vous savez...

BLACKENEY.

Quoi donc ?

BETTY.

On ne veut pas que je vous épouse ! — Sir Hudson refuse formellement d'y consentir.

BLACKENEY.

Eh bien, nous nous passerons de son consentement.

BETTY.

Ah ! je prévois bien des ennuis...

BLACKENEY.

Non, si vous ne cessez pas de m'aimer.

BETTY.

J'aurai d'abord cessé de vivre, mon ami ; mais j'oublie... Lady Lowe vous fait prier de passer chez elle. — Venez, nous causerons de tout cela ! elle est si bonne !... (*En se retournant elle aperçoit Gorrequer qui vient d'entrer.*) Ah !...

GORREQUER, *saluant.*

Mademoiselle...

BETTY, *froidement.*

Monsieur... (*Elle sort avec Blackeney.*)

SCENE XI.

GORREQUER *puis* HUDSON LOWE, LAS CASES, EMMANUEL, BERTRAND, WIGNARD.

GORREQUER.

Péronnelle !... Ah ! tu ne veux pas de moi ? Eh bien, sois tranquille, je me vengerai... mais comment ? Si je pouvais la compromettre aux yeux de Blackeney... (*Entrent Las Cases, Hudson Lowe, Bertrand*, etc. *Las Cases tient à la main la lettre de l'Empereur.*)

LAS CASES, *à Bertrand.*

Dites à l'Empereur combien sa lettre m'a touché, monsieur. (*Donnant la lettre à Emmanuel.*) Emmanuel, voilà ton plus bel héritage !

BERTRAND.

Sa Majesté désirait vous voir, monsieur le comte ; mais sir Hudson exigeait qu'un officier anglais fût présent à l'entrevue. L'Empereur y a renoncé, et il a dit que vous saviez bien qu'à cette condition il se priverait de voir sa femme et son propre fils.

LAS CASES.

Il a dit cela ?... Ah ! monsieur... faites-lui comprendre... mais l'Empereur le sait, ma vie lui appartient jusqu'au dernier soupir ! Ces moments sont cruels, abrégeons-les ! — Ah ! voici les quatre mille louis que Sa Majesté veut bien accepter ; ce sont treize lettres de change sur mon banquier de Londres... (*Il remet des papiers à Bertrand.*) Maintenant, adieu !

BERTRAND.

Adieu, monsieur le comte ! (*Ils s'embrassent, puis Bertrand salue le gouverneur et sort.*)

HUDSON LOWE, *bas à Gorrequer.*

C'est fort touchant !

GORREQUER, *de même.*

Fort touchant.

HUDSON LOWE.

Veuillez donc vous asseoir, monsieur le comte ; j'attends que monsieur Reade vienne nous annoncer que tout est prêt pour le départ. (*A Wignard.*) Les effets de monsieur de Las Cases ont-ils été transportés à bord du *Griffon* ?... (*Il s'assied devant son bureau.*)

WIGNARD.

Je vais m'en informer, Excellence. (*Il sort.*)

SCENE XII.

LAS CASES, EMMANUEL, HUDSON LOWE, GORREQUER.

HUDSON LOWE, *à Las Cases.*

Pardon ! j'achève une lettre pour le gouverneur du Cap... Je veux vous recommander à lui... (*Las Cases s'incline sans répondre.*) Gorrequer ! (*Gorrequer s'approche d'Hudson Lowe et s'assied près de lui.*)

LAS CASES.

Comment te sens-tu, Emmanuel ?

EMMANUEL.

Toujours oppressé !... j'étouffe !

LAS CASES.

Pauvre enfant ! (*Il s'assied près de lui.*) Voyons, du courage !... nous ne resterons pas éternellement au Cap. Nous retournerons en Europe, nous reverrons ta mère !

EMMANUEL, *fondant en larmes.*

Ma mère !... ah !... (*Il tire de sa poche un collier de corail qu'il porte à ses lèvres.*)

LAS CASES.

Qu'est-ce que cela ?

EMMANUEL.

Un collier qu'elle s'amusait à me mettre au cou quand j'étais tout enfant et que je lui ai demandé avant de partir!

LAS CASES, *se levant brusquement.*

Un collier!

HUDSON LOWE.

Qu'avez-vous?

LAS CASES.

Rien! monsieur le gouverneur! rien!... (*A part.*) Mon Dieu! je l'avais oublié!

EMMANUEL, *se levant.*

Quoi donc?

LAS CASES.

Le collier de diamants que l'Empereur avait emporté de la Malmaison et qu'il m'a confié!.. Oui, je le sens là, dans ma ceinture!.. Que faire?.. que pensera-t-il? comment ai-je oublié cela?.. le donner au gouverneur, c'est impossible!.. Il a déjà hésité pour les quatre mille louis. Il ne permettra pas que l'Empereur ait entre les mains une valeur de deux cent mille francs... Mon Dieu! mon Dieu!

SCENE XIII.

LES MÊMES, BETTY; *puis* READE *et* WIGNARD.

BETTY, *sur le seuil.*

Pardon, messieurs!...

HUDSON LOWE.

Vous, Betty? — que voulez-vous?

BETTY.

C'est ma marraine qui fait dire à monsieur de Las Cases et à monsieur Emmanuel qu'elle serait bien heureuse de leur faire ses adieux.

HUDSON LOWE.

Soit!... qu'elle vienne!

LAS CASES.

Non pas, monsieur le gouverneur, nous passerons chez lady Lowe. (*Hudson Lowe s'incline et continue à écrire. Las Cases reprend à part.*) Mais j'y pense... si Betty... pourquoi pas? Il faut risquer le tout pour le tout! (*A Betty qui se retire.*) Pardon, mademoiselle, avant de partir, j'avais à vous remercier des soins tout fraternels que vous avez prodigués à mon pauvre Emmanuel.

BETTY.

J'aurais désiré vous être réellement utile, monsieur le comte!

LAS CASES, *bas en lui donnant la main.*

Vous le pouvez!

BETTY, *de même.*

Comment!

LAS CASES, *lui présentant un collier de diamants qu'il tenait caché dans sa main.*

En remettant ce collier à l'Empereur. Voulez-vous?

BETTY.

Oui.

LAS CASES.

Et vous me jurez le secret?

BETTY.

Oui.

LAS CASES, *s'apercevant que Gorrequer s'est approché et refermant vivement la main.*

Prenez garde, on vous observe. (*Haut.*) Adieu donc, mademoiselle; mon fils et moi nous ne vous oublierons pas. (*Il presse les mains de Betty entre les siennes. Betty prend le collier et le met vivement dans sa poche.*)

BETTY.

Merci, monsieur le comte! (*Entrent Reade et Wignard. Hudson Lowe achève de cacheter ses lettres.*)

READE.

Tout est prêt, Excellence.

HUDSON LOWE, *se levant.*

Bien! (*A Las Cases.*) Monsieur le comte!

LAS CASES.

Nous sommes à vos ordres, monsieur.

HUDSON LOWE.

Passons chez lady Lowe! (*Bas à Gorrequer.*) Vous, Gorrequer, courez au camp! Défense aux officiers de rien écrire sur Napoléon. Voici l'ordre du jour! (*Il lui remet un papier.*) Rien de ce qui se passe ici ne doit transpirer en Europe. (*Se retournant vers Las Cases et ses officiers.*) Messieurs!

EMMANUEL, *le regardant en face.*

Je ne suis qu'un enfant, monsieur le gouverneur, mais, souvenez-vous de mes paroles; un jour, je serai un homme!

LAS CASES.

Emmanuel!...

HUDSON LOWE.

Laissez, monsieur le comte, votre fils a la fièvre! cela passera,

Allons ! (*Il fait passer Las Cases et Emmanuel et sort après eux. Vignard le suit.*)

READE, *bas à Gorrequer.*

Son Excellence a-t-elle écrit ?

GORREQUER.

Soyez tranquille, nous les avons bien recommandés au Cap ; ils y pourriront dans un cachot. (*Reade sort.*)

SCENE XIV.

GORREQUER, BETTY.

BETTY, *à part.*

Comment pénétrer à Longwood maintenant ?... Si M. Blackeney pouvait m'y conduire !.. Mais non, c'est le compromettre, le perdre peut-être ?

GORREQUER, *occupé à mettre un cachet sur le papier que lui a donné le Gouverneur.*

Tiens !... Elle est encore là !

BETTY, *à part.*

Pourquoi pas le major ? — Me refuserait-il ? Qui sait ?

GORREQUER, *s'apprêtant à partir.*

Mademoiselle...

BETTY.

Vous partez, monsieur ?

GORREQUER.

Pour le camp de Longwood !

BETTY.

Ah ! est-ce que vous verrez l'Empereur ?

GORREQUER.

Mais, je ne le crois pas... à moins qu'il se mette à la fenêtre !

BETTY.

Il ne voit donc personne ?

GORREQUER.

Personne.

BETTY.

Et... une femme, croyez-vous qu'il la recevrait ?

GORREQUER.

Ma foi, je ne sais ! — Pourquoi ?

BETTY.

Ah ! c'est que je n'ai jamais vu l'Empereur, et que je meurs d'envie de le voir !

GORREQUER.

Mais... (*A part.*) Quelle idée !... Oui, je tiens ma vengeance !

Ils ne refuseront pas de laisser entrer une jeune et jolie fille comme elle... C'est dit!... (*Haut.*) Voulez-vous m'accompagner, mademoiselle? — Je me charge de vous y conduire.

BETTY.

A quelle heure serons-nous de retour?

GORREQUER, *tirant sa montre.*

Probablement vers dix heures.

BETTY.

Bien, j'accepte! — Voulez-vous m'attendre au jardin?

GORREQUER.

Comme il vous plaira.

BETTY.

Merci! Je vais chercher ma mante et je vous rejoins. (*Elle sort.*)

SCENE XV.

GORREQUER, *puis* BLACKENEY.

GORREQUER.

Oui, à huit heures nous serons à Longwood, à neuf heures on relèvera les factionnaires, et alors... (*Blackeney entre en scène. Gorrequer l'aperçoit.*) Bonjour, capitaine.

BLACKENEY.

Monsieur!

GORREQUER.

Monsieur de Las Cases est parti?

BLACKENEY.

Oui, monsieur.

GORREQUER.

Je vous salue! (*Il sort.*)

SCENE XVI.

BLACKENEY, LADY LOWE.

BLACKENEY, *ouvrant la porte.*

Par ici! (*Deux hommes portant la caisse où est le buste entrent en scène. Lady Lowe les suit.*)

LADY LOWE, *à Blackeney.*

Hâtez-vous, avant le retour de sir Hudson.

BLACKENEY.

Soyez tranquille, madame, dans une heure nous serons à Longwood.

LADY LOWE.

Adieu, capitaine.

BLACKENEY.

Adieu, madame. (*Il sort avec les deux hommes.*)

Huitième tableau.

PERSONNAGES.

NAPOLÉON.	BLACKENEY.
BERTRAND,	MARCHAND.
MONTHOLON.	O'MEARA.
Mme BERTRAND.	NOVERRAZ.
Mme MONTHOLON.	CYPRIANI.
BETTY.	DOMESTIQUES.

LE BUSTE DU ROI DE ROME.

Le cabinet de l'Empereur.

SCENE I.

MARCHAND, NOVERRAZ, *puis* BETTY.

NOVERRAZ, *entrant avec deux bûches.*

Foilà tout ce gui nous reste te pois! — vaites du veu avec za!

MARCHAND.

C'est bien! — attends! (*Il pose sur la cheminée deux bougies qu'il tient à la main, et sort.*)

NOVERRAZ.

Gu'est-ce gu'il feut donc vaire! — foyons, arranchons doujours zes teux pûges! (*Il arrange le feu.*) Bien! tu babier maintenant. Mais prûle donc, gien de pois!... Ce goguin de cuverneur nous tonne tu pois gui vûme et gui ne prûle bas!... (*La fumée le fait tousser.*) Sacrementarteff!... j'étrancle!... Si j'ouffrais la venêtre un beu... (*Il ouvre la fenêtre, le vent lance violemment le vitrage contre la cloison.*) Pou! foilà le fent maintenant!... Guel goguin il être ce cuverneur! Il vaut bourdant brendre un bardi entre le fent et le veu.

MARCHAND, *rentrant avec une chaise.*

Tiens! — prends ceci!

NOVERRAZ.

Une jaise! — où tonc afez-fous troufé za?

MARCHAND.

Chez moi.

NOVERRAZ.

Mais fous n'en aflez g'une?

MARCHAND.

Que veux-tu! (*Il sort.*)

NOVERRAZ, *cassant la chaise et mettant les débris sur le feu.*

Eh pien! z'est une ponne itée gu'il a eue là. — Ch'ai un lit de

sancle gu'il vaudra gue ch'embloie.—A la ponne heure, za vlampe pien ze pois-là ! Vermons la venêtre maintenant. (*Regardant au dehors*). Dieus !... gu'est-ce que j'aberçois là !... une vâmme.... foilà une guriosité tans ce queux de bays... Eh !... betite !... ponchour !...

BETTY, *paraissant à la fenêtre.*

Qui êtes-vous ?...

NOVERRAZ.

Si fous foulez gauser, che fa fous le tire. — Brenez bar à troite.

BETTY.

Bien !... (*Elle disparaît.*)

NOVERRAZ, *fermant la fenêtre.*

Benser gu'il êdre teux ans que che n'affre fu oune vâmme ! Che ne gompte bas mâtâme Pertrand et mâtâme Montholon. J'abelle vâme quand on est tut cheûne, tut cheûne.

SCENE II.

NOVERRAZ, BETTY.

NOVERRAZ.

Afancez !... ponchour !... Il être chôli !... gomment diaple êtes fous par izi, fous ?...

BETTY.

Un officier du gouverneur m'a amené à Longwood, je désire voir l'Empereur !...

NOVERRAZ.

Il tine !...

BETTY.

J'attendrai...

NOVERRAZ.

Ch'en zuis vâgé !... za Majesdé se mondre bas !...

BETTY.

Il faut que je lui parle cependant !

NOVERRAZ.

Il être chôli tut blein !

BETTY.

C'est pour une affaire grave, entendez-vous !

NOVERRAZ.

Alors il vaudra tire à monsieur Pertrand...

BETTY.

Je ne veux parler qu'à l'Empereur.

NOVERRAZ.

Tiâble !... guelle betite gommère... Eh pien, on ferra... il fa fenir izi.

BETTY.

Ici!...

NOVERRAZ.

Ui!... il tine là, che fous tis!...

BETTY.

Ah!... (*Elle s'élance vers la porte que lui indique Noverraz et regarde par le trou de la serrure.*)

NOVERRAZ, *courant après elle.*

Eh! matemoiselle.

BETTY.

Comment? c'est lui!...

NOVERRAZ.

Fous l'afiez tonc pas fu?

BETTY.

Jamais!... C'est lui?...

NOVERRAZ, *à part.*

Gomme elle est ronte!...

BETTY.

Monsieur?

NOVERRAZ.

Alors allez-fous-en fite, fite!...

BETTY.

Mais!...

NOVERRAZ.

Che fous ferai rentrer, che te tis!... allons tonc!... (*Il la pousse vers la porte par où elle est entrée... A part.*) Il être crasse!... (*Il sort avec Betty.*)

SCENE III.

NAPOLÉON, BERTRAND, MONTHOLON, Mme BERTRAND, Mme MONTHOLON, MARCHAND. (*Marchand entre avec des flambeaux qu'il pose sur la cheminée, les autres personnages le suivent... Napoléon paraît très-soucieux.*)

NAPOLÉON, *en entrant.*

C'est entendu, n'est-ce pas?

BERTRAND.

Quoi! Sire! briser votre argenterie!

NAPOLÉON.

Eh bien! ne faut-il pas que nous mangions! Tout à l'heure à table, vous n'aviez littéralement pas de quoi manger! Cela nous mènera toujours pendant quelques mois... (*Il s'assied devant la cheminée et tisonne.*) La mer doit être méchante ce soir!... Sur quel bâtiment Las Cases est-il parti?...

BERTRAND.

Sur *le Griffon.*

NAPOLÉON.

Un brick ?

BERTRAND.

Oui, Sire, excellent navire d'ailleurs !

NAPOLÉON.

Combien de temps pour toucher le Cap ?

BERTRAND.

Quatorze ou quinze jours.

NAPOLÉON.

Pauvre Las Cases !... pourvu qu'il puisse de là retourner en Europe !... Ne va-t-il pas retrouver Santini là-bas ? (*Marchand entre avec un plateau chargé, le pose sur un guéridon et se retire. — Pendant ce dialogue, madame Bertrand s'est assise sur un canapé, madame Montholon sert le café.*)

BERTRAND.

Non, Sire, Santini a quitté le Cap ; le bâtiment sur lequel il a été embarqué passait aujourd'hui même en vue de Sainte-Hélène.

MARCHAND.

Pardon, Sire !

NAPOLÉON.

Quoi ?

MARCHAND.

Aucun de vos gens n'ose porter la main sur votre argenterie ; c'est pour eux une désolation, un véritable sacrilége !

NAPOLÉON.

Eh bien, et vous ?

MARCHAND.

Oh ! Sire !...

NAPOLÉON.

C'est bon ! dites qu'on me l'apporte. (*Marchand sort.*)

Mme MONTHOLON, *offrant une tasse à Napoléon.*

Sire !...

NAPOLÉON, *prenant la tasse.*

Merci, madame !... (*Bertrand et Montholon prennent du café debout. — Napoléon s'assied devant la cheminée, sa tasse à la main. Madame Montholon s'assied à côté de madame Bertrand.*)

Mme MONTHOLON.

Comment vous sentez-vous, madame ?...

Mme BERTRAND.

Mieux, je vous remercie !...

Mme MONTHOLON.

Et notre chère petite ?...

Mme BERTRAND.

Elle est bien chétive la pauvre enfant, ce climat la tue !...

BERTRAND, *touchant l'épaule de sa femme et montrant l'Empereur.*

Plus bas !... (*Napoléon achève sa tasse et la pose sur la cheminée. Marchand rentre avec Cypriani et Saint-Denis qui portent un grand panier d'argenterie.*)

NAPOLÉON.

Eh bien ! qu'est-ce que vous avez ? Vous ne m'avez donc pas compris ? c'est pourtant facile ! il faut qu'on brise tout cela, et surtout qu'on en efface mes écussons ! — Je ne veux pas qu'un Anglais spécule sur ces débris !...

CYPRIANI.

Ah ! Sire ! c'est tout ce qui restait !...

NAPOLÉON.

Donnez ! (*Il brise une pièce.*) Voilà tout... comprenez-vous maintenant ! Allez. Ah ! vous mettrez de côté les petites aigles qui couronnent les couvercles ! (*Ils sortent.*) Pauvres gens !

NAPOLÉON.

Eh bien ! messieurs, nous nous endormons... Où irons-nous ce soir ? à la comédie ou à la tragédie ? (*S'adressant à Mme Bertrand qui a ouvert un livre.*) Quel est ce livre, madame ?

Mme BERTRAND.

Racine.

NAPOLÉON.

Voyons ! (*Il fait un pas vers madame Bertrand. Bertrand prend le livre et le lui donne.*) (*Lisant.*) « Andromaque. » Oui, c'est beau ! mais je préfère Corneille... (*Il tourne quelques feuillets et lit.*)

« Je passais jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils,
» Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie,
» Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie ;
» J'allais, Seigneur, pleurer un moment avec lui,
» Je ne l'ai pas encore embrassé d'aujourd'hui !.... »

(*Napoléon lit ces derniers vers d'une voix très-émue ; il s'arrête, ferme le livre, le pose sur la cheminée et se rassied, la tête entre ses mains. Un silence.*)

MARCHAND, *entrant.*

Monsieur le docteur O'Méara !....

NAPOLÉON.

Ah !... (*Il se passe la main sur le front et se lève.*) Faites-le entrer !...

MARCHAND, *s'approchant de l'Empereur et lui parlant à voix basse.*

Sire, il y a une jeune fille qui désire parler à Votre Majesté...

NAPOLÉON, *à demi-voix.*

Une jeune fille !... pourquoi ? qui est-elle ? qui l'a amenée ?

MARCHAND.

Un officier du gouverneur.

NAPOLÉON.

Je ne la recevrai pas !...

MARCHAND.

Elle dit...

NAPOLÉON.

Je ne la recevrai pas... (*Marchand s'incline et se retire. Napoléon reprend à part.*) C'est bizarre !.. (*On entend au dehors un bruit d'armes.*) Qu'est-ce que cela ?...

BERTRAND.

Les factionnaires qu'on relève...

NAPOLÉON, *tirant sa montre.*

Comment ! déjà neuf heures ?

SCENE VI.

LES MÊMES, O'MÉARA.

NAPOLÉON.

Bonjour, docteur !... Eh bien ! avez-vous vu Gourgaud !...

O'MÉARA.

Je sors de chez lui, Sire !...

NAPOLÉON.

Comment va-t-il ?

O'MÉARA.

Mal.

NAPOLÉON.

Il faut qu'il parte, je le veux !... il mourrait ici... Avoir transformé l'air en instrument de meurtre !... Ah !... Emmanuel était bien malade, n'est-ce pas ?

O'MÉARA.

Oui, mais l'air du Cap le rétablira... Votre Majesté sait-elle la grande nouvelle ?

NAPOLÉON.

Quoi donc ?

O'MÉARA.

Le buste !

NAPOLÉON.

Quel buste ?

O'MÉARA.

Celui du roi de Rome, qui a été apporté aujourd'hui même par *le Barring !*

NAPOLÉON.

Du roi de Rome !... de mon fils !... êtes-vous sûr de ce que vous dites, docteur ?

O'MÉARA.

On ne parle pas d'autre chose dans l'île. C'est un maître canonnier du *Barring*, un nommé Lamb qui l'a apporté.

NAPOLÉON.

Et de quelle part?

O'MÉARA.

De la part de l'impératrice, dit-il.

NAPOLÉON.

Ma bonne Louise !... Mais ce buste, où est-il? Qu'en a-t-on fait? Comment ne l'ai-je pas encore? Voudrait-on me le voler? Oui, c'est cela ; je vous l'ai dit, messieurs, ce Lowe est capable de tout !... C'est un tigre ! il veut me le voler. Il comprend que c'est le coup le plus sensible et il me le porte... Mais, s'il fait cela, grands dieux ! J'écris une plainte qui fera dresser les cheveux à la tête de tout Anglais... Je dirai des choses qui le feront exécrer, ce Lowe, par toutes les mères d'Angleterre, comme un monstre à face humaine... Voyons, messieurs, il faut courir... s'informer ! C'est le portrait de mon fils, entendez-vous?

MARCHAND, *entrant.*

Sire, le capitaine Blackeney...

NAPOLÉON, *interrompant Marchand avec un cri de joie.*

Ah !... qu'il entre !... qu'il entre !...

SCENE V.

LES MÊMES, BLACKENEY, *puis* CYPRIANI, NOVERRAZ *et* LES AUTRES DOMESTIQUES DE L'EMPEREUR.

NAPOLÉON, *courant au-devant de Blackeney.*

M'apportez-vous le buste de mon fils, monsieur ?

BLACKENEY.

Oui, Sire.

NAPOLÉON.

Ah !

BLACKENEY.

Lady Lowe a pris sur elle de vous l'envoyer, Sire !

NAPOLÉON.

Et le gouverneur ?

BLACKENEY.

Le gouverneur voulait le briser.

NAPOLÉON.

Le briser ?.. Eh bien, messieurs, me trompais-je ? Ah ! cette femme est bonne... elle était digne d'un autre mari !... Ah ! que

je plains lady Lowe!... Et quelle doit être malheureuse!... Elle est unie, là, à un cadavre sans cœur et sans âme! (*Deux domestiques apportent la caisse; les autres suivent. Napoléon s'élance vers eux.*) Par ici, vite! (*Les domestiques posent la caisse à terre et cherchent à enlever le couvercle. Napoléon leur prend le ciseau des mains.*) Laissez-moi faire! (*Il fait sauter le couvercle, prend le buste et va le poser sur la cheminée et le regarde en serrant la tête de ses deux mains.*) Le briser!.. regardez-le, messieurs!.. Regardez-le! (*Mouvement de silence.*) Bertrand, vous le verrez, ce Lamb... Vous lui donnerez tout ce qui nous reste.

BLACKENEY.

Il demande cent guinées, Sire.

NAPOLÉON.

Ah! s'il savait tout le bonheur, toute la félicité qu'il me donne, il me demanderait des millions!.. Pauvre enfant!.. Et tu ne verras même plus ton père!.. et tu ne jouiras pas même du fruit de ses travaux!... Mais il est un héritage que nul au monde ne peut t'enlever!... C'est l'héritage de mon nom, de mes grandes actions, de ma renommée, de ma gloire!... Il n'est donné à aucun roi de la terre de t'en dépouiller, et ton lot est encore assez riche pour faire envie à beaucoup d'entre eux!... C'est chez moi qu'il faut le porter, messieurs, dans ma chambre, je ne veux plus m'en séparer! (*Il fait un effort pour soulever le buste et le repose.*) Ah! je ne peux plus!

BERTRAND, *s'avançant.*

Sire, permettez-nous...

NAPOLÉON.

Non... (*S'adressant à Blackeney.*) C'est un honneur que je vous laisse, monsieur!... Je vous dois bien cela. (*Prenant un flambeau.*) Venez! venez!... (*Il sort, suivi de Blackeney, qui porte le buste, et de tous les autres personnages, à l'exception d'O'Méara.*)

SCENE VI.

O'MEARA, *puis* BETTY.

O'MÉARA.

C'est la première fois que j'ai vu pleurer l'Empereur! Pauvre homme!... il est bien changé déjà!.. La maladie éclatera un jour ou l'autre!... Si ce n'était que le climat encore... mais ce gouverneur!... ce gouverneur l'assassine à coups d'épingle. Il n'y a pas de médecin qui puisse résister à cela!... Quel est ce bruit? (*Betty ouvre rapidement la porte et entre.*)

BETTY, *dans un grand désordre.*

Ah!...

O'MÉARA.

Une femme !... vous, miss Betty ?

BETTY.

Ah ! docteur, je suis sauvée puisque vous voilà !

O'MÉARA.

Qu'y a-t-il donc ? — que vous est-il arrivé ?

BETTY.

J'étais venue... je voulais parler à l'Empereur... il a refusé de me voir... et quand j'ai voulu repartir...

O'MÉARA.

Les factionnaires vous ont refusé le passage ?

BETTY.

Oui, docteur.

O'MÉARA.

Mais comment donc êtes-vous venue ?—Qui vous avait amenée ?

BETTY.

M. Gorrequer.

O'MÉARA.

Et il est reparti sans vous ? C'est étrange !... Que faire ?... Vous êtes enfermée à Longwood jusqu'à demain, maintenant !

BETTY.

Mon Dieu !

O'MÉARA.

Comment le major vous a-t-il abandonnée ?—C'est incroyable.

BETTY.

L'Empereur ne peut-il pas...?

O'MÉARA.

Eh ! pauvre enfant ! est-ce que l'Empereur peut quelque chose ici !

BETTY.

Mais que va-t-on croire, mon Dieu !

O'MÉARA.

Voyons, voyons ! calmez-vous... peut-être...

SCENE VII.

LES MÊMES, NAPOLÉON, NOVERRAZ.

NOVERRAZ.

La foici chustement, Sire.

BETTY.

Ah !

NAPLÉON, *à O'Méara.*

Vous connaissez cette jeune fille, docteur ?

O'MÉARA.

Oui, Sire... c'est la filleule de lady Lowe.

NAPOLÉON.

Ah!

O'MÉARA.

Et vous la voyez bien en peine... Elle était venue à Longwood pour parler à Votre Majesté, et le major qui l'avait accompagnée est reparti sans elle.

NAPOLÉON.

Pourquoi?

O'MÉARA.

Je l'ignore; — le fait est qu'elle est prisonnière...

NAPOLÉON.

Je le connais, ce major; — il n'a pas pas fait tout cela pour rien!... Est-ce qu'il avait à se venger de vous, mademoiselle?

BETTY.

Peut-être, Sire... vous m'y faites penser... j'ai refusé la main de monsieur Gorrequer... parce que...

NAPOLÉON.

Parce que...?

BETTY.

Votre Majesté connaît-elle monsieur Blackeney?

NAPOLÉON, *souriant.*

Ah! fort bien!... je commence à comprendre!... Oui!... le major a voulu vous faire passer une nuit à Longwood... c'est fort bien imaginé, ma foi!... Quelle infamie!... le valet est digne du maître (*A Noverraz qui est resté pendant cette scène au fond du théâtre.*) Monsieur Blackeney est encore avec ces messieurs, priez-le de venir. — Dites aussi à madame de Montholon que je veux lui parler. (*Noverraz sort.*)

BETTY.

Monsieur Blackeney, ici!

NAPOLÉON.

Mais que vouliez-vous donc de moi, pour tenter une pareille démarche?

BETTY.

Sire!...

NAPOLÉON.

Parlez! parlez! le docteur peut tout entendre.

BETTY, *tirant de sa poche le collier que lui a donné Las Cases.*

Co collier!

NAPOLÉON, *prenant le collier.*

Ah! le collier! que j'avais confié à Las Cases! Je ne m'en souvenais plus! Il devait être dans une vive inquiétude, n'est-ce pas?

BETTY.

Oui, Sire!

NAPOLÉON.

Pauvre Las Cases! il sait pourtant bien que je considère ce qui peut être resté entre ses mains comme n'étant pas sorti des miennes. — Je vous remercie, mademoiselle.

SCÈNE VIII.

NAPOLÉON, O'MÉARA, BLACKENEY, *puis* MONTHOLON.

BLACKENEY, *entrant.*

Sire!... (*Apercevant Betty.*) Betty!

NAPOLÉON.

Oui, monsieur. — Mademoiselle Betty qui me rappportait ce collier confié par moi à monsieur de Las Cases; mademoiselle Betty, que le major Gorrequer voulait sans doute déshonorer à vos yeux en l'emprisonnant pour une nuit à Longwood.

BLACKENEY.

Le major!

NAPOLÉON.

Il en sera pour ses frais d'imagination. (*Entre madame de Montholon.*) Madame, voici une charmante enfant que le hasard nous envoie. Nous sommes ses hôtes jusqu'à demain. — Je vous la confie.

BETTY.

Ah! Sire! que de bonté!

NAPOLÉON, *à Blackeney.*

Je vous fais mon compliment, capitaine! (*A Betty.*) Vous aimez un honnête jeune homme, mademoiselle. (*Se rapprochant d'O'Méara.*) Eh bien! docteur! le petit major ne s'attendait pas à ce *Deus ex machinâ* pour terminer sa comédie. — Allons retrouver mon fils. (*Il fait un dernier geste d'adieu à Blackeney et à Betty et s'éloigne suivi d'O'Méara.*)

Neuvième Tableau.

PERSONNAGES.

HUDSON LOWE.
LE MAJOR GORREQUER.
O'MÉARA.
BLACKENEY.
LADY LOWE.
BETTY.
DEUX SOLDATS.

PERSÉCUTIONS.

Le jardin de Plantation-House.

SCENE I.

BLACKENEY, BETTY. (*Blackeney rencontre Betty en traversant le théâtre.*)

BETTY.

C'est vous, mon ami? quel bonheur! On vous voit bien rarement ici!

BLACKENEY.

Cela vous étonne, Betty? Ah! c'est que la présence de certaines gens empoisonne toute la joie que j'éprouve à vous voir!... Mais à compter d'aujourd'hui, peut-être... Tenez, voici une lettre que je reçois de Londres. Mon oncle est mort et me laisse un héritage considérable. Croyez-vous que cette fortune qui me tombe du ciel puisse influer sur les résolutions de sir Hudson?...

BETTY.

Et que lui importe? A-t-il la moindre amitié pour moi? Non, il me hait de vous aimer, et nous n'avons rien à espérer de lui.

BLACKENEY.

Que faire?

SCENE II.

LES MÊMES, LADY LOWE, *puis* HUDSON LOWE *et* GORREQUER.

LADY LOWE.

Monsieur Blackeney!...

BETTY, *se retournant.*

Oui, marraine, et vous ne savez pas? Il est riche maintenant; il va peut-être nous quitter.

BLACKENEY.

Pourquoi dites-vous cela avec tristesse, Betty? — Douteriez-vous de moi?

BETTY.

Oh! non! N'est-ce pas, marraine, qu'il ne faut pas douter de lui? (*Voyant lady Lowe faire un mouvement.*) Qu'avez-vous?

LADY LOWE.

Sir Hudson! — Venez! (*Elle s'éloigne avec Blackeney et Betty.*)

HUDSON LOWE, *entrant en scène suivi de Gorrequer, et appelant.*

Monsieur Blackeney!...

BLACKENEY, *se retournant.*

Excellence!

HUDSON LOWE.

Vous ne m'aviez donc pas vu?... Pardon, mesdames, de vous enlever le capitaine : nous vous le rendrons tout à l'heure!

LADY LOWE, *bas à Blackeney.*

Vous viendrez nous rejoindre.

BLACKENEY.

Dès que je serai libre! (*Lady Lowe et Betty sortent.*)

SCÈNE III.

HUDSON LOWE, GORREQUER *et* BLACKENEY.

HUDSON LOWE.

Je désirais vous voir, monsieur... Je vous avais prié de me rendre un compte exact de vos fonctions, et vous ne le faites pas : cette insubordination n'est pas tolérable...

BLACKENEY.

Je ferai observer à Votre Excellence...

HUDSON LOWE.

Laissez-moi achever, monsieur... Voici désormais ce que j'exige de vous : Vous verrez chaque jour le général Banaparte, et vous constaterez sa présence à Longwood.

BLACKENEY.

Que Votre Excellence m'excuse! mais je ne puis accepter la mission dont elle veut me charger.

HUDSON LOWE.

Pourquoi?

BLACKENEY.

Parce que je ne pourrais la remplir sans perdre ma propre estime!

HUDSON LOWE.

En la refusant, monsieur, je vous avertis que vous perdez votre carrière!

Digitized by Google

BLACKENEY.

Soit. — Je prie Votre Excellence d'accepter ma démission.

HUDSON LOWE.

Je l'accepte, monsieur !

BLACKENEY.

A compter de ce moment, je ne suis plus soldat. — C'est convenu, n'est-ce pas?

HUDSON LOWE.

Pardon ! il y faut encore une formalité. — Cette démission doit être donnée par écrit.

BLACKENEY.

C'est juste ; je ne ferai pas attendre Votre Excellence. (*Il salue et sort.*)

SCENE VI.

HUDSON LOWE, GORREQUER, *puis* O'MEARA.

HUDSON LOWE.

Ma foi ! je ne suis pas fâché d'être débarrassé de celui-là !

GORREQUER.

Et moi, donc! Depuis le malentendu déplorable qui a retenu mademoiselle Betty à Longwood pendant toute une nuit, il me regarde avec des yeux féroces !

HUDSON LOWE.

Oh ! malentendu !... Entre nous, major, je soupçonne bien qu'il y a un peu de malice dans votre fait ; et vos explications...

GORREQUER.

Votre Excellence peut-elle supposer...

HUDSON LOWE.

Bon ! bon ! Après tout, la petite Betty ne m'est rien, et sa mésaventure... (*Entre O'Méara.*)

GORREQUER, *bas.*

Voici le docteur.

HUDSON LOWE.

Ah ! ah !... (*A O'Méara.*) Je suis à vous, monsieur. (*Bas à Gorrequer.*) N'y a-t-il pas un brick en partance pour l'Angleterre?

GORREQUER.

Oui, Excellence.

HUDSON LOWE.

Vous veillerez à ce que monsieur Blackeney soit à bord aujourd'hui même.

GORREQUER.

Soyez tranquille ! (*Il sort.*)

SCÈNE V.

HUDSON LOWE, O'MÉARA.

HUDSON LOWE.

Vous vous êtes fait attendre, monsieur; je vous avais fait demander ce matin. — Comment se porte le général?

O'MÉARA.

Fort mal! Il souffre beaucoup.—Le foie est gravement attaqué.

HUDSON LOWE.

Allons donc, monsieur! sachez qu'il n'y a pas de maladie de ɔie à Sainte-Hélène.

O'MÉARA.

Comme il plaira à Votre Excellence.—Quoi qu'il en soit, le gééral est sérieusement malade.— Le défaut d'exercice surtout...

HUDSON LOWE.

Pourquoi ne sort-il pas?

O'MÉARA.

Votre Excellence y met de telles conditions...

HUDSON LOWE.

Et qu'ont-elles d'extraordinaire ces conditions?—Pourquoi ne eut-il pas se faire accompagner dans ses promenades par un fficier anglais? — C'est donc de l'horreur que lui inspire notre niforme? J'en suis fâché, monsieur! un prisonnier n'a pas toutes s aises. — D'ailleurs il a un jardin! — S'y promène-t-il?

O'MÉARA.

Rarement!

HUDSON LOWE.

Vous voyez bien que c'est de la paresse! — Et ces bulletins ue je vous avais demandés sur sa santé? — pourquoi ne me s envoyez-vous plus?

O'MÉARA.

Le général a voulu les voir, et comme, d'après vos ordres, ne pouvais lui donner le titre d'Empereur, il a exigé que je 'envoyasse plus de bulletins à Votre Excellence.

HUDSON LOWE.

Empereur! Empereur!... Quelle faiblesse d'esprit! — Empeeur *in partibus*, je ne dis pas!

O'MÉARA.

Si Votre Excellence consent à ce que je dise simplement *le ıalade?*

HUDSON LOWE.

Non, monsieur! il ne l'est pas, d'ailleurs.— C'est une comédie u'il nous joue! Mais, s'il croit par là nous faire changer de ystème, il se trompe, je vous en avertis! Vous ferez connaître

l'état de sa santé à M. Gorrequer ; cela vous dispensera de bulletins. — N'y a-t-il pas aussi un de ses domestiques malade ? Cypriani, je crois.

O'MÉARA.

Oui, monsieur.

HUDSON LOWE.

Et qu'a-t-il donc ?

O'MÉARA.

Une maladie de foie, sauf l'avis de Votre Excellence !—et, à ce sujet, je dois vous prévenir que l'eau est si rare à Longwood, qu'il devient impossible de s'en procurer assez pour les bains de Cypriani et ceux de Napoléon.

HUDSON LOWE.

Eh ! monsieur, j'ignorais que le général Bonaparte eût besoin de se faire bouillir du matin au soir dans de l'eau chaude ! — N'importe, je donnerai des ordres ! Quels entretiens avez-vous avec lui ? vous ne parlez pas que des médecine, sans doute ?

O'MÉARA.

Ces conversations n'ont rien d'important... et d'ailleurs, je ne puis les rapporter sans la permission de Napoléon.

HUDSON LOWE.

Pourquoi donc, monsieur ? — Ce que j'exige de vous, vous le devez au gouvernement anglais !...

O'MÉARA.

Je ne croyais pas que cela rentrât dans les attributions d'un médecin. Si Votre Excellence veut m'en donner l'ordre par écrit...

HUDSON LOWE.

C'est bien, monsieur !... c'est bien ! (*Il se promène avec agitation.*) Vous réservez vos bons offices pour Longwood, n'est-ce pas ? Croyez-vous donc que j'ignore vos démarches ? Vous courez de tous côtés, comme un singe, pour attraper les nouvelles et en régaler ensuite le général Bonaparte.

O'MÉARA.

Je ne veux servir ici ni de singe ni d'espion.

HUDSON LOWE.

Qu'entendez-vous par-là, monsieur ?

O'MÉARA.

J'entends que si je suivais vos instructions, je me croirais l'un et l'autre.

HUDSON LOWE *regarde O'Méara sans répondre. O'Méara tire sa montre.*

Ainsi vous ne voulez pas me dire le sujet de vos entretiens avec Bonaparte ?

O'MÉARA.

Le plus ordinairement c'est vous, monsieur.

HUDSON LOWE.

Et que dit-il de moi? — Parlez! parlez! je veux le savoir.

O'MÉARA.

Il dit que c'est le comble de la bassesse dans un supérieur que d'insulter un officier subalterne.

HUDSON LOWE.

Monsieur!.. — Mais que me font après tout les déclamations d'un usurpateur!

O'MÉARA.

Oui, en effet un usurpateur! — mais un usurpateur qui était à vingt-six ans le premier homme de l'univers et à qui on pardonnerait tout, si ce n'est d'avoir usurpé cent victoires!.. Il a usurpé à Millésimo, à Arcole, aux Pyramides, à Wagram et même à Capri, n'est-ce pas?

HUDSON LOWE.

Sortez! monsieur, sortez de chez moi! — Vous garderez les arrêts jusqu'à ce que j'aie décidé de vous!.. Et je n'attendrai pas les ordres du ministre pour vous chasser de Sainte-Hélène!

O'MÉARA.

C'est tout ce que je désire, monsieur! (*Hudson Lowe sort dans le paroxysme de la fureur.*)

SCÈNE VI.

O'MÉARA, *puis* BLACKENEY.

O'MÉARA.

Que dirait l'Europe, si elle voyait dans un pareil état l'homme à la garde duquel elle a confié l'Empereur Napoléon?...

BLACKENEY, *entrant en scène.*

Qu'avez-vous donc, docteur?

O'MÉARA.

Oh! une petite scène que je viens d'avoir avec Son Excellence... Me voilà, aux arrêts, mon cher!

BLACKENEY.

Faites comme moi, — donnez votre démission!

O'MÉARA.

Comment! vous nous quittez!

BLACKENEY.

Dans quelques jours.

O'MÉARA.

Adieu donc, mon ami. — Au train que prennent les choses, je ne serai probablement pas longtemps sans vous rejoindre.

BLACKENEY, *lui serrant la main.*

Adieu, docteur!

SCENE VII.

BLACKENEY, GORREQUER, SOLDATS.

BLACKENEY, *tirant de sa poche un papier et le parcourant.*

Voilà ma démission bien en règle cette fois! Allons!... (*Au moment de sortir il rencontre Gorrequer.*)

GORREQUER.

Ah! c'est vous, monsieur! je vous cherchais. —Son Excellence attend la démission que vous lui avez offerte.

BLACKENEY.

La voici, monsieur. (*Il lui remet le papier.*)

GORREQUER.

C'est bien!... vous ne faites plus partie de l'armée de Sa Majesté.

BLACKENEY, *se croisant les bras et se redressant devant Gorrequer.*

Alors, monsieur, vous allez me rendre raison de votre conduite infâme envers miss Betty.

GORREQUER.

Plaît-il?

BLACKENEY.

Je dis que vous avez commis l'action d'un lâche envers cette jeune fille, monsieur, et que si vous refusez la réparation que je vous demande, vous êtes deux fois un lâche!... (*Il tire son épée.*) Allons! en garde! (*Montrant les soldats.*) Ces braves gens nous serviront de témoins!

GORREQUER.

Soldats! faites votre devoir!

BLACKENEY.

Comment?

GORREQUER.

J'en suis fâché, monsieur! mais Son Excellence me prive du plaisir de répondre comme je le voudrais à votre provocation! Sir Hudson Lowe a donné l'ordre qu'on vous embarquât immédiatement sur *le Dauphin* et qu'il fît voile aujourd'hui même pour l'Angleterre!

BLACQUENEY, *se débattant.*

Ah! misérable! misérable! (*Gorrequer fait un signe aux soldats qui entraînent Blacqueney.*)

Dixième Tableau.

PERSONNAGES.

NAPOLÉON. BERTRAND.
O'MÉARA. MARCHAND.

LA MORT DE CYPRIANI.

Le théâtre est plongé dans l'obscurité ; quelques tisons fument dans la cheminée; Napoléon entre en scène, ôte son épée, la pose sur une chaise, s'agite comme s'il avait le frisson et vient s'asseoir sans mot dire devant le feu dont il cherche à rassembler les restes épars.

SCENE I.

NAPOLÉON, *seul.*

Ah! pauvre Cypriani! pauvre Cypriani!—Il mourra, j'en suis sûr!—C'est le premier!—lui d'abord, puis les autres, puis moi! Si je voulais pourtant!... Oh! le suicide! — Non! — il faut que chacun accomplisse sa destinée! c'est la grande doctrine! (*Il tire sa montre et la remonte.*) Huit heures! (*Il se lève, accroche sa montre au-dessus de la cheminée et se rassied.*) Gourgaud doit être en mer! ah! cela m'ôte un grand poids du cœur! Celui-là échappera du moins! — Bertrand devrait être revenu... — Que cette chambre est froide! — Elle sent la mort! — Où donc est logé Cypriani? (*Il se lève et va écarter le rideau de la fenêtre.*) Ah! oui, là-bas! Quelles ténèbres! Ces lumières qui passent devant les fenêtres sont sinistres! (*Revenant vers la cheminée.*) L'âme!... où va-t-elle? que devient-elle?.. (*Il se rassied et tisonne.*) Qui sait?... (*Il reste plongé dans une profonde méditation.*)

SCENE II.

NAPOLÉON, MARCHAND, *puis* BERTRAND.

(*Marchand entre vivement en scène, il pose un flambeau sur la cheminée.*)

NAPOLÉON.

Ah! — Eh bien! Cypriani?

MARCHAND.

Bien mal, Sire!

NAPOLÉON.

Le docteur est près de lui?...

MARCHAND.

Oui, Sire! — Je venais chercher...

NAPOLÉON.

Quoi donc ?

MARCHAND.

De l'eau de Cologne. — Je suis allé chez monsieur de Montholon, mais...

NAPOLÉON.

Prenez ! prenez ! (*Il prend un flacon d'eau de Cologne sur la cheminée et le donne à Marchand.*)

MARCHAND, *après avoir fait quelques pas pour sortir.*

Ah ! pardon ! — je laissais Votre Majesté sans lumière !..

NAPOLÉON, *se levant pour prendre le flambeau des mains de Marchand.*

C'est bien ! — allez ! — S'il y avait du mieux vous me feriez prévenir. (*Marchand se rencontre sur le seuil avec Bertrand et se range pour le laisser passer.*)

BERTRAND, *sur le seuil de la porte.*

Cypriani ? (*Marchand secoue tristement la tête.*)

SCENE III.

NAPOLEON, BERTRAND.

NAPOLÉON, *en se rasseyant.*

Bertrand, nous allons le perdre !—Ah ! pourquoi ne me quittez-vous pas, mes amis ?—Oui, tous !—Le spectacle de ce que vous souffrez me déchire le cœur. Mon agonie serait moins amère, si je ne vous en voyais pas les victimes !—Me croyez-vous indifférent ? Vous présents, peut-être je pourrais, sans changer de visage, apprendre la mort de ma femme, de mon fils, de toute ma famille; mais c'est quand je suis seul, dans ma chambre et livré à moi-même que je souffre, et que mes sensations deviennent celles d'un homme qui succombe sous le poids de ses maux !

BERTRAND.

Eh ! c'est justement pour vous aider à les supporter, Sire, que vos amis doivent rester près de vous ! Notre patrie d'ailleurs est désormais où vous êtes ! Oui ! Gourgaud a quitté Sainte-Hélène en pleurant comme s'il quittait sa patrie ! Au reste, les proscriptions du gouverneur suffiront assez à faire la solitude autour de Votre Majesté !

NAPOLÉON.

Qui donc menace-t-il encore ?

BERTRAND, *présentant une lettre à Napoléon.*

Voici la destitution du docteur !

NAPOLÉON.

O'Méara destitué! (*Il se lève et prend la lettre.*) Ah! les ministres sont bien hardis! — j'ai vécu trop longtemps à leur gré! Quand le pape était en France, je me serais plutôt coupé le bras que de signer un ordre pour faire éloigner son chirurgien.—Quel homme que ce Lowe! c'eût été un excellent familier de l'Inquisition. On devrait l'envoyer à Goa! (*Il jette la lettre sur le guéridon et sonne.*) Je ne veux pas me déshonorer par un suicide, mais je me réjouis de mourir assassiné par un Anglais; ce sera une consolation pour moi dans mes derniers moments! (*Allant à la porte et l'ouvrant.*) Marchand! Personne!... (*Frappé d'une idée subite.*) Ah! j'oubliais! (*Il se promène les bras croisés... S'arrêtant après un long silence.*) N'entendez-vous pas marcher?

BERTRAND, *ouvrant la porte.*

C'est le docteur!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, O'MÉARA.

(*O'Méara entre en scène. — Napoléon attend en silence que le Docteur prenne la parole.*)

O'MÉARA.

Il est à la dernière extrémité, Sire! — Je l'ai laissé dans une sorte d'anéantissement.

NAPOLÉON.

Si je me montrais à lui?

O'MÉARA.

Votre présence causerait au pauvre Cypriani une émotion qui hâterait sa fin.

NAPOLÉON.

Ainsi, il n'y a plus d'espoir?

O'MÉARA.

Que dans un miracle! (*Un silence.*)

NAPOLÉON, *remettant à O'Méara la lettre qu'il a prise sur le guéridon.*

Tenez, voici qui vous regarde, docteur!

O'MÉARA, *après avoir ouvert et parcouru la lettre.*

Je m'y attendais!... Votre Majesté sait-elle que le gouververneur propose monsieur Baxter pour me remplacer?

NAPOLÉON.

Je refuse... Je mourrai sur ce grabat, rongé de maladie et sans secours... mais je ne veux pas de médecin... Vous seul aviez ma confiance... monsieur Baxter ne vous remplacera pas!... il dirait comme vous d'ailleurs, de l'exercice! et vous savez bien que je ne veux plus sortir!

O'MÉARA.

Prenez garde, Sire! — vous tombez dans le fond d'un précipice! ne refusez pas de saisir la corde qu'on vous tend!

NAPOLÉON.

Que les destins s'accomplissent! — nos journées sont comptées! (*Il s'assied devant le guéridon et écrit.*)

O'MÉARA, *bas à Bertrand.*

Usez de votre influence sur l'Empereur, monsieur. — Il y va de sa vie.

BERTRAND, *bas.*

On ne décidera jamais Sa Majesté à se faire accompagner par ces habits rouges!

O'MÉARA.

Alors il est perdu!

NAPOLÉON, *écrivant.*

Quand devez-vous partir?

O'MÉARA.

Immédiatement, Sire. — On me défend même de voir Votre Majesté.

NAPOLÉON.

C'est bien! ne vous exposez pas aux violences qu'on a exercées sur monsieur Blackeney, qui était aussi un homme de cœur. (*Il se lève et présente une lettre à O'Méara.*) Tenez, voici une lettre pour les miens! cachez-la dans vos livres!... elle pourra vous être utile... Je prie ma bonne Louise de permettre que vous lui baisiez les mains!... ce peu de mots en dira plus pour vous à l'impératrice que des pages entières... Si quelqu'un de ma famille voulait venir me rejoindre à Sainte-Hélène, dites-lui que je m'y oppose... je ne veux pas qu'ils soient témoins de ma misère et de mes humiliations... Si vous voyez mon fils, embrassez-le pour moi!... qu'il n'oublie jamais qu'il est né Français!... (*Prenant la main d'O'Méara.*) Adieu, O'Méara! nous ne nous reverrons plus! — soyez heureux! (*Il l'embrasse.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, MARCHAND.

MARCHAND, *d'une voix altérée.*

Sire, tout est fini!

NAPOLÉON, *tressaillant.*

Ah!.. déjà! (*A O'Méara.*) Il m'était bien dévoué, docteur!.. (*A Marchand.*) Je veux le voir, conduisez-moi dans sa chambre!... (*Marchand prend le flambeau et precède l'Empereur. — Bertrand et O'Méara sortent après lui.*)

Onzième Tableau.

PERSONNAGES.

NAPOLÉON. LADY LOWE.
Mme BERTRAND. LES ENFANTS DE Mme BERTRAND.

LE CONVOI.

Une petite cour ; à gauche, la maison de Mme Bertrand ; au fond, la route qui se perd dans les rochers.

SCENE I.

LADY LOWE, Mme BERTRAND, *puis* L'EMPEREUR.
(*Elles sortent de la maison.*)

LADY LOWE.

Maintenant, pardonnez-moi cette visite, madame! — une visite de moi à vous serait une injure, si je n'étais forcée de plier sous la volonté de sir Hudson Lowe.

Mme BERTRAND.

Pourquoi vous excuser, madame? Si c'est à lui que nous devons vos visites, il a droit à nos remercîments. (*L'Empereur paraît au fond et écoute.*)

LADY LOWE.

Je voudrais croire ce que vous me dites! — cela soulagerait mon cœur.

Mme BERTRAND.

Il suffit de vous connaître pour vous aimer, madame, et j'exprime ici des sentiments qui sont communs à tous les habitants de Longwood.

NAPOLÉON, *s'avançant.*

Si la parole de madame Bertrand ne suffit pas à lady Lowe, j'espère qu'elle voudra bien croire à la mienne.

LADY LOWE, *très-confuse.*

Sire!...

NAPOLÉON.

Votre main, madame!... (*Il lui prend la main.*) Ce n'est pas l'Empereur qui est devant vous, c'est le père que vous avez rendu bien heureux et qui vous remercie!..

LADY LOWE.

J'emporte dans mon cœur le souvenir de vos paroles, Sire, pour les répéter à mes enfants quand le temps viendra de les consoler. (*A madame Bertrand.*) Restez, madame, restez! on m'attend. (*Elle s'éloigne et disparaît.*)

SCÈNE II.

NAPOLÉON, Mme BERTRAND, *puis les* ENFANTS.

NAPOLÉON, *regardant s'éloigner lady Lowe.*

Pauvre femme !... oui, je comprends !—sir Hudson Lowe l'envoie à Longwood pour faire croire aux habitants de Sainte-Hélène que nous sommes les amis de Son Excellence. (*Il s'assied sur un banc.*) Eh bien! vous le voyez! il y a des gens qui sont encore plus à plaindre que nous!..— Savez-vous qui je viens attendre ici, madame? C'est mon pauvre Cypriani... Comme on doit l'enterrer hors de nos limites, je ne puis l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure! Mais du moins je veux lui dire adieu encore une fois!.. Ah! nos rangs s'éclaircissent!... Santini, Las Cases, Emmanuel, Gourgaud, O'Meara! Cypriani!...

NAPOLÉON BERTRAND, *accourant vers l'Empereur suivi de son frère et de sa sœur.*

Sire ! sire ! — le voilà !

Mme BERTRAND.

Plus bas donc ! plus bas ! (*Napoleon se lève en tenant Napoléon Bertrand par la main. Arthur et Hortense se tiennent attachés aux jupes de leur mère. Le convoi de Cypriani passe sur la route. Une croix précède le cercueil qui est porté par Marchand, Noverraz, etc., et suivi par Montholon, Bertrand, et toute la maison de l'Empereur. M. Balcombe fait partie du cortége ainsi que quelques officiers anglais. Au moment où passe le cercueil, Napoleon se découvre. Après un moment d'arrêt le cortége continue son chemin et disparaît dans les rochers.*)

TROISIEME PARTIE.

Douzième tableau.

PERSONNAGES.

NAPOLÉON.
ANTOMARCHI.
HUDSON LOWE.
BERTRAND.
MONTHOLON.
GORREQUER.
BLACKENEY.
RÉADE.
WIGNARD.
NOVERRAZ.
MARCHAND.
SAINT-DENIS.
UN FACTIONNAIRE.
NAP. BERTRAND.
ARTHUR BERTRAND.
HORTENSE BERTRAND.
TRISTAN MONTHOLON.
CHINOIS, SOLDATS.

LE 1er JANVIER 1821.

Le théâtre est séparé en deux parties.—A droite, la chambre de l'Empereur; à gauche, une partie du jardin. — Porte de communication entre le jardin et la chambre.

SCENE I.

MARCHAND *et* SAINT-DENIS *dans la chambre*, NOVERRAZ *et* LES CHINOIS *dans le jardin.*

(*Les Chinois bêchent la terre, dirigés par Noverraz. Marchand et Pierron achèvent de remplacer le nankin qui tapissait la chambre de l'Empereur par une mousseline sur laquelle on a collé des oiseaux découpés et au milieu d'eux une aigle.*)

NOVERRAZ, *sur le seuil de la chambre.*

C'etre tonc mousieur Andomarchi gui a eu l'itée te vaire dendre zette mouzzeline.

MARCHAND.

Oui, mon brave Noverraz, et il ne pouvait faire une surprise plus agréable à l'Empereur.—Sa Majesté avait pris dans une véritable horreur la vieille tenture jaune qui tapissait sa chambre.

NOVERRAZ.

C'être en babier les oiseaux ?

MARCHAND.

Oui, — et c'est le docteur lui-même qui les a arrangés comme tu les vois là, avec une aigle qui semble les commander et les conduire !

NOVERRAZ.

Quel prafe homme que ze docteur ! — Za Machesté ne foulait bourdant bas te lui guand il être arrifé.

MARCHAND.

Oui, le docteur arrivait d'Europe sans lettre d'introduction, et l'Empereur, après avoir hésité tout un jour, n'a consenti à l'admettre que parce qu'il était Corse.— Il y avait dix-huit mois que M. O'Méara avait quitté Sainte-Hélène!—Et ton jardin comment se porte-t-il ? car te voilà jardinier en chef à present.

NOVERRAZ.

Ah ! ne m'en barlez pas, mousieur Margant ! nous afons peau blanter, remuer la derre, tout sège zur dige ! Rien ne beut fifre izi ! et buis, foyez fous ! zes Ginois là me téourachent ! chètre bas méjant zi fous foulez, mais za ne gombrend rien !..

MARCHAND.

Là ! voilà qui est fait ! — ce sera charmant, n'est-ce pas ?

NOVERRAZ.

Jarmant !

MARCHAND.

Maintenant remettons tout en place.

NOVERRAZ, *se rapprochant des Chinois.*

Là gaand che le tisais ! (*S'adressant aux Chinois.*) Mais, Ginois que tu es, c'être bas gomme ça qu'on pêche la derre ! Eh pien ! guoi ! quand tu me recarteras afec tes betits yeux ! C'être fraiment bar drop pête, zes gréadures-là ! on barle vrançais à un gien, za vous gombrend, et un Ginois, bas ! (*Prenant une bêche.*) Diens, recarte ! foilà gomme on pêche ! Allons ! bioche maintenant ! (*Il s'assied sur un banc de gazon.*) Il vait drop jaud ! mais bioge tonc, ganaille te Ginois. (*L'Empereur paraît dans le jardin appuyé sur Antomarchi. Il a un large pantalon blanc, des pantoufles rouges, une grande redingote blanche et un chapeau de paille. Il est extrêmement changé et marche avec peine. Marchand, Saint-Denis ont achevé de ranger la chambre et se sont retirés.*)

SCENE II.

NAPOLÉON, ANTOMARCHI, NOVERRAZ, LES CHINOIS.

NOVERRAZ, *se levant.*

L'Embereur !

NAPOLÉON.

Ah! ah! voilà mes pauvres Chinois.—Qu'ont-ils donc? qu'est-ce qui les égaye? Serait-ce mon costume? En effet, il est assez plaisant.—Mais je ne veux pas qu'en riant ils soient brûlés du soleil. Je veux que chacun d'eux ait aussi son chapeau de paille. C'est un petit cadeau que je leur fais. — Tu entends, Noverraz!

NOVERRAZ.

Ui, Zire!

NAPOLÉON.

Maintenant renvoie-les.—Voici le jour qui baisse et les pauvres gens doivent avoir besoin de repos. — Aussi bien tout cela est peine perdue! Voyez, docteur, nos fleurs, nos arbres, tout se flétrit, tout se dessèche! Voici un rosier que j'ayais planté moi-même... (*Il casse une branche.*) Il est mort.—A quoi bon remuer plus longtemps cette terre inféconde? (*Donnant une bourse à Noverraz.*) Tiens, Noverraz, tu leur distribueras cela et tu leur diras de ne plus revenir, c'est inutile!

NOVERRAZ, *tristement.*

Ui, Zire! (*Aux Chinois.*) Allons, fous autres! (*Il les emmène.*)

SCENE III.

NAPOLÉON, ANTOMARCHI.

NAPOLÉON, *s'asseyant sur un banc de gazon.*

Eh bien! docteur! dois-je troubler longtemps encore la digestion des rois?

ANTOMARCHI.

Vous leur survivrez, Sire.

NAPOLÉON, *souriant.*

Je le crois, mais autrement que vous ne l'entendez.—Oui! je le sens, l'œuvre anglaise se consomme! dans quelques jours tout sera fini! — Tenez! c'est là que je souffre! — En quel état suis-je tombé! combien je suis déchu! Tout me pèse, tout me fatigue, moi dont l'activité était sans borne, moi dont la tête ne sommeillait jamais. — Ah! je ne suis plus Napoléon! mes forces, mes facultés m'abandonnent! je végète! je ne vis plus.—Quoi! vous n'avez donc dans les ressources de l'art aucun moyens de ranimer le jeu de la machine?

ANTOMARCHI.

La médecine en a plusieurs.

NAPOLÉON.

Prompts? — efficaces?

ANTOMARCHI.

Mais, Sire, le temps!...

NAPOLÉON.

Ah! oui, le temps! — vous amusez la douleur et la mort la termine.—Vos pilules n'y feront rien, docteur, le terme approche.

ANTOMARCHI.

L'air commence à fraîchir. — Votre Majesté devrait rentrer.

NAPOLÉON.

Non, pas encore, cet air me fait du bien! — nous respirons si rarement ici!—Voyez comme le ciel est pur; l'année s'annonce par un beau jour.—A cette heure peut-être, en Europe, on porte bien des santés à Sainte-Hélène; il est bien quelques sentiments, quelques vœux qui traverseront l'océan... Là-bas!... là-bas!... Vous m'êtes attaché, docteur? Les peines, la fatigue, rien ne vous coûte, dès qu'il s'agit de me soulager! Tout cela cependant ne vaut pas la sollicitude maternelle! — Ah! maman Lœtitia! (*Il passe sa main sur ses yeux.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, NAPOLÉON, ARTHUR, HORTENSE BERTRAND, TRISTAN. (*Ils ont des bouquets à la main.*)

TRISTAN, *à Napoléon Bertrand.*

Parle, toi!

NAPOLÉON BERTRAND.

Non, toi.

TRISTAN.

Je ne sais pas comment dire.

HORTENSE.

C'est donc difficile? (*S'avançant.*) Sire, voilà des bouquets pour le premier jour de l'an, et nous vous aimons bien!

NAPOLÉON, *sortant de sa méditation.*

Ah! vous voilà, vous autres! vous avez bien tardé à venir? (*Il prend Hortense sur ses genoux.*)

LES ENFANTS, *ensemble.*

Sire, c'est parce que maman...

NAPOLÉON.

Voyons, ne parlons pas tous à la fois!

LES ENFANTS.

C'est lui! c'est lui! — C'est pas vrai!...

NAPOLÉON.

Encore! — Oh! les petits bavards! je ne vous enverrai plus chercher, moi!...

NAPOLÉON BERTRAND.

Oh bien! nous ne ferons plus de bruit, alors!

NAPOLÉON.

Vous m'apportez donc des étrennes?

HORTENSE.

N'est-ce pas, Sire, que mon bouquet est le plus beau?

NAPOLÉON BERTRAND.

Non, c'est le mien!

NAPOLÉON.

Ces coquins-là me rendront sourd! — Ils sont charmants tous les quatre! (*Il les embrasse.*) Etes-vous contents! — Ah çà! j'ai aussi des étrennes à vous faire, moi.

LES ENFANTS.

Ah! voyons, voyons!

NAPOLÉON.

Votre tour viendra plus tard. — Je n'ai sur moi que celles de ma petite amie! (*Il tire un objet enveloppé dans du papier.*)

HORTENSE.

Qu'est-ce donc!

NAPOLÉON, *dépliant le papier.*

Tiens, regarde!

HORTENSE.

Ah! des boucles d'oreille en corail!

NAPOLÉON.

Comment! tu sais déjà cela?

HORTENSE.

Tiens !

NAPOLÉON.

Tes oreilles sont-elles percées ?

HORTENSE.

Oui, Sire !

NAPOLÉON.

Eh bien, je vais te les accrocher...

HORTENSE.

Oh ! j'aurai bien plus tôt fait que vous ! (*Elle descend des genoux de l'Empereur.*)

NAPOLÉON.

Vraiment !

HORTENSE, *après avoir accroché les boucles d'oreilles.*

Tenez !

NAPOLÉON, *souriant.*

Tu es charmante !

HORTENSE, *faisant la révérence.*

Je remercie Votre Majesté. (*Elle fait mine de sortir.*)

NAPOLÉON.

Où vas-tu ?

HORTENSE.

Je vais les montrer à maman.

BERTRAND.

Attends-nous !... (*A l'Empereur.*) Vous nous ferez appeler demain, n'est-ce pas, Sire !

NAPOLÉON.

Vous aimez donc bien à jouer avec moi ?

LES ENFANS.

Oui ! oui !... Adieu, Sire ! adieu ! (*Ils sortent en courant. La nuit tombe.*)

NAPOLÉON, *se levant et s'appuyant sur le bras du Docteur.*

Comme ils sont heureux ! Quand je les fais appeler ou que je joue avec eux, tous leurs vœux sont satisfaits ! Les passions n'ont pas encore effleuré leur âme ! Ils goûtent la plénitude de la vie !... Qu'ils en jouissent ! A leur âge, je sentais, je pensais aussi comme eux !... Quels orages depuis !... N'est-ce pas, docteur ?... Ah ! le vent devient froid, rentrons.

SCENE V.

ANTOMARCHI, NAPOLÉON, BERTRAND, MONTHOLON *dans le jardin*; MARCHAND *dans la chambre.* (*Il apporte des lumières et un bouquet.*)

BERTRAND.

Quoi! Votre Majesté est encore au jardin?

NAPOLÉON.

En compagnie du docteur, mon cher, vous n'avez rien à dire. — Est-ce que ces dames se sont retirées?

MONTHOLON.

Pas encore, Sire!...

NAPOLÉON.

Excusez-moi près d'elle, je vous prie; je me sens fatigué; je vais dormir!... C'est si bon, le sommeil!—Allons, voilà encore une bonne journée passée avec vous tous, mes amis... Il faut les compter, maintenant! — A demain.

BERTRAND.

A demain, Sire! (*Napoléon, appuyé sur Antomarchi, entre dans sa chambre.*) Ah! le brouillard commence à tomber; il fera froid cette nuit. — Où êtes-vous? on n'y voit plus.

MONTHOLON.

Par ici! (*Bertrand et Montholon sortent. On voit poser un factionnaire au delà du mur et des fossés qui entourent le jardin.*)

SCENE VI.

NAPOLÉON, ANTOMARCHI, MARCHAND.

NAPOLÉON, *regardant autour de lui.*

Eh! mais, qu'est-ce que cela? — Je ne vois plus mon papier jaune.

ANTOMARCHI.

Votre Majesté le regrette-t-elle?

NAPOLÉON.

Non pas! C'est donc une idée de vous, docteur!... Merci!... vous avez changé mon cachot en palais!... Ah! chère aigle! elle planerait encore, si ceux qu'elle couvrait de son aile ne l'eussent arrêtée dans son vol! (*Il serre la main d'Antomarchi.*) Merci!

ANTOMARCHI.

Votre Majesté n'a plus besoin de moi?

NAPOLÉON, *s'asseyant.*

Non, vous pouvez vous retirer, mon ami; c'est de repos que j'ai besoin.

ANTOMARCHI, *saluant.*

Sire !

NAPOLÉON.

Ah ! vous savez que monsieur Lowe m'impose la visite journalière d'un de ses officiers ou du docteur Arnolt. — J'ai choisi le docteur. — Qu'en dites-vous ?

ANTOMARCHI.

C'est un honnête homme, Sire !

NAPOLÉON.

Bien. — Vous vous entendrez avec lui... A demain ! (*Antomarchi sort.*)

SCENE VII.

NAPOLÉON, MARCHAND.

NAPOLÉON.

Cette mousseline blanche me repose les yeux ! Comme on peut être heureux de peu de chose ! (*A Marchand qui tient son bouquet à la main.*) De qui vient donc ce bouquet, Marchand ?

MARCHAND.

De la filleule de lady Lowe, Sire !

NAPOLÉON.

Miss Betty ?..

MARCHAND.

Oui, Sire.

NAPOLÉON.

Mais je la croyais malade et déjà repartie pour l'Europe. (*Il prend le bouquet.*)

MARCHAND.

Elle ne part que demain, et elle m'a chargé de remettre à Votre Majesté ce dernier témoignage de sa reconnaissance.

NAPOLÉON.

C'est une aimable enfant !.. (*Il respire le bouquet.*)

MARCHAND.

Votre Majesté ne veut pas se mettre au lit ?

NAPOLÉON.

Tout à l'heure! je suis bien dans ce fauteuil, je vous sonnerai, (*Marchand sort. Napoléon assis devant la cheminée reste plongé dans une profonde méditation.*)

SCENE VIII.

NAPOLÉON, BLACKENEY, UN FACTIONNAIRE.

LE FACTIONNAIRE, *au fond du théâtre.*

Qui vive ?

UNE VOIX.

Comment! tu ne me reconnais pas!... (*On voit paraître Blackeney.*)

LE FACTIONNAIRE.

Vous, capitaine? Vous nous revenez donc?

BLACKENEY.

Oui.—Je suis débarqué d'hier et je reprends demain mon service.—Sais-tu que ce mur et ce fossé seraient un faible obstacle, si Bonaparte tentait une évasion?

LE FACTIONNAIRE.

Oh! nous sommes là!..

BLACKENEY *disparaît dans le fossé.*

Vois donc!—ce n'est qu'une enjambée. (*Il reparaît sur le mur.*)

LE FACTIONNAIRE.

Eh bien, que faites-vous donc, capitaine?

BLACKENEY, *sautant dans le jardin.*

Je veux faire le tour du jardin... pour examiner l'état des clôtures.

LE FACTIONNAIRE.

Prenez garde! — ils ne sont pas doux là-dedans!

BLACKENEY.

Sois tranquille, je n'ai pas peur! (*Le factionnaire continue à se promener et disparaît.*)

SCENE IX.

NAPOLÉON, BLACKENEY, *puis* MARCHAND.

BLACKENEY.

Orientons-nous! — voici la chambre de l'Empereur, je crois. (*Regardant par une fente de la porte.*) Oui, il est seul! (*Il frappe légèrement.*)

NAPOLÉON, *sortant de sa rêverie.*

Hein? on a frappé, ce me semble! — Qui donc est là?

BLACKENEY, *ouvrant la porte.*

Moi, Sire!

NAPOLÉON.

Monsieur Blackeney!—vous ici, capitaine!—Qu'avez-vous?... vous me trouvez bien changé, n'est-ce pas?

BLACKENEY.

Sire!...

NAPOLÉON.

L'air de Longwood est un poison sûr. — Mais comment donc êtes-vous à Sainte-Hélène? — votre arrivée...

BLACKENEY.

Tout le monde l'ignore, Sire!

NAPOLÉON.

Je ne vous comprends pas?

BLACKENEY.

Votre Majesté ne comprend pas que je suis ici pour l'arracher de sa prison?

NAPOLÉON.

Vous! — comment?...

BLACKENEY.

J'ai en rade un brick qui m'appartient et dont les hommes me sont dévoués. — J'ai dans une petite anse de l'île un canot qui m'attend. Dans deux heures, le brouillard sera assez épais pour gagner la mer, et si Votre Majesté veut me suivre, elle voguera demain pour l'Europe, ou vers l'Amérique. (*Napoléon se lève et réfléchit un moment, puis il sonne.—Entre Marchand qui fait un geste de surprise en voyant Blackeney.*)

NAPOLÉON.

Le docteur Antomarchi?

MARCHAND.

Il est encore là, Sire.

NAPOLÉON.

Dites-lui d'entrer! (*Marchand sort.*) Combien de temps pouvez-vous rester en rade, au terme du règlement?

BLACKENEY.

Vingt-quatre heures!

NAPOLÉON.

Et vos papiers?

BLACKENEY.

Ils sont en règle, nous pouvons appareiller demain.

SCÈNE X.

NAPOLÉON, BLACKENEY, ANTOMARCHI.

NAPOLÉON.

Docteur! combien de temps ai-je à vivre? — répondez! Si je quittais cette île, vivrais-je?— Pourquoi vous taire? croyez-vous que la vérité me fasse peur?— Répondez, je le veux!—vivrais-je?

ANTOMARCHI, *s'inclinant.*

Sire! (*Il reste les yeux baissés sans répondre.*)

NAPOLÉON.

C'est bien! (*A Blackeney.*) Vous le voyez, monsieur, c'est inutile! — Dieu ne veut pas! — vous êtes venu trop tard.

BLACKENEY.

Mon Dieu !...

NAPOLÉON.

Songez à vous maintenant, partez! — Ah! miss Betty part demain ! — serait-ce avec vous, par hasard ?

BLACKENEY.

Oui, Sire !

NAPOLÉON, *ouvrant un tiroir et prenant le collier de Las Cases.*

Eh bien ! remettez-lui ce collier qui faillit compromettre son honneur, je le lui donne! c'est sa dot. (*Écoutant.*) Quel est ce bruit?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, HUDSON LOWE. GORREQUER, RÉADE, WIGNARD, BERTRAND *et* MONTHOLON, NOVERRAZ, *dans le jardin.*

BERTRAND.

Non, monsieur ! vous ne verrez pas l'Empereur.

HUDSON LOWE.

L'Empereur ! quel Empereur !... je ne connais ici que le général Bonaparte, et je le verrai!

NAPOLÉON, *qui a écouté.*

Hudson Lowe! (*A Blackeney.*) Vous êtes perdu, monsieur !

BLACKENEY.

Oh ! pas encore !

BERTRAND, *à Hudson Lowe.*

Je vous préviens, monsieur, que je défendrai le seuil de Sa Majesté, l'épée à la main !

HUDSON LOWE.

Pourquoi ne se fait-il pas voir à mes officiers?

BERTRAND.

Il a consenti aux visites du docteur Arnoult.

HUDSON LOWE.

Cela ne suffit pas ! — Je veux m'assurer par moi-même de sa présence, et je ne sortirai de Longwood que quand j'aurai vu le général. (*Bertrand et Montholon mettent l'épée à la main.*)

BERTRAND.

Vous nous passerez d'abord sur le corps, monsieur!

NOVERRAZ, *un gros bâton à la main.*

Afance!... (*Hudson Lowe et les officiers mettent l'épée à la main.*)

NAPOLÉON, *ouvrant une porte intérieure.*

Par ici, capitaine; adieu et merci! (*Blackeney disparaît, l'Empereur saisit un fusil.*)

ANTOMARCHI.

Qu'allez-vous faire, Sire?

NOVERRAZ.

Afance donc!...

NAPOLÉON, *ouvrant la porte.*

Me voici, messieurs! Mais le premier de vous qui fait un pas, je le tue!... Ah! (*Épuisé de l'effort qu'il vient de faire, il laisse échapper son fusil de ses mains et tombe à la renverse dans les bras d'Antomarchi.*)

Treizième Tableau.

PERSONNAGES.

HUDSON LOWE. GORREQUER.
LADY LOWE. UN DOMESTIQUE.

LES REMORDS.

Une chambre chez Hudson-Lowe.—Sur la cheminée une bougie qui achève de se consumer.

SCÈNE I.

HUDSON LOWE, *puis* GORREQUER. (*On entend mugir au dehors un orage épouvantable.*)

HUDSON LOWE, *se promenant à grands pas.*

Quelle tempête!... il semble que les éléments soient bouleversés!.. Cette maison tremble jusque dans ses fondements et j'entends craquer mes vieux arbres comme si ce vent terrible allait les déraciner!.. cette nuit m'épouvante!.. J'entends marcher, je crois!.. (*Il prête l'oreille, la porte s'ouvre, Gorrequer paraît, les habits souillés de boue et ruisselants.*) Ah! c'est vous! vous avez bien tardé! J'ai cru que l'orage vous avait précipité dans un abîme.

GORREQUER.

Peu s'en est fallu, Excellence! je me souviendrai de cette nuit!... C'est le bouleversement de la nature!... enfin me voilà.

HUDSON LOWE.

Eh bien?

GORREQUER

Les médecins ne conservent plus d'espoir; Bonaparte va mourir.

HUDSON LOWE.

Ah!

GORREQUER.

On croit qu'il ne passera pas la journée. (*Jetant les yeux sur un almanach.*) 5 mai. — Il est probable que nous nous souviendrons de cette date.

HUDSON LOWE, *d'un air sombre.*

Oui.

GORREQUER.

Votre Excellence n'a plus besoin de rien?

HUDSON LOWE, *tressaillant.*

Vous me quittez?

GORREQUER.

Mais votre Excellence va dormir, je suppose?

HUDSON LOWE.

Dormir! vous dormez donc, vous?

GORREQUER.

Comme tout le monde!

HUDSON LOWE.

Ah! Eh bien!... allez; à demain! (*Gorrequer sort.*)

SCENE II.

HUDSON LOWE, *seul.*

Mourir! Bonaparte va mourir!... Eh bien! quoi?—je le savais! je m'y attendais!—pourquoi ces trois mots ont-ils fait courir un frisson dans tout mon corps!... Oh!... non je ne puis pas dormir!... Je dormirai demain peut-être?—Pourquoi m'a-t-il laissé seul?... Je voudrais écrire, travailler?... Il y a des moments où la solitude fait peur!... Je souffre! j'ai la fièvre!... (*Il s'assied.*) Ah! ma tâche est achevée enfin!... dans quelques jours j'aurai quitté ce misérable écueil, dans quelques mois je serai en Europe?... Eh bien! es-tu contente, Angleterre? ai-je compris tes desseins! ai-je bien servi ta haine?... que me donneras-tu pour récompense?... Ah! la mission était difficile! mais Hudson Lowe l'a remplie! les ministres lui font accueil, les princes lui tendent la main!... les peuples le remercient!... Non! — je me rappelle ses terribles paroles! — Ton roi te désavouera! ta nation te repoussera! tu seras en exécration à toute la terre, l'opinion universelle te traquera comme une bête féroce! tu ne trouveras pas même un coin sur le globe pour y cacher ta turpitude!... (*En proie à une sorte de délire.*) Ah! tu mens! voix maudite... tu mens!... Non! elle ne ment pas!... l'avenir s'ouvre! les temps se rapprochent, je vois!... où fuir!... ou

me cacher?... Je n'ai plus d'asile contre la malédiction populaire... un anathème éternel plane sur moi!... le cri des nations me poursuit et se mêle au bruit des vagues de l'Océan, aux murmures des vents dans le désert, au tumulte des grandes villes, au lourd silence des grandes routes! — C'est écrit sur mon front! on me reconnaît! on dit : le voilà! on recule d'horreur!... quel est ce cadavre lié, garrotté à ma vie?.. Napoléon, est-ce le tien?... laisse moi! mon Dieu!... Il s'attache à moi!... il me retient!... il m'empêche de marcher!... de courir!... Ah! grâce! grâce!... (*Il tombe raide sur le plancher.*)

SCENE III.

HUDSON LOWE, GORREQUER, UN DOMESTIQUE.

GORREQUER, *dans la coulisse.*

Ces cris partent d'ici, vous dis-je!... (*Il entre suivi d'un domestique et aperçoit Hudson Lowe étendu par terre*) Ah! mon Dieu! que lui est-il arrivé?... ses mains sont froides! aidez-moi à le transporter sur son lit! (*Ils emportent Hudson Lowe.*)

14e, 15e, 16e et 17e Tableaux.

PERSONNAGES.

NAPOLÉON.
HUDSON LOWE.
ANTOMARCHI.
MARCHAND.
BERTRAND.
MONTHOLON.
NOVERRAZ.
LE DOCTEUR ARNOLT.
Mme MONTHOLON.
Mme BERTRAND.
LES ENFANTS BERTRAND ET MONTHOLON.
TOUTE LA MAISON DE L'EMPEREUR.

LES RÊVES.

BRIENNE. — UN JOUR DE VICTOIRE. — LES SOUVENIRS DU PEUPLE.

Le salon de Longwood. Ce salon est devenu la chambre à coucher de l'empereur.

SCÈNE I.

MARCHAND, NAPOLÉON.

(*Il fait nuit.— Napoléon, endormi, est couché dans son lit de fer qui occupe le milieu du théâtre au fond de la scène; près du lit une veilleuse allumée. — L'orage gronde encore.*)

MARCHAND, *penché sur le lit de Napoléon.*

Il dort!—Comme sa respiration est oppressée! (*Il s'éloigne du lit.*) Oh! quelle nuit! quelle nuit! nous n'avions pas encore eu

de si terrible orage.—Mon Dieu! sera-ce aujourd'hui!... Depuis qu'il s'est fait transporter dans ce salon, l'Empereur n'a plus quitté le lit, et le docteur se tait... Mais j'y pense! il ne voulait prendre qu'une heure de repos!... (*Regardant la montre de l'Empereur.*) Six heures! Il est temps de le faire prévenir... (*Ouvrant la porte et appelant à voix basse.*) Pierron!... Le Page... Ils dorment!... Pauvres gens! Ils sont épuisés de fatigue!—Allons-y nous-même... (*Il sort.*)

SCENE II.

NAPOLÉON, *seul.*

(*Il s'agite dans son lit comme un homme en délire, et laisse échapper quelques exclamations vagues et inarticulées.*) Ah!... la neige!... Brienne!... (*La paroi du salon qui se trouve au-dessus du lit de Napoléon s'entr'ouvre et laisse voir le combat à boules de neige; au milieu, Bonaparte dirigeant la bataille.*) Steingel! Desaix! Masséna!... Ah! la victoire se décide! Allez! courez, pressez la charge!... Ils sont à nous!... (*Pendant que Napoléon prononce ces paroles, un nuage passe devant le tableau de Brienne et laisse voir, en se retirant, le champ de bataille d'Austerliz; l'Empereur est à cheval et donne ses derniers ordres.*) O France! France! Peuple que j'ai tant aimé! tu te souviens de moi!... tu me regrettes, n'est-ce pas?... (*Le nuage repasse devant le tableau d'Austerlitz et laisse voir, en se retirant, une chaumière de la Champagne. — C'est le moment de la veillée; une vieille paysanne y est assise, entourée de ses enfants; tout en filant elle chante les couplets suivants de la chanson de Béranger.*)

LA PAYSANNE.

Mes enfants, dans ce village
Suivi de rois, il passa!
Voila bien longtemps de çà
Je venais d'entrer en ménage!
A pied grimpant le coteau,
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise!
Près de lui je me troublai;
Il me dit : bonjour ma chère!
Bonjour ma chère!

LES ENFANTS ET LES JEUNES GENS EN CHOEUR.

Il vous a parlé grand'mère!
Il vous a parlé!

LA PAYSANNE.

Mais quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,

Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne!
Un soir tout comme aujourd'hui
J'entends frapper à ma porte!
J'ouvre!... bon Dieu! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte!
Il s'asseoit où me voilà,
S'écriant : Oh! quelle guerre!
Oh! quelle guerre!

LES ENFANTS EN CHOEUR.

Il s'est assis là, grand'mère,
Il s'est assis là!

LA PAYSANNE, *laissant aller son fuseau.*

J'ai faim! dit-il, et bien vite,
Je sers piquette et pain bis!
Puis il sèche ses habits;
A dormir le feu l'invite!
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit bonne espérance!
Je cours de tous ses malheurs
Sous Paris venger la France!...

(*Se levant et prenant sur la cheminée un verre placé devant l'image de l'Empereur.*)

Il part! et comme un trésor,
J'ai depuis gardé son verre!

LES ENFANTS EN CHOEUR.

(*Ils se lèvent, se découvrent, et regardent avec respect le verre que leur montre la vieille paysanne.*)

Vous l'avez encor, grand'mère!
Vous l'avez encor!

(*La cloison se referme sur ce tableau et la chambre reprend son premier aspect. Le jour se lève.*)

SCENE III.

NAPOLEON, ANTOMARCHI, MARCHAND.

NAPOLÉON *s'éveillant.*

Ah!... j'ai soif!... le jour! Marchand! Antomarchi!

ANTOMARCHI.

Nous voilà, Sire.

NAPOLÉON.

Donnez-moi à boire!... j'ai la gorge brûlante! (*Antomarchi*

lui prépare une tasse de tisane.) Non, de l'eau fraîche ! (*Marchand remplit un verre d'eau et le donne à l'Empereur qui l'avale d'un trait.*) On l'a puisée dans la vallée du Saule, n'est-ce pas ?

MARCHAND.

Oui, Sire.

NAPOLÉON.

Eh bien ! si l'on proscrit mon cadavre comme on a proscrit ma personne, si l'on me refuse un peu de terre, qu'on m'ensevelisse là, où coule cette eau si pure et si douce ! Ah ! docteur ! je viens de faire un beau rêve !.. Il m'a semblé... Eh bien ! Marchand ! où donc êtes-vous ?..

MARCHAND.

Sire!

NAPOLÉON.

Ah! oui, je vous vois !.. C'est comme un nuage qui m'a passé devant les yeux!.. Je le sens, tout est fini !.. Où donc est le buste de mon fils?... Placez le là, docteur, au pied de mon lit. (*Antomarchi prend le buste qui est sur la cheminée et le place sur une chaise au pied du lit de l'Empereur.*) Pauvre enfant!... pauvre enfant !.. Marchand, dites à mes amis de venir !.. Je veux leur dire adieu; tout à l'heure je n'en aurai pas la force !... On m'a dit que Noverraz était malade; va-t-il mieux ?

ANTOMARCHI.

Oui, Sire.

NAPOLÉON.

Il ne mourra pas?

ANTOMARCHI.

Je l'espère.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BERTRAND, MONTHOLON, Mmes BERTRAND et MONTHOLON, *suivies de leurs enfants.* (*Marchand est allé ouvrir la porte et les introduit.*)

BERTRAND, *bas à Antomarchi.*

Eh bien ? (*Antomarchi ne répond pas ; tout le monde vient se grouper autour du lit de l'Empereur, une émotion profonde se lit sur tous les visages.*)

NAPOLÉON.

C'en est fait ! mes amis ! le coup est porté ! je touche à ma fin !... Pourquoi pleurer ? Vous allez repasser en Europe; respirer l'air de la France. — Soyez fidèles à ma mémoire, comme vous l'avez été à mon malheur !

NAPOLÉON BERTRAND *se précipite sur la main de l'Empereur qu'il baise avec effusion.*

Ah ! Sire !... (*Les autres enfants s'attachent comme lui à la main de l'Empereur en sanglotant.*)

NAPOLÉON.

Le docteur Arnolt est-il là ?

MARÇAAND.

Oui, Sire...

NAPOLÉON.

Qu'il entre!... Ce sera sa dernière visite.—Et Pierron et Lepage, et tous les autres, je veux les voir aussi. (*Marchand se dirige vers la porte.*) Pauvres gens! ils m'ont été bien dévoués!... Ne les oubliez pas, mes amis, aidez les!... soutenez-les!...

SCENE V.

LES MÊMES, LE DOCTEUR ARNOLT, TOUS LES DOMESTIQUES *de* L'EMPEREUR. (*Marchand les introduit en silence.*)

NAPOLÉON, *au docteur Arnolt.*

Approchez, monsieur ! et vous tous, retenez ce que vous allez entendre ! (*Il fait un effort et se relève en s'appuyant sur son coude.*) J'étais venu m'asseoir au foyer du peuple britannique ! Je demandais une loyale hospitalité, et contre tout ce qu'il y a de droits sur la terre, on me répondit par des fers !... Il appartenait à l'Angleterre d'entraîner les rois et de donner au monde le spectacle inouï de quatre grandes puissances s'acharnant contre un seul homme ! — L'histoire dira le nom de mes bourreaux. — Je leur lègue l'horreur et l'opprobre de ma mort... (*Epuisé, retombant sur son lit.*) Ah!... Ah!...

SCENE VI.

LES MÊMES, NOVERRAZ, *puis* HUDSON LOWE.

NOVERRAZ, *dans la coulisse.*

Où est-il? je feux le foir! (*Il se précipite en scène dans un grand désordre*). L'Embereur !... Pourquoi me le cache-d-on?

ANTOMARCHI.

Le malheureux a le délire. (*On cherche à se rendre maître de Noverraz.*)

NOVERRAZ, *se débattant.*

Laizzez-moi? on feut le tuer! Il m'abbelle à zon zecours!... je ne feux pas l'apantonner! je feux combattre, je feux mourir bour lui!... (*Il apercoit l'Empereur et se précipite à genoux au pied du lit.*)

NAPOLÉON.

Nation française... tête... armée!... (*Moment d'anxiété pendant lequel Antomarchi tâte le pouls de l'Empereur.*)

ANTOMARCHI.

L'Empereur est mort!... (*Le docteur Arnolt s'incline, tous les autres personnages s'agenouillent. Antomarhi debout et tenant toujours la main de l'Empereur, tire sa montre, profond silence interrompu subitement par des sanglots. Hudson Lowe paraît sur le seuil, et s'avance les yeux fixés sur l'Empereur, sans être aperçu des autres personnages. — La toile tombe.*)

Dix-huitième Tableau. — ÉPILOGUE.

LE CHATIMENT.

LES GROTTES DE BALME EN SAVOIE.

Le théâtre représente des grottes souterraines; au fond un gouffre, un torrent; à droite, un morceau de roc servant de table sur lequel est un registre, une lampe suspendue à la voûte.

SCENE I.

BLACKENEY, NOVERRAZ.

Vi, môsieu, foilà ce qu'on abbelle les grottes de Palme.

BLACKENEY.

C'est fort beau, et je te remercie de m'y avoir amené, mon cher Noverraz; sans toi, je n'aurais certainement pas pensé à faire cette petite excursion aux environs de Genève. Mais ce n'est pas la première fois que tu y viens, sans doute, car tu sembles connaître le pays!

NOVERRAZ.

Oh! ui, môsieu, ch'ai téjà gonduit izi môsieu Mondolon, madame Perdrand, tous zeux de nos amis qui ont bassé par Genève! (*Montrant le livre sur la table.*) Voilà chustement le livre des voyacheurs; fous retrouferez leurs noms bar izi.

BLACKENEY.

Vraiment? (*Ils feuillettent le livre.*)

NOVERRAZ.

A brobos! môsieu, qu'est-ce qu'elle est defenue miss Beddy? Elle était pien ronte.

BLACKENEY.

Mais elle est devenue ma femme!

NOVERRAZ.

Ah ! mes gompliments ! — Et ce gretin de Hudson Lowe ?

BLACKENEY.

Ma foi, je ne saurais te le dire ! De Londres à Ceylan, de Bombay à l'île Maurice, les mêmes malédictions le poursuivent depuis cinq ans ; voilà tout ce que j'en sais.

NOVERRAZ.

Le misérâple ! Oh ! môsieu ! s'il me tompait une vois zous la main... Tenez, foilà la bage de mâtame Perdrand, che crois... Eh pien ! où tonc ? elle afait égrit quelques lignes pour l'Embereur !

BLACKENEY.

En effet, les voici ! mais elles sont effacées, et l'encre est encore toute humide ; qu'est-ce que cela veut dire ?

NOVERRAZ.

Est-ce qu'on n'a bas égrit à côté ?

BLACKENEY, *lisant.*

« C'est un mensonge, l'Empereur n'était qu'un usurpateur ! »

NOVERRAZ.

Hein !

BLACKENEY.

Signé Hudson Lowe !

NOVERRAZ.

Hudson Lowe ! et l'encre est engore humide fous tites ? (*Regardant.*) Mais il fient tonc de basser par izi ?

BLACKENEY.

Qui sait ? il y est peut être ? — écoute. (*Ils se cachent.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, HUDSON LOWE, GORREQUER.

GORREQUER.

C'est charmant !

HUDSON LOWE.

Oui.

BLACKENEY.

C'est lui !

HUDSON LOWE.

Il y aurait vraiment un livre curieux à écrire sur ces intéressantes contrées.

GORREGUER.

Voyez ce torrent ! — n'est-il pas d'un merveilleux effet ?

HUDSON LOWE.

Ce gouffre donne le vertige.

GORREQUER.

Je le crois pardieu bien !—on n'en connaît pas la profondeur!..

BLACKENEY, *lui frappant sur l'épaule gauche.*

Pardon !

HUDSON LOWE, *se retournant.*

Plaît-il ? vous ! que me voulez vous... monsieur ! (*Il se recule.*) N'approchez pas ! n'approchez pas ! ou je vous tue ! (*Blackeney avance, Hudson Lowe l'ajuste avec un pistolet, le pistolet rate.*)

BLACKENEY.

A mon tour, monsieur !—vous avez fui lâchement devant l'épée du comte Bertrand, vous avait tenté d'assassiner Emmanuel de Las Cases qui vous avez cravaché la figure en pleine rue de Londres, et pour comble vous venez d'écrire sur ce livre une dernière infamie !—Votre vie n'a été qu'une longue suite de lâchetés! Je ne veux pas que l'on dise que votre pays fut votre complice, et c'est à moi, officier anglais, qu'il appartient de vous châtier ! Vous allez mourir !

HUDSON LOWE.

Monsieur !

GORREQUER.

Pas encore !

NOVERRAZ, *le renversant.*

Pardon !

BLACKENEY *saisit Hudson Lowe à la gorge et l'entraîne vers le gouffre.*

HUDSON LOWE.

Ah ! grâce ! grâce ! au secours ! au secours ! à moi !

BLACKENEY, *le tenant sur le bord du gouffre.*

Misérable !

HUDSON LOWE.

Assassin !

BLACKENEY, *lâchant.*

Assassin, moi ! — Oui, il a raison ! Je n'ai pas le droit de le tuer ainsi.—Des épées ! des épées ! Mais non ! il ne se battra pas, le lâche ! Ah ! (*Prenant le registre.*) Ecrivez, monsieur ! écrivez !

HUDSON LOWE.

Que voulez-vous ?

BLACKENEY, *le forçant à s'agenouiller.*

A genoux ! et écrivez : Hudson Lowe est un lâche ! un lâche ! Signez maintenant ! signez ! (*Le repoussant.*) C'est bien !

HUDSON LOWE, *tombant.*

Ah !

BLACKENEY, *à Noverraz.*

Viens !

NOVERRAZ, *tenant Gorrequer.*

Che ne l'ai pas engore azzez étranclé !

BLACKENEY.

Viens, te dis-je ! (*Ils sortent. — Les grottes du fond s'entr'ouvrent et laissent voir le tombeau de Napoléon tel qu'il est aux Invalides.*)

75848

FIN.

d' Invent: 83

Paris.—Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, r. St-Louis, 46, au Marais.